

(TRENTÉ) (TRENTÉ)

REVUE DE PRESSE

17^{ème} édition

21 JAN - 01 FEV 2020

Contact Presse MAGALI STARCK

M : presse@trentetrente.com - T : 06 16 47 23 93 | 05 56 17 05 77

LES PARTENAIRES MÉDIAS DE TRENTE TRENTE



Quand la presse en parle...

(EXTRAITS #1)

[...] L'immense richesse de ce festival, qui propose une trentaine de spectacles, dont une dizaine de créations, est de laisser une place importante à la génération émergente. Trente Trente est un laboratoire de l'art vivant où s'opère une alchimie entre toutes les formes (courtes), de la musique au cirque en passant par le théâtre, le cinéma, la danse, les installations sonores et artistiques, les per-formances. L'abolition des frontières entre toutes les formes d'art, qui relevait, il y a quelques années encore, de l'avant-garde, est aujourd'hui pleinement acceptée et admise. Le festival réussit cependant à éviter le gouffre de la consensualité pour retrouver cette énigmatique odeur de souffre qui envahissait, chaque année, les rues de Bordeaux durant une semaine au mois d'octobre. [...]

I/O Gazette – Auguste Poulon

[...] Si l'on devait nommer les rendez-vous immanquables de l'année, Trente Trente en ferait partie. Voilà maintenant plusieurs années que nous suivons de près ce festival bordelais qui fait la part belle aux formes courtes et aux nouvelles écritures artistiques contemporaines. Ici, danse, cirque et performance se côtoient et s'entremêlent au travers de propositions toujours plus singulières. Si ce n'est inédites. Imaginées par des artistes émergents, de la scène locale, nationale et internationale. Bref, une édition haute en teintes émotionnelles que l'on salue, une nouvelle fois, pour son audace salvatrice. [...]

Rue du Théâtre – Cécile Strouk

[...] Il y aurait encore mille choses à dire sur cette parenthèse bordelaise. Nous sommes désormais convaincu que la brièveté est la reine des vertus. Ne pas tout montrer, ne pas tout dire, et laisser place à la rêverie et à l'imagination, telle semble être la principale leçon de ce beau festival auquel Jean-Luc Terrade désire désormais redonner la puissance sulfureuse de ses débuts. Nous guetterons avec impatience la prochaine explosion. [...]

I/O Gazette – Auguste Poulon

[...] Aller à la pêche aux talents, mettre le curseur sur la découverte et l'imprévisible. Et donc, prendre tous les risques en matière artistique. Si tant est que l'on veuille soumettre à une quelconque obligation de résultat les artistes appelés à travailler avec des dizaines d'étudiants des Beaux-Arts de Bordeaux. Ce qui n'aurait que peu d'intérêt. Le but de l'opération était plutôt de se mettre à l'écoute d'une génération qui devra vivre avec la montée des océans et l'hybridation de l'humain par la technologie et de leur permettre de faire une expérience artistique pratique et formatrice. [...]

Danser Canal Historique – Thomas Hahn

[...] S'il est un événement que tous les aficionados de ce festival ne voudraient en aucun cas manquer, c'est le rendez-vous rituel du samedi... Du début d'après-midi à très tard en soirée, embarqués dans un autocar reliant cinq lieux de la ville, pas moins de sept performances convoquant tous les genres sont livrées à leur curiosité. Un parcours riche en découvertes multiples, auxquelles s'ajoute le plaisir pérenne de les partager collectivement. [...]

La Revue du spectacle – Yves Kafka

Quand la presse en parle...

(EXTRAITS #2)

[...] L'éclectisme sied si bien à Trente Trente. Un formidable week-end marathon dans Bordeaux où danse, performance, cirque et musique ont interrogé, séduit, enchanté et fasciné un très large public. [...]

Danser Canal Historique – Sophie Lesort

[...] Nous n'avons pu rendre compte que d'un tiers de la riche programmation du Festival Trente Trente, si singulière à la fois par les lieux où elle se déroule, comme par le format de ces créations contemporaines. Dans l'axe de feu Sigma, ce festival international qui, à partir de 1965 et pendant plus de vingt ans excita comme ici la curiosité de la jeunesse bordelaise... Roger Lafosse aurait aimé être là... Le spectacle expérimental, avec ses défauts et ses approximations on ne le dira jamais assez, a une vertu primor-diale: il nourrit le spectacle tout court. [...]

Théâtre du Blog – Philippe du Vignal

[...] En conclusion, cette édition 2020 de Trente Trente a permis de découvrir de bien belles pépites. Des oeuvres émouvantes, surprenantes, poétiques, drôles, originales et même loufoques, qui ont séduit un vaste public de tous les âges. Jean-Luc Terrade a su une fois de plus marier subtilement les arts entre la danse, le cirque, la musique, le théâtre et des performances. Son festival est unique tant par son originalité, la variété des spectacles proposés et l'ambiance chaleureuse qui en découle. [...]

Danser Canal Historique – Sophie Lesort

[...] C'est le retour de l'enfant terrible de la programmation culturelle en Gironde. Les Rencontres de la forme courte apparaissent comme un OVNI dans le ciel des festivals. Le directeur emblématique, Jean-Luc Terrade, metteur en scène au sein de la compagnie bouscataise Les Marches de l'été, n'hésite pas à convoquer l'outrance et la provocation pour bousculer le spectateur et le sortir d'un certain confort. [...]

Courrier de Gironde – Frédéric Lacoste

[...] Des formes courtes, des idées neuves, des artistes qui sont pleinement dans leur rôle, à savoir bouger les lignes, bouger les spectateurs, bouger l'époque : c'est toute la spécificité et l'originalité de ce festival de la forme courte qu'est Trente Trente. [...]

Sud Ouest – Céline Musseau

[...] Lassé-e du format standardisé du spectacle vivant qui dure 1h30 ou 2h (ou 3h !) ? L'originalité du festival Trente Trente réside dans le fait de proposer des formes courtes de 15 à 40 minutes. Ce format donne aux artistes plus de liberté, permet plus de radicalité. Il oblige à un condensé d'où jaillit plus de force, d'où se révèle plus d'essentiel. Bref avec moins on a plus ! Pourquoi s'en priver ? Ce format réduit permet aussi à de jeunes artistes d'expérimenter une 1ère étape de travail avant une forme plus longue et ainsi de promouvoir de nouveaux créateurs. [...]

Le Type – Lucie Scribe

DANSER
canal historique

PARTENAIRE

- 10/01/20 [«Jean-Luc Terrade signe sa 17^{ème} édition du festival «Trente trente» par Sophie Lesort](#)
- 21/01/20 [«Festival Trente Trente : Meytal Blanaru parle de son solo «Rain» par Thomas Hahn](#)
- 25/01/20 [«Festival Trente Trente : Prototypes de l'humain» par Thomas Hahn](#)
- 30/01/20 [«5'30'' de bonheur avec Théo Touvet et vive émotion avec Meytal Blanaru ! par Sophie Lesort](#)
- 03/02/20 [«L'éclectisme sied si bien à Trente Trente» par Sophie Lesort](#)
- 05/02/20 [«Festival Trente Trente à Bordeaux» par Sophie Lesort](#)

**Toute
La Culture.**

- 24/01/20 [«Pour sa 17^{ème} édition, le très attendu Festival 30/30 de Bordeaux démarre en dansant» par Eriksen](#)
- 25/01/20 [«Pour le festival Trente Trente, La Manufacture CDCN reçoit deux pépites» par David Rofé Sarfati](#)
- 28/01/20 [«Le festival Trente Trente accueille la nouvelle création de l'israélienne Meytal Blanaru» par David Rofé Sarfati](#)
- 08/02/20 [«Le festival Trente-Trente enchante la MECA» par Eriksen](#)

LE QUOTIDIEN DU SPECTACLE WWW.LESPECTACLE.FR
RUE DU THÉÂTRE.

- 27/01/20 [«La puissance de l'étonnement» par Cécile Strouk](#)

io

- 28/01/20 [Intus et in cute par Auguste Poulon](#)
- 10/02/20 [Festival Trente Trente : Éloge de la forme courte par Auguste Poulon](#)

**LA REVUE
DU SPECTACLE
.FR**

- 24/01/20 [«Le festival Trente Trente au Pôle National du Cirque de Boulazac» par Bruno Fougnières](#)
- 29/01/20 [«Festival Trente Trente... Sur chaque édition, j'écris ton nom : «Liberté» !» par Yves Kafka](#)
- 30/01/20 [«Festival Trente Trente «Les prototypes du vivant» infiltrent les Beaux-Arts...» par Yves Kafka](#)
- 06/02/20 [«Festival Trente Trente «Parcours dans la ville»... Ou un autocar nommé désir» par Yves Kafka](#)
- 09/02/20 [«Festival Trente Trente Deuxième semaine, trois lieux originaux, pas moins de dix propositions «renversantes»... par Yves Kafka](#)

MÉDIAS NATIONAUX (suite)

Mouvement
magazine culturel indisciplinaire

17/01/20 [«30/ 30 Les rencontres de la forme courte» par Belinda Mathieu](#)

Théâtre du blog

05/02/20 [Festival Trente Trente à Bordeaux: premier état des lieux par Philippe du Vignal](#)

08/02/20 [Festival Trente Trente à Bordeaux \(suite et fin\) par Philippe du Vignal](#)

Reg'Arts

Spectacles, expositions, événementiel

29/01/20 [17ème Festival Les Rencontres de la forme courte Un autre regard sur les arts de la scène par Luana Kim](#)



26/01/20 [«Bibi Ha Bibi» de Henrique Furtado e Aloun Marchal par Cristiana Soares](#)

06/02/20 [«Acrobacias e poesia na viagem de Samuel Rodrigues» par Cristiana Soares](#)

MÉDIAS RÉGIONAUX



17/01/20 La forme courte dans tous ses états par Pierre Pech

21/01/20 Court, actuel, inédit ! Trente Trente se décentralise à l'Agora par Chantal Gibert

21/01/20 Carte blanche à la Perf' par Céline Musseau

28/01/20 [On a vu : « une semaine de performances lors du festival Trente Trente sur la métropole bordelaise » par Céline Musseau et Serge Latapy \(article abonnés\)](#)

29/01/20 [On a vu : « Un Chapiteau en Hiver » du Festival Trente Trente à Bègles par Joël Raffier \(article abonnés\)](#)



11/01/20 «Scènes courtes»



15/01/20 «Un spectacle piquant en cours de création à l'Agora» par Ludovic Ibarz



03/01/20 «Trente Trente, Rencontres de la forme courte» par Pierre Pech

10/01/20 «10 jours pour bousculer le paysage culturel» par Frédéric Lacoste

JUNKPAGE

N° Décembre «Festival Riquiqui»

N° Janvier «Éclosions» par Stéphanie Pichon



PARTENAIRE

05/01/20 [Interview : Jean-Luc Terrade, directeur artistique de Trente Trente par Clara Serrano](#)

22/01/20 [5 particularités du festival Trente Trente par Lucie Scribe](#)



PARTENAIRE

16/01/20 [Trente Trente: un autre regard sur les arts de la scène](#)



PARTENAIRE

10/02/20 [Uppercut, coup de coeur au festival Trente Trente](#) par Ninon Boyer

15/01/20 [Trente Trente 2020 – Portrait de Jean-Luc Terrade](#) par Hanna Laborde

20/01/20 [Portraits d'Annabelle Chambon et Cédric Charron](#) par Camille Galy

22/01/20 [Portrait d'Elfenn Poupon](#) par Ninon Boyer

22/01/20 [Portrait de Nino Ram](#) par Katso

24/01/20 [Portrait de Jean-Philippe Villaret](#) par Ninon Boyer

27/01/20 [Portrait de Laurie Pehau](#) par Serena Fct



PARTENAIRE

Multiplés diffusion d'annonces sur FIP Bordeaux 96.7FM

5 jeux concours avec places à gagner (au total 24 places)



19/01/20 Interview Jean-Luc Terrade - Emission «Au pays du théâtre» - Philippe Rouyer



20/01/20 [Interview Jean-Luc Terrade réalisée par Frédéric Dussarat](#)

Propos recueillis par Sophie Lesort

Festival *Trente trente* du 21 janvier au 1^{er} février 2020

Jean-Luc Terrade signe sa 17^{ème} édition du festival « Trente trente »

Du 21 janvier au 01 février 2020, *Trente Trente* propose un regard sur les formes courtes actuelles et convie le public à la découverte d'artistes émergents qui bousculent et réinventent le paysage des arts vivants. Avec du cirque, de la danse, de la performance, de la musique, des installations, des projections de courts-métrages et du théâtre, cette 17^e édition réunit une trentaine de spectacles, dont dix créations. Entretien avec Jean-Luc Terrade qui nous raconte ses choix.

Metteur en scène principalement d'auteurs contemporains avec sa compagnie *Les Marches de l'été*, Jean-Luc Terrade organise et dirige depuis 2004 cet événement avec l'objectif de défendre une programmation de formes courtes hybrides et pluridisciplinaires.

Danser Canal Historique : Comment vous est venue l'idée de créer un festival qui présente des œuvres dont la durée est de 30 minutes ?



Jean-Luc Terrade © Pierre Planchenault

Jean-Luc Terrade : Tout simplement parce qu'il y a énormément d'excellents artistes émergents qui sont inconnus et donc très peu programmés. Une pièce courte, que ce soit de la danse, du théâtre, du cirque ou de la musique, est difficile à intégrer au sein d'une soirée d'un théâtre. Ainsi, j'ai la chance de pouvoir mélanger les disciplines dans plusieurs lieux de Bordeaux et de faire découvrir d'autres formes d'art à un public qui, normalement, ne viendrait que pour le style qu'il aime.

DCH : Serait-ce une certaine forme de résistance ?

Jean-Luc Terrade : Exactement et c'est formidable de résister.

DCH : L'affiche de cette 17^{ème} édition est composée d'une trentaine de spectacles dont dix créations. Y a-t'il un changement par rapport aux années précédentes ?

Jean-Luc Terrade : Oui, surtout sur la quantité de créations qui n'a jamais été aussi importante et, bien que je ne m'intéresse absolument pas au quota, il se trouve que plus de la moitié de ces créations sont assurées par des artistes régionaux. Sur le plan de la création, en danse *Sine qua non art* viennent de La Rochelle, Anthony Égea et Patrick Haradjabu, de Bordeaux. En cirque, Viivi & Fragan, France-Finlande, Samuel Rodriguez, Bordeaux, Corentin Diana & Emma Verbèke, Lyon. Pour la musique, Erik Baron ainsi que le Collectif Tutti qui présente une installation, sont aussi de Bordeaux, Hervé Rigaud, Jonathan Pontier & Élise Servières de Paris, François Sabourin de Poitiers.

DCH : Une nouveauté aussi avec l'école des Beaux Arts et une soirée à la Méca, la nouvelle salle de Bordeaux ?

Jean-Luc Terrade : Oui, et cette opération m'intéresse particulièrement. Il s'agit de : *Les prototypes du vivant*, une carte blanche à deux interprètes de Jan Fabre, Annabelle Chambon et Cédric Charron. Avec sept performeurs associés, ils ont travaillé depuis octobre 2019 avec vingt-six étudiants de l'école des Beaux-arts de Bordeaux. Le résultat est présenté sous la forme de performance, de vidéos et d'installation. Nous investissons aussi La Méca, pour une soirée dédiée à la création régionale grâce à une aide à la résidence de l'OARA. Et puis, autre nouveauté et nouveau partenariat avec le Gallia théâtre de Saintes qui programme le 11 avril le Collectif Tutti, Victoria Belén Martinez et Olivier de Sagazan.



"Les prototypes du vivant" - Olivier de Sagazan © Pierre Pancherlaud



"Les prototypes du vivant" - Olivier de Sagazan © Pierre Pancherlaud

Jean-Luc Terrade : C'est mystérieux et je trouve qu'un spectacle doit justement rester un mystère. Soit c'est une certaine fidélité envers des artistes que je programme depuis plusieurs années et je leur fais confiance, soit je ne connais pas et vais voir les spectacles et mise sur mes coups de cœur. Il se peut aussi qu'un dossier me séduise comme celui de la chorégraphe et danseuse Leïla Ka l'an dernier et qui tourne maintenant partout en France.

J'ai aussi accompagné et contribué à l'aide à la mise en scène de *Je pars demain* de Samuel Rodriguez et *D'équilibre précaire* de Floris Bossier, deux circassiens de l'école du cirque de Bordeaux.

Il est difficile et compliqué de déceler un artiste qui a une vraie parole. Nous sommes dans une époque où tout est possible, où tout peut se mélanger. Programmer demande une liberté de choix et une grande disponibilité. Et nous n'avons pas toujours les mêmes exigences avec les responsables des lieux partenaires de *Trente trente*. Mais nous arrivons toujours à trouver des compromis en faveur des artistes et du public.

DCH : L'affiche 2020 est composée de trente-trois formats courts, quelle est votre organisation pour que le public assiste à un maximum de spectacles ?

Jean-Luc Terrade : Depuis des années nous mettons en place un système de circuit où deux groupes se scindent pour se retrouver le soir au Glob théâtre. Grâce à notre équipe plus les stagiaires et les bénévoles, tout se passe formidablement bien. Cette année, un groupe se déplacera d'un endroit à l'autre avec une navette et l'autre grâce au tram qui arrive maintenant tout près de chez nous. Mais cela n'est mis en place que le week-end du 24 et 25 où le public peut voir jusqu'à sept spectacles dans cinq lieux différents.

DCH : L'ambiance de *Trente trente* est toujours très chaleureuse et vous réussissez à toucher un public de tous les âges. Avez-vous encore des rêves à réaliser ?

Jean-Luc Terrade : Oh oui ! J'aimerais dans l'avenir m'interroger plus profondément sur la vraie émergence, devenir plus sulfureux, plus ciblé. Il faut toujours se poser des questions, s'autocritiquer et bouger. A mon avis, le travail de mise en scène est le même, quel que soit le vecteur, que ce soit le langage du corps ou le langage des mots. Les mots emportent tout, tirent tout, sans les mots la mort est là, mais il y a toujours les mots, ils n'en finissent plus comme dans le travail de corps où ils ne cessent de vivre et de respirer, même dans le moindre geste et dans l'économie de moyens.

FESTIVAL TRENTE TRENTE

REPORTAGES

CIRQUE

DANSE

INSTALLATION

MUSIQUE

PERFORMANCE

THÉÂTRE

Festival Trente Trente : Éloge de la forme courte

Par Auguste Poulon



Il y a quelques années disparaissait à Bordeaux le Festival Sigma qui fut, pour toute une génération, le symbole de l'avant-garde culturelle. Roger Lafosse, avec le soutien du maire Jacques Chaban-Delmas, voulait alors, au travers de diverses propositions croisant tous les arts, faire « une semaine de carnaval dans une ville endormie ». Comme l'écrivait alors René Quinson dans « Combat », en 1969, « il fallait être inconscient ou bien avoir le goût des paris stupides pour organiser dans la ville la plus bourgeoise de France, une semaine consacrée aux arts et tendances contemporaines sous le titre de Sigma ».



(TRENTE)
(TRENTE)

Édition 2020

(WEB NATIONAL)

10 février 2020 par Auguste POULON

Pourquoi, me direz-vous, un si long préambule pour évoquer un festival disparu il y a vingt-cinq ans et qui n'est plus qu'un lointain souvenir dans la mémoire des Bordelais ? Parce que tous les amateurs d'art vivant, dont j'étais alors un des jeunes spécimens, restèrent orphelins, ruminant leur rage à l'encontre de celui qui avait mis fin à l'utopie bordelaise. Et, par une heureuse rencontre, voilà que nous découvrons, bien tardivement hélas, ce **Festival Trente Trente initié par la Compagnie Les Marches de l'Été et par son metteur en scène Jean-Luc Terrade**. Nous nous y sommes plongé sans nostalgie aucune mais avec une envie immense, espérant retrouver cette étincelle de « Sigma » qui alluma en nous jadis le feu de la passion théâtrale.

« Le théâtre n'est pas fait pour nous distraire de notre époque et de nos problèmes ; le théâtre est fait pour nous inquiéter, nous déranger. » Ces mots, ceux de Claude Régy en 1997, choisis par Jean-Luc Terrade pour présenter cette dix-septième édition, auraient pu être prononcés par Roger Lafosse. Si l'époque a changé, le monde demeure « un immense atelier où, dans le chaos apparent, se mêlent la science, l'art, la technique, les idées ». Trente Trente ne revendique pas une place à l'avant-garde. Il n'y a plus de Chaban-Delmas aujourd'hui et la frilosité prudente des financeurs étouffe la liberté qui, comme le rappelle justement Jean-Luc Terrade, demeure toute relative. L'immense richesse de ce festival, qui propose une trentaine de spectacles, dont une dizaine de créations, est de laisser une place importante à la génération émergente. Trente Trente est un laboratoire de l'art vivant où s'opère une alchimie entre toutes les formes (courtes), de la musique au cirque en passant par le théâtre, le cinéma, la danse, les installations sonores et artistiques, les performances. L'abolition des frontières entre toutes les formes d'art, qui relevait, il y a quelques années encore, de l'avant-garde, est aujourd'hui pleinement acceptée et admise. Le festival réussit cependant à éviter le gouffre de la consensualité pour retrouver cette énigmatique odeur de souffre qui envahissait, chaque année, les rues de Bordeaux durant une semaine au mois d'octobre.

Il faut aussi admettre que privilégier la forme courte à une époque où beaucoup de dramaturges et metteurs en scène diluent les arts scéniques dans un salmigondis spectaculaire, vain et ennuyeux ne pouvait qu'emporter notre adhésion.

La concentration de l'énergie, au sens grec du terme, dans des propositions qui ne dépassent pas quarante-cinq minutes fait souffler un vent de fraîcheur sur la création. Pas de place pour l'ennui. Sont ainsi proposés, par exemple, divers parcours au cours desquels on est invité à déambuler dans la ville. Le spectateur se fait, à l'instar du poète baudelairien, flâneur et, d'un pas alerte, traverse différents lieux rarement ouverts au public.

De loin en loin, comme un écho, toutes ces performances, qu'elles soient visuelles, dansées, sonores, théâtrales, se répondent et dessinent un curieux panorama des arts scéniques de notre temps. Les contradictions, les oppositions génèrent ici un sens et le démultiplient. Les questions d'identité traversent le travail dansé de **Katerina Andreou (« BSTRD »)** ou de la fascinante **Meytal Blanaru (« Rain »)**. Mais tandis que la première travaille un matériau brut et sonore où le corps, traversé, pendant quarante-deux minutes, de spasmes, se fait caisse de résonance de tous les êtres, hommes ou femmes, la seconde ancre ses pieds dans le sol mettant en branle uniquement le haut de son corps au gré du souvenir qui monte en elle. De la même manière, quand un **Armancio Gonzalez (dirigé par Carlotta Sagna, dans « Blue Prince Black Sheep »)** s'affranchit de la danse classique et de ses codes rigides en maltraitant ces pointes qu'il a su apprivoiser et dont il se joue maintenant, « **Les Filles mal gardées** » d'**Anthony Egéa** transforment ces mêmes pointes en armes affûtées qui viennent cisailer et frapper le sol du ring dans lequel elles évoluent. Au milieu de cette tempête, des moments de pure poésie viennent enlever notre esprit. **Le chorégraphe Michaël Allibert et le plasticien Jérôme Grivel (Trucmuche Cie) accompagnés de Sandra Rivière**, grâce à une structure métallique hérissée de reposeirs, dessinent, en une suspension infinie où les corps se dénudent peu à peu, l'image kaléidoscopique d'un Icare figé dans sa chute. À quelques pas de là se déroule une étrange cérémonie. Dans la grande halle des Chartrons, envahie par l'odeur entêtante de fleurs fraîchement coupées, un corps aux pieds et mains liés et au corps lardé de cordes est préparé. Librement inspirée par le travail du **photographe et plasticien brésilien Fabio Da Motta** autour du bondage, la performance « **Desire's series #1** » bouscule les spectateurs. Devant les mouvements incohérents et soudains de ce corps bizarrement mû par un désir proche de la transe, ils dessinent, en fuyant, un étonnant ballet sous les ogives métalliques du marché des Chartrons tandis qu'éclatent les notes triomphantes des « Indes galantes ».



Éloignons-nous du centre de Bordeaux pour gagner les « Terres Neuves », à la périphérie de la cité girondine. Dans la nuit de Bègles, sous l'immense chapiteau d'un cirque déserté par les clowns et autres dresseurs d'animaux sauvages, tandis que le corps puissamment beau d'**Hemda** affronte, dans un colloque sentimental fait de haine et d'attirance, l'élégance bondissante et souriante d'**Amir dans leur duo circassien**, « **Zoog** » (« couple », en hébreu), on se laisse emporter par la poésie de l'acrobate **Piergiorgio Milano**, qui nous entraîne dans l'absurdité d'un rêve trépidant dont le corps devient le jouet. Et que dire de cette scène étonnante d'ouverture du trio de « **Naïf Production** », dans leur performance autour de « **La mécanique des ombres** », qui, dans le clair-obscur d'une lumière brillamment orchestrée par Pauline Guyonnet, nous laisse entrevoir un tronc monstrueusement humain animé par une force presque démoniaque !

Arrêtons-nous ici.

Il y aurait encore mille choses à dire sur cette parenthèse bordelaise. Nous sommes désormais convaincu que la brièveté est la reine des vertus. Ne pas tout montrer, ne pas tout dire, et laisser place à la rêverie et à l'imagination, telle semble être la principale leçon de ce beau festival auquel **Jean-Luc Terrade** désire désormais redonner la puissance sulfureuse de ses débuts. Nous guetterons avec impatience la prochaine explosion.

INFOS

Festival : Festival Trente Trente

Genre : Cirque, Danse, Installation, Musique, Performance, Théâtre (Bordeaux)

Dates : du 21 janvier au 1er février 2020

A consulter : <http://www.trentetrente.com/>

Festival Trente Trente : Meytal Blanaru parle de son solo « Rain »

Propos recueillis par Thomas Hahn

La chorégraphe-interprète d'origine israélienne donne une avant-première de son solo *Rain* le 25 janvier. Interview.

Danser Canal Historique : Vous allez présenter *Rain* comme travail en cours, au festival Trente Trente, avant la création de la version complète au Théâtre Les Brigittines de Bruxelles, le 25 avril. Quels sont les thèmes de ce solo et d'où en vient l'inspiration?

Danser Canal Historique : Vous allez présenter *Rain* comme travail en cours, au festival Trente Trente, avant la création de la version complète au Théâtre Les Brigittines de Bruxelles, le 25 avril. Quels sont les thèmes de ce solo et d'où en vient l'inspiration?



Meytal Blanaru © Shiraz Grinbaum

Meytal Blanaru : *Rain* est une pièce qui questionne les concepts de l'identité genrée et de l'être-femme. Le travail part de mes souvenirs d'enfance, venant d'une époque où je cherchais à questionner la construction de ma féminité. Cela concernait en particulier la manière dont j'étais programmée à percevoir ma personnalité et mon corps, le plus souvent à travers le regard des hommes. A l'ère

de #metoo, et chargée de ma propre histoire dont j'aimerais être capable de parler en utilisant le langage du corps, je ressens aujourd'hui la nécessité d'aller au-delà de mon expérience personnelle, pour partager ces thèmes au sens large avec le public.

DCH : Quels sont les éléments artistiques qui construisent *Rain* ?

Meytal Blanaru : Je suis contente de relever ici un certain nombre de défis. Aussi, pendant toute la durée du spectacle, mes pieds restent cloués au même endroit. Je sentais qu'en enlevant l'outil du déplacement dans l'espace, il est possible de plonger plus profondément dans les détails fascinants du corps en mouvement, et de donner plus d'espace et d'importance aux moindres détails des gestes et de la transformation du corps. La musique a été créée par

Benjamin Sauzereau avec qui je collabore régulièrement. J'apprécie vraiment son jeu subtil et sincère de la guitare électrique et sa manière d'utiliser un minimum d'outils pour créer un environnement sonore d'une grande richesse.



DCH : Quelles sont ici les sources de votre travail sur le mouvement et le corps ?

Meytal Blanaru : J'ai commencé le travail sur *Rain* après une année de recherche corporelle par une pratique quotidienne de la méthode somatique de Feldenkrais, méthode consacrée à nos schémas cinétiques pour débloquer ceux-ci et trouver de nouvelles façons de bouger et de percevoir son corps. Pour chacune de mes créations, ma recherche corporelle part de la méthode Feldenkrais. L'année dernière, j'ai travaillé en particulier sur le mouvement « à tâches multiples », autrement dit, sur la coexistence simultanée de différents couches de mouvements et d'états, dans différentes parties du corps. Il m'a fallu plus de huit mois pour maîtriser cette technique qui exige un haut niveau de concentration et de coordination. Ce langage du

corps est donc devenu l'outil central dans la composition chorégraphique de *Rain*, et il est vrai que cette technique y était très utile puisque la pièce parle beaucoup des mythes de la féminité.

DCH : Existe-t-il un lien entre *Rain* et vos pièces précédentes ?

Meytal Blanaru : Mes pièces précédentes ont toujours tourné autour d'un souvenir-clé de mon enfance. Il s'est toujours caché quelque part au fond de mes chorégraphies et je ne cesse de retomber sur ce souvenir ou de lui tourner autour, d'une manière ou d'une autre. Dans ce nouveau solo, je l'aborde pour la première fois d'une manière plus directe.

Rain, le 25 janvier 2020 à l'Atelier des Marches (Le Bouscat) dans le cadre des parcours proposés par le festival **Trente Trente**.



COULISSES

LA PUISSANCE DE L'ÉTONNEMENT

PAR CÉCILE STROUK

Devenu une tradition dans notre agenda de l'année, le festival '**Trente Trente**' a de nouveau réussi à nous surprendre, au sens étymologique du terme. À nous conquérir, à nous saisir et à nous égarer. Récit d'une journée itinérante au cœur d'un Bordeaux délicieusement irrévérencieux.

Si l'on devait nommer les rendez-vous immanquables de l'année, Trente Trente en ferait partie. Voilà maintenant plusieurs années que nous suivons de près ce festival bordelais qui fait la part belle aux formes courtes et aux nouvelles écritures artistiques contemporaines. Ici, danse, cirque et performance se côtoient et s'entremêlent au travers de propositions toujours plus singulières. Si ce n'est inédites. Imaginées par des artistes émergents, de la scène locale, nationale et internationale. Cette année, nous avons choisi de venir un samedi pour profiter d'une journée pleine et entière de spectacles. Six, en l'occurrence, organisés autour d'un parcours itinérant dans Bordeaux, à la rencontre – ou plutôt, la redécouverte - d'espaces artistiques de choix. L'accueillant Glob Théâtre et son bar solidaire ; l'Atelier des Marches, lieu de création de **Jean-Luc Terrade**, directeur du festival ; le créatif Marché de Lerme ; la majestueuse et centrale Halle des Chartrons ; et, à deux pas de là, Le Performance, en plein cœur de ce chic quartier. Bref, une balade tissée de curiosité, d'étonnement, d'échange et, disons-le aussi, de scepticisme.

L'art et son doute

Ce n'est pas chose aisée de comprendre l'art contemporain, encore moins lorsqu'il se passe de mots. Notre corps nous raconte instinctivement quelque chose, mais ce quelque chose n'est pas évident à interpréter. Cette impression nous a particulièrement saisis face à la chorégraphe israélienne, **Meytal Blanaru**. Seule sur cette scène posée à même le sol, elle nous fait face. Son regard, sculptural, hypnotique, nous fixe, nous défie, nous implore. Sa coupe de cheveux, déstructurée, raconte à elle seule l'ambiguïté qu'elle porte en elle. Son masculin dans la coupure ; son féminin dans l'ondulation. Elle nous présente ses deux profils, tandis que son corps, d'abord, pose. Comme pour évoquer l'image d'une petite fille parfaite.

27 janvier 2020 par Cécile Strouk

(WEB NATIONAL)

Puis, sur une musique électro-répétitive, **Meytal Blanaru** débute sa lente désarticulation via une succession de gestes saccadés, rompus, presque inquiets. Jusqu'à ce moment de silence où elle semble mimer l'image d'un viol, ou d'une relation sexuelle qui abîme. Enfin, c'est ce que notre corps voit. Est-ce que cela correspond à ce qu'elle a voulu dire ? Difficile à affirmer, si ce n'est que l'on ressent une volonté vive de revivre avec distance un épisode de la petite enfance, sans doute traumatique.

La défigure du Christ

Cette fascination sceptique nous accompagne jusqu'au sein de la Halle des Chartrons, où nous attend une espèce de dieu païen, couronné d'un chapeau de lys mêlés à des roses. Il est assis docilement sur une chaise, encerclé de cordes qui empêchent la fluidité de ses mouvements. Pendant 40 minutes, sur des champs religieusement lyriques et la projection d'images à 360° qui mettent en abîme le propos, nous déambulons autour de ce corps lui aussi désarticulé.

Il nous traverse, nous salue, nous marche après, diffusant autour de lui des odeurs florales et un malaise persistant. Qui est cet homme que le bondage semble confiner de plaisir ? Une espèce d'Apollon fantasmé, de figure homoérotique, de dieu décadent, de Christ sacrificiel ? Si l'incertitude plane à l'égard de son identité, une chose est sûre : **Desire's series**, scénographié par le plasticien **Fabio Da Motta**, est l'histoire d'une libération cathartique, après la (délicieuse) souffrance des cordes imprimées au corps.

Une libération des jambes permise par un public encouragé à le faire pour lui. Puis, celle de ses bras. À ce moment-là, les déplacements s'accélèrent, se fluidifient, s'enracinent. Nous, public, bougeons dans tous les sens, se percutons à coups de pardon chuchotés, pour laisser placer à cette divinité qui bientôt nous met à distance, au-dessus de nous. Les cordes qui l'enfermaient se transforment en cordes qui créent sa distance à l'autre, sa supériorité. Une sacrée expérience.

La chute du mur

Autre expérience vertigineuse : la proposition de la compagnie Trucmuche, Étude(s) de chute(s). Au centre du Marché de Lorme, nous découvrons un dispositif en métal, que l'on croit d'abord là pour un usage circassien. Mais non. Les trois corps de ce spectacle ne vont pas déposer leurs mains pour se surélever par la seule force de leur corps sur ces tiges aux dimensions variables, mais y déposer longuement leurs extrémités. Dans des positions improbables, désarticulées, tordues, non-naturelles. Ils enchaînent ainsi, chacun.e leur tour, des figures statiques, dans le silence de corps qui portent les stigmates de ces poses.

La seule substance qui remet de la chair là où elle semble disparaître, c'est la composition sonore diffusée dans la salle. Un medley de chansons bien connues qui donnent l'impression parfois, souvent même, de se désagrèger dans l'air assourdissant d'une chute. Car il s'agit bien de ça ici. Ces corps chutent dans l'immobilisme puis, peu à peu, dans la nudité, tous les mêmes : des corps vulnérables qui s'abîment, s'épuisent et se meurent.

Battle finale

Au vertige du scepticisme, a précédé un plaisir contemplatif face à la dernière création chorégraphique de Anthony Egéa, présentée à l'Atelier des Marches. Un espace quadri-frontal, une espèce de mini-ring littéralement possédé par trois danseuses, à l'aura puissante bien que très différente.

Triomphe du Areult

Les mêmes adjectifs pourraient être employés pour caractériser le dernier spectacle que l'on a vu ce jour-là, proposé par deux performeurs de haut vol : **Aloun Marchal et Henrique Furtado** au Glob Théâtre. **Bibi Ha Bibi**. Cette fois, le dispositif est bi-frontal. Eux sont au centre de notre attention. Deux bébés en couches-culottes qui s'amuse à faire des bulles avec leur paille, avant d'entamer leur proposition. Unique en son genre. Une proposition sur le langage guttural, celui qui précède les mots. Le langage brut, instinctif, corporel, irraisonné, excité, cyclothymique. Celui qui se vit de l'intérieur, en prise direct avec l'énergie primale de l'autre. Sans écran, sans filtre.



Dans un face à face rythmé par la promiscuité, le duo s'affronte, se dispute, se désire, se découvre, se frappe, se lèche, se goûte, se caresse, se distancie, se rapproche. Dans ce qui semble être un grand n'importe quoi, alors même que chaque enchaînement est pensé pour suivre un même fil rouge : celui de l'illogisme ou, plutôt, de la pensée libre. Parfaitement exploré ici, parfaitement mis en corps et en voix, avec une belle tendresse, un humour malicieusement dosé et un don total des corps.

Bref, une édition haute en teintes émotionnelles que l'on salue, une nouvelle fois, pour son audace salvatrice.

Cécile Strouk, envoyée spéciale de Bordeaux

Performance

30/ 30 Les rencontres de la forme courte

21/01 > 01/02/2020 - BORDEAUX

PAR BELINDA MATHIEU |



L'Âge d'or, d'Eric Minh Cuong Castaing - p. D.R.

« Un autre regard sur les arts de la scène », telle est la promesse de ce festival consacré aux formes hybrides, où s'enchevêtrent cirque, danse, performance, musique, installation, cinéma et théâtre. Plus de trente spectacles y sont joués, dont l'atypique Desires's series #1, solo de la compagnie Sine qua non art, où Christophe Béranger, contraint par des cordes de bondage, questionne les effets d'un désir débridé sur notre société contemporaine. On s'arrête sur le duo des Argentines Ayelen Parolin et Léa Pétra, qui tisse un dialogue danse et piano, où la chorégraphe improvise, affublée d'un costume rembourré. On retrouve aussi Bibi Ha Bibi, la performance clownesque et intime d'Aloun Marchal et Henrique Furtado, ainsi que l'exploration de Katerina Andreou autour de la danse house.

LE FESTIVAL TRENTE TRENTE AU PÔLE NATIONAL DU CIRQUE DE BOULAZAC

Ce mardi 21 janvier avait lieu la première soirée du festival Trente Trente qui déroule sa programmation à Bordeaux et aux environs jusqu'au 1er février. Celle-ci était dédiée au cirque dans les bâtiments du Pôle National du Cirque de Boulazac. Deux heures de car depuis Bordeaux pour assister à quatre spectacles.

Au programme, des formes courtes qui sont la marque de fabrique de ce festival hors normes qui, depuis 15 ans, propose sur une dizaine de jours, des petites formes qui font appel à une infinité de disciplines artistiques : musicales, chorégraphiques, plastiques, performances en tous genres, spectacles vivants de tous styles, de toutes durées... Bref, un catalogue large de ce que la création scénique peut receler comme trésors et que Jean-Luc Terrade, fondateur et directeur artistique du festival, déniche sur tout le continent.

Ce soir-là, ce fut donc cirque !

«Dans ma chambre - Épisode 2» MATTHIEU MA FILLE FOUNDATION

Théâtre / Cirque

Sur le plateau, un lit, un panneau de planches de bois blanc, quelques tranches d'arbre et sur le devant un échelle simple, tenue par un des deux interprètes. L'autre est juché en haut des échelons. Passe à travers les barreaux. Dialogue avec celui qui tient l'échelle. Un dialogue comme volé à une réalité. Pendant que les spectateurs s'installent dans la salle de l'Agora, le jeu d'équilibre et le dialogue lapidaire se poursuivent. Des mots simples, comme ceux qu'échangent deux personnes en train d'effectuer une tâche quelque peu périlleuse... Bref, des conseils et des



la situation vaguement absurde rend drôles.

Ce mode de comédie détachée va continuer tout au long de cette demi-heure de spectacle qui mêle, avec une ironie tranquille, jeu de théâtre et équilibre. Tout le spectacle est à mi-distance entre réalité et exceptionnalité. Il raconte une relation entre amour et amitié, entre passion et dévouement. Comme s'il était un pont entre la magie - que porte en lui l'art du cirque - et le réel. D'ailleurs, cet art du cirque, de l'équilibre, il en est question ici dans l'aide aux personnes âgées dans ce qu'ils nomment : le cirque adapté.

Mais ce qui ressort, essentiel, au travers de cette humeur drôle et tendre qui se décline tout au long du spectacle, c'est la sensation d'assister à un moment d'intense tolérance. Arnaud Saury, d'essence comédien, et Édouard Peurichard, artiste circassien, posent aussi la question des corps, du corps de l'autre, qui devient lieu d'escalade, planche d'envol, soutien.

Compagnie Mathieu Ma Fille Foundation, Marseille.

Conception : Arnaud Saury. / Écriture et interprétation : Arnaud Saury et Édouard Peurichard.

Lumière : Zoé Dada / Son : Manuel Coursin / Régie générale : Paul Fontaine. / Durée : 35 minutes.

«Tantric Equation» D-zAkord

Musique

Une performance musicale qui réunit une douzaine de musiciens, avec essentiellement des guitares et basses électriques, qui déclinent durant vingt minutes exactement des évolutions autour d'un unisson si riche qu'il devient presque tactile. Le son des basses quitte définitivement sa vertu rythmique pour devenir nappe et vibration quasi palpable. Ce long morceau aux mouvements semblant serpenteaux, se développe moitié en improvisation, mais suit pourtant une partition précise, établie.

On croirait que, pour Tantric Équation, le temps et le tempo s'égrènent dans deux modes différents. Musique contemporaine ou performance sonore originale, l'impression de forces sourdes et de musicalité, variant comme des ondes physiques, captivent l'attention.



«Dans ton cirque (Pour en finir avec la finesse)» Association du vide

Création 2020 - Cirque/Corde lisse

Dans une autre salle, le Cube, se dresse une haute structure métallique à laquelle pend une corde lisse. Sur le côté, une table de régie où siègent deux interprètes qui vont être parties prenantes du spectacle. Un spectacle qui questionne le cirque sur son utilité. Au travers une série de phrases volées sur le net et en exposant l'évolution de cet art depuis les années soixante (la «Piste aux étoiles» et la voix de Roger Lanzac !), «Dans ton cirque» jette sur la piste des morceaux de réponses.

Et cela commence par un clin d'œil énorme à cette Piste aux étoiles que la télévision française retransmettait toutes les semaines dans les années soixante à soixante-dix. Sur la piste, une voltigeuse toute de lingerie vêtue et un porteur qui va faire tourner la donzelle de plus en vite en haut de sa corde lisse. À l'époque, les rôles étaient distribués. Passé ce court et drôle intermède, les deux acrobates se changent à vue dans leurs loges pour revenir dans notre siècle et s'envoler sans étourdissements le long de cette corde lisse qui est comme un fil de vie tombé du ciel. D'une main ferme, d'un pied agile, les deux corps s'imbriquent, deviennent topographie l'un pour l'autre, se jettent dans le vide et se rattrapent. Maintenant, les rôles se partagent. Elle est autant porteuse que lui est voltigeur. C'est aussi, une partie de ce discours qui veut fissurer les vieux clivages, les vieilles différences entre hommes et femmes.

C'est d'ailleurs quelque chose que les trois spectacles visuels de cette soirée ont en commun : qu'ils impliquent le monde dans l'art et l'art dans le monde réel. Et pour renforcer encore cette idée d'action sur le monde, d'implication, le public est convié à la fin à envahir le plateau, à écrire sur une vaste toile son sentiment sur le monde actuel et à trinquer et échanger avec les artistes.

«À nos vertiges» Corentin Diana et Emma Verbèke

Cirque - Création 2020

«À nos vertiges» est un spectacle muet, mais pas silencieux, au contraire, il parle énormément à l'imaginaire. Le dispositif scénique est ici primordial. Un plateau de bois, grand comme un radeau, qui va se détacher du sol pour s'envoler, se balancer tourner puis se démultiplier comme une balançoire géante, une balançoire de rêve.



On peut voir ainsi une femme marcher dans les airs, un homme changer de place sans se déplacer lui-même, tout est en mouvement, dans des équilibres parfois difficiles et parfois dangereux lorsque les plateformes voltigent et se précipitent sur les interprètes.

Ils sont deux, un homme et une femme qui semblent avoir gardé leurs âmes d'enfants. Corentin Diana et Emma Verbèke sont autant acrobates que danseurs. Leurs courses, leurs sauts, leurs glissades et leurs figures sont tout emplis de grâce et de dynamisme. «À nos vertiges» porte bien son titre car certains passages donnent le vertige. Mais surtout, il fascine tant les mouvements des immenses balançoires forcent les corps à une recherche constante de rééquilibre.

Même s'il reste essentiellement visuel, la bande-son, très élaborée, appuie les scènes narratives et apportent une ambiance riche qui amplifie la poésie visuelle de cette création. Et l'histoire en filigrane, qui évite de tomber dans la banale histoire d'amour, raconte une complicité sur un plan d'égalité. Le choix des costumes permet d'imaginer ces acrobaties dans un quotidien, ce qui renforce encore le décalage. Seule la robe rouge finale me semble personnellement superflue.

*Pour sa 17ème édition, le très attendu Festival 30/30 de Bordeaux démarre en dansant
24 janvier 2020 | PAR Eriksen*

Nouvelle édition de 30-30 – rencontres de la forme courte en Nouvelle Aquitaine, du 21 janvier au 1er février. Merci à Jean Luc Terrade et son équipe de remuer nos hivers depuis 17 ans. Une trentaine de spectacles s'offrent à nous en des formats de 15 à 45 min de cirque, musique, théâtre, danse, performance, et combinaisons diverses. L'heure est à l'hybridation et l'indifférencié comme terrains de la liberté...



La danse était au programme de ce mercredi soir. En première partie, **BSTRD de Katerina ANDREOU** (40 mn) : une jeune androgyne portée par le son. BSTRD pour « bastard » sans les voyelles... bâtard, impureté, mélange, indétermination. Le temps des deux faces d'un vinyle, **Katerina ANDREOU**, danseuse et chorégraphe grecque basée en France, explore les frontières entre liberté/contrainte, ado/adulte, homme/femme. L'espace scénique est une estrade losangique noire pointée vers la salle, avec sur le côté un flash dirigé vers le public et au fond une platine sur une enceinte. Il en sort un rythme puissant, entre musique ethnique et musique militaire, 2 x 4 mesures presque toujours les mêmes, inexorable contrainte mais aussi support de liberté. Portée par le son, le corps de Katerina Andreou sait dire cette liberté. Le personnage met du temps à se montrer de face, comme s'il fallait un apprivoisement.

Elle construit une relation au public qui mélange timidité, appel, contournement, séduction et provocation. De l'humour aussi : « We need silence for the piece » orne le fond de scène. Elle a parfois l'air faussement détaché et inquiet d'une gamine venant challenger les rappeurs mâles sur l'agora du coin. Elle provoque... jusqu'à jouer sur la lassitude du public. La fin est un peu confuse, mais le spectacle est riche.

En seconde partie, **BLUE PRINCE BLACK SHEEP** de **Carlotta SAGNA ET Amancio GONZALEZ**. Ce dernier – parfois il, parfois elle – incarne un danseur d'âge avancé, multi-langue et multi-nation, assis au milieu de cent chaussons de danse, comme autant de paires qu'il porta. Il en recoud minutieusement les pointes – gages de stabilité – faisant confiance à la technique et à l'expérience pour durer encore un peu. Les séquences dansés suggèrent la pesanteur et la légèreté, l'aérien et le handicap. Il est parfois installé sur les pointes comme aux premières loges du monde, parfois instable comme une princesse chinoise debout sur ses pieds contraints. Dans les intermèdes, se développent des monologues incertains qui parlent de souffle, de gravité, de temps et d'effacement. Quand il ne coud pas, il manipule ses chaussons, autant d'étapes ou de souvenirs, autant d'invités à une soirée d'adieu qui finit en chaos, autant d'utilisations oiseuses de ses chaussons devenus inutiles.

Dès le premier jour dans la métropole Bordelaise, Trente-trente nous transporte, de la promesse de l'aube au chant du cygne. Nous attendons la suite avec impatience.

BSTRD

Chorégraphie et interprétation : Katerina Andreou

Création son : Katerina Andreou en collaboration avec Eric Yvelin

Lumières : Yannick Fouassier

Régie Son : Eric Yvelin

Regards Extérieurs : Myrto Katsiki, Lynda Rahal

Production : Mi-Maï / BARK

Coproduction : Atelier de Paris CDCN, ONASSIS STEGI, Centre Chorégraphique National d'Orléans, Centre Chorégraphique National de Caen en Normandie dans le cadre de l'Accueil-studio, La place de la danse CDC de Toulouse, Ballet de Marseille.

Avec le soutien de l'ARCADI et de la DRAC Ile de France

BSTRD a été créé les 28 et 29 avril 2018 au Onassis Cultural Centre-Athènes dans le cadre du 5e Festival de Danse et joué en France le 5 juin 2018 dans le cadre du festival June Events de l'Atelier de Paris/ CDCN

BLUE PRINCE BLACK SHEEP

Concept et chorégraphie : Carlotta Sagna et Amancio Gonzalez

Texte : Carlotta Sagna

Interprétation : Amancio Gonzalez

Musique à partir de Alan Langford, The Besnard Lakes, Red Hot Chili Peppers

Lumières : Ulli Stephan

Production: Amancio Gonzalez et Carlotta Sagna

Coproduction: HELLERAU – Europäisches Zentrum der Künste Dresden, UnterwegsTheater/HebelHalle Heidelberg

FESTIVAL TRENTE TRENTE

5'30" de bonheur avec Théo Touvet et vive émotion avec Meytal Blanaru !

Avec cette 17ème édition du Festival Trente Trente à Bordeaux, Jean-Luc Terrade, dont l'objectif est de programmer des artistes émergents, a une fois de plus réussi à proposer de formidables et puissantes surprises qui furent délicieuses à découvrir.

Oui, il est possible de subjugué une salle entière en seulement 5 minutes et 30 secondes. La preuve en est flagrante avec **Existe en ciel** de et avec **Théo Touvet**.

Sur le plateau peu éclairé de la **Manufacture CDCN de Bordeaux**, entre Théo et sa roue Cyr sur les mots de *La faim du tigre* de Barjavel.

Encerclé par son large cercle de métal, il sillonne alertement la scène dans la position de *l'Homme de Vitruve* de Léonard de Vinci. Sur le texte de Barjavel, s'entremêlent des extraits de Bach, Beethoven, Debussy... alors que Théo élabore des figures de plus en plus périlleuses, de plus en plus magnifiques et de plus en plus proches de la danse.



"Existe en ciel" - Théo Touvet © Pierre Flanchéault



"Existe en ciel" - Théo Touvet © Pierre Flanchéault

Il n'est plus question de circassien, mais d'un homme qui parle à sa façon de la science, de l'équilibre de la vie, de la grâce, de l'innocence, de l'être humain.

Existe en ciel développe à la fois de l'émotion, des sourires, de l'étonnement, de la sensualité et une incroyable sensation de liberté. Il y a de quoi être subjugué, envouté et impressionné.

En avant-première pour le festival Trente Trente, la danseuse et chorégraphe israélienne **Meytal Blanaru** (lire notre entretien) a puisé son inspiration dans un des souvenirs d'enfance les plus marquants de sa vie.

Dans **Rain**, la très belle jeune femme vêtue d'un pantalon en cuir et d'un haut vert sexy qui dévoile une épaule, laisse apparaître un côté de son visage dont les cheveux sont coupés très ras comme un homme et l'autre partie avec des longues et belles mèches.

Double personnalité donc pour la danseuse dont les pieds restent continuellement cloués au sol mais dont le reste du corps ondule sous différentes formes. Sur l'excellente musique de Benjamin Sauzereau, elle dépeint différents personnages par touches successives. Suivant le côté visible de son visage, elle passe de la femme sensuelle à l'homme attiré sexuellement, de la jeune fille seule face à l'autorité d'un militaire.



"Ruin" - Meytal Blanaru © Pierre Flanchenaull



"Ruin" - Meytal Blanaru © Pierre Flanchenaull

C'est troublant tant son regard est intense, tant son être est habité par son souvenir, tant sa présence et son tempérament imprègnent le plateau.

La progression dramatique du récit est palpable car, effectivement, il s'agit d'un viol que Meytal décrit physiquement sans équivoque. Mais le plus surprenant provient ensuite dans son changement du regard et du corps. Elle retrouve une certaine fraîcheur et surtout un soulagement après cet infâme épisode qu'elle a enfin pu dénoncer. Exprimer tant de faits grâce au mouvement dansé relève du grand art.

Respiration et sourires bienvenus ensuite avec la création de **La coquille ou le son du gibet** avec **Hervé Rigaud, Jonathan Pontier et Elise Servières** pour un exquis concert basé sur les poèmes en vieux français de François Villon.

Une chanteuse violoniste, une guitariste, un clavier et en final une harpe et, pour enregistrer un son original, le broiement d'une coquille d'œuf.



"La coquille ou le son du gibet" - Hervé Rigaud © Pierre Flanchenaull

Trente minutes très chaleureuses, pleines d'humour et d'excellente qualité tant au niveau du choix des textes, de l'interprétation des paroles, que de l'univers musical.

25 janvier 2020 par Thomas Hahn

Dina Khuseyn, jeune chorégraphe bordelaise d'origine russe, s'est emparée du grand escalier, l'unique endroit de cette exposition à permettre un jeu avec l'architecture.

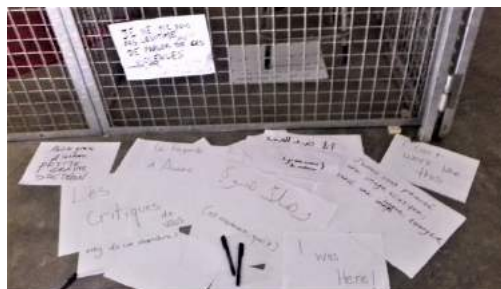


Dina Khuseyn © Pierre Planchenault

Elle ne s'en est pas privée, orchestrant un parcours de haut en bas sur quatre étages, ajoutant à la verticalité de l'espace une installation plastique horizontale, une trame suspendue répondant à l'architecture de l'escalier. Par leurs combinaisons blanches de protection, les performeuses rappelèrent les dangers d'une société technologique, déshumanisée et aseptisée. Mais il y eut leurs chants ataviques pour dire la résistance de nos racines, malgré leurs glissades dans la cage d'escalier. Une fois arrivés au sous-sol on se trouva, tous ensemble, à mettre une main sur la terre et les racines. Et la poésie fut.

Quelle place pour le mythe ?

Autre artiste associé, le metteur en scène **Yacine Sif El Islam** a conçu avec son groupe d'étudiants une installation dont les hommes ont disparus. Où les cellules de prison sont vides. Et partout des cartels qui nous rappellent qu'ici, une femme a été réduite à sa nudité médiatisée, que des violences ont franchi les limites de l'insupportable.



Yacine Sif El Islam © Thomas Hahn

On a joué **Actéon**, juste avant.

Que s'est-il passé après ?

Le mythe du passé a-t-il été considéré comme

trop subversif, dans cette société à venir ?

Cette troupe clandestine a-t-elle été détectée, démantelée, déportée ?

Sur l'une des feuilles, cette question: « Pourquoi abandonnons-nous ? »

Après **Actéon**, la Méduse. **Esther Sauzet** l'incarne dans une installation performative, entre séduction et dégoût. Conçu avec **Jeanne Clarieux**, **Des Méduses** interroge la place du mythe dans cette société future, telle une créature fantasmagorique. Voilà un objet d'un design qui se veut parfait. Mais cet objet détourne l'esthétique de la séduction. Est-ce le dernier recours d'un imaginaire qui échappe au contrôle total, moral et esthétique ? Le dégoût surgit de l'intérieur de la Gorgone et avec lui un dernier repaire de la subversion par la vérité. La description scientifique de l'énergumène et de son espèce en voix off accentue encore la force de résistance.



"Des Méduses" © Pierre Planchenault

Terminons ici sur une note optimiste: Avec son groupe d'étudiants, la chorégraphe Sophie Dalès qui travaille entre Bordeaux et Montréal, ancienne interprète de Dave St-Pierre, a mis sur le plateau un jeu de séduction nouveau et forcément libéré des stéréotypes imposés. Car voilà, les combinaisons couleur chair sont censées gommer les identités liées aux sexes. C'est carrément d'une « séduction non genrée » qu'il s'agit et bien sûr d'une danse qui va avec. Et bien sûr qu'un tel vêtement ne suffit pas pour

dissimuler le genre, bien sûr qu'il faudrait pour cela réinventer le corps humain ou bien lui faire une violence singulière.



Sophie Dalès © Pierre Planchenault

Et bien sûr que ces hermaphrodites auraient encore du chemin à faire pour devenir vraiment séduisants, ou bien muter pour créer une espèce nouvelle. C'est pourquoi l'échec (au 2e degré, en mode beckettien) de cette expérience utopique est une bonne nouvelle. Si de tous les scénarios cauchemardesques imaginés, nous pouvions au moins échapper à celui-ci...

Thomas Hahn

FESTIVAL TRENTE-TRENTE : «LES PROTOTYPES DU VIVANT» INFILTRENT LES BEAUX-ARTS...

Lorsque carte blanche est donnée à huit groupes d'étudiants des Beaux-Arts (accompagnés chacun par un artiste) pour une exposition performative placée sous l'égide de commissaires expérimentés (Annabelle Chambon et Cédric Charron, deux danseurs de Jan Fabre, auxquels s'adjoint Émilie Houdent, experte en art de la performance) bénéficiant, en plus de leur expérience propre de performers avérés, d'un enthousiasme irradiant, on se dit que «les Arts vivants» ne sont pas qu'une antienne rebattue...

Au Café Pompier de l'annexe des Beaux-Arts, embarqué pour une odysée contemporaine au long cours (plus d'une heure et demie), chaque groupe de spectateurs découvre huit propositions dont le processus créatif, amorcé trois mois auparavant, trouve ce soir-là sa réalisation tangible. Invité à traverser tour à tour huit espaces différents convoquant toutes les disciplines, ballotté par le tourbillon de ces impacts qui l'amène sans pause à arpenter des domaines «in-ouïs» ou «inattendus», il en perd conscience pour naître à sa propre vision.

Projet certes tentaculaire, dont le fil d'Ariane - «Les prototypes du vivant» - offre une main courante susceptible d'éclairer ce labyrinthe foisonnant, évitant de perdre pied sans pour autant progresser en terrain stable... Mais comment pourrait-il en être autrement lorsque le sujet n'est rien moins que d'explorer à leur suite les épiphénomènes des métamorphoses de la nature humaine, percutée par l'intelligence artificielle, dans le but de créer un modèle d'approche du vivant inconnu annonçant un nouvel âge de l'anthropocène ?



'Blob' © Pierre Planchenaull.

BLOB

«Blob» immerge dans un magma de matières telles celles qui peuplent les décharges où viennent échouer en fin de vie tous les objets manufacturés mis au rebut. Poupées de celluloid amputées, vieilles carcasses de vélos privés de leurs roues et autres vestiges d'un univers de déjections en décomposition. Dans ce milieu placé sous le sceau du retour aux origines, se croissent des formes primitives, visqueuses pour certaines, propres à susciter l'attention des chercheurs, lesquels sondent à l'aide de lasers les mouvements respiratoires d'êtres proto-cellulaires. Fascinante plongée dans une installation intemporelle en devenir.

Avec : Johann Loiseau, Nathanaël Siefert, Nino Ram, Élise Simeonidis, Alice Vigier-Lévy.



"Vivre en Algo-rythme" © Pierre Planchenaault.

Avec : Sarah Morelli, Yasmine-Claire Lafaye, Marta Jonville

VIVRE EN ALGORYTHMIE

«Vivre en Algo-rythme» propose une expérience in vivo : quels liens entretenons-nous avec les données a(e)ncrées dans nos «chairs» (sic) téléphones portables, pouvons-nous nous en séparer sans ressentir un vide abyssal ? Le spectateur est invité à confier son clone algorithmique - installé dans un four à micro-ondes -, libéré un temps de son addiction au monde numérique, puis est convié à «reprendre la parole». Le pouvoir de simples mots, projetés et écrits sur les murs-écrans, est-il encore «de nature» à briser les chaînes de puissants algorithmes ? Expérience à couper/redonner la parole à nombre d'entre nous.

MISSABREVIS

«Missabrevis» précipite dans une chute «planante» en compagnie de charmantes hôteses revêtues d'une combinaison immaculée. La spirale de la dépressurisation de l'habitacle Terre, nimbé des lumières et des voix charmeuses des sirènes du néolibéralisme, nous accompagne en douceur vers le crash annoncé. La descente au ralenti conduit non vers l'enfer mais vers l'humus originel, humain et humus ayant les mêmes «racines». Expérience sensorielle - musiques, lumières, créatures de rêve - propre à la méditation humano-politique, la «messe courte» du capitalisme moribond est dite, ainsi soit-il, avec une exquise délicatesse.



"Missabrevis" © Pierre Planchenaault.

Avec : Dina Khuseyn, Leyre Leon Alvarez, Anaëlle Cassagne, Perrine Le Guennec, Marie Lanera.

DES MÉDUSES

«Des méduses», mais quelle peut bien être la fonction de cette pierre remise dès l'entrée dans les mains de chaque spectateur «vivant»... si ce n'est la marque inaugurale de son passage dans une autre dimension, celle du règne minéral d'où, littéralement médusé, il va pouvoir observer en toute impassibilité le monde d'où naguère il est sorti. Pétrifié, devenu pierre, il peut redécouvrir le spectacle de cette autre, méduse polymorphe autant rutilante dans ses atours rouges seyants qu'abjecte dans les mouvements convulsifs de sa langue et de ses yeux exorbités. Pris entre désir et rejet, il, elle, devient alors la pierre sur laquelle se bâtit le nouveau royaume d'une humanité en mutation. Au-delà de la performance esthétique de Méduse, le ressenti d'un trouble, celui de l'inquiétante étrangeté liée à toutes métamorphoses.



"Des méduses" © Pierre Planchenaault.

Avec : Jeanne Clarieux, Esther Sauzet.



"Syntuitive" © Pierre Planchenault.

Avec : Sophie Dalès, Charles Dauphinot, Justine Puech, Max Codina, Joane Guiheux.

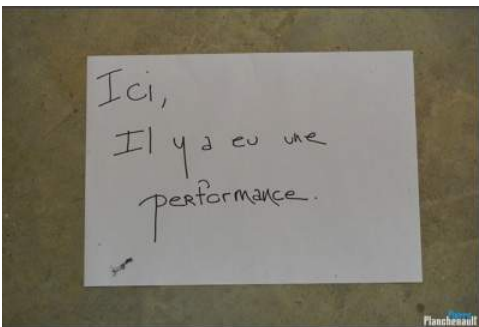
PEAU TRANSPARENTE

«Peau transparente», celle de la pellicule argentique des projecteurs «16 mm» des ciné-clubs d'antan, manipulée par des experts des technologies de pointe d'aujourd'hui, mixant, dans une confusion temporelle hautement maîtrisée, les apports vivants d'époques appartenant à d'autres mondes. Travail perfectionniste dévoilé dans la pénombre propice aux projections de tous ordres, cette performance exigeante... peut cependant rester «obscur» pour ceux et celles qui restent à la porte des laboratoires ciné-photographiques high tech.



"Peau transparente" © Pierre Planchenault.

Avec : Bertrand Grimault, Maverick Laporte, Adrien Edeline.



"Actéon" © Pierre Planchenault.

Avec : Yacine Sif El Islam, Alexiane Trapp, Li Jingyan, Wang Yu-Men, Layan Qarain, Jessy Maillard.

SYNTUITIVE

«Syntuitive» projette sous nos yeux la chorégraphie répétitive de créatures uniformes dans leur combinaison chair surmontée d'une chevelure unisexe hirsute. Au rythme d'une musique elle-même répétitive ils, elles s'élancent l'un, l'une vers l'autre, se séparent, dans un mouvement ininterrompu marqué par les mêmes élans contradictoires et/ou complémentaires. De l'objet final ressort une (certaine) lassitude (certaine) éloignée sans nul doute des intentions de leurs concepteurs, branchés sur le ballet des corps désirants se désentraver de leurs «assujettissements genrés».

ACTEON

Avoir joué «Actéon» - transformé en cerf, après avoir surpris Artémis se baigner nue et être dévorée ensuite par sa meute de chiens ne l'ayant pas reconnu - laisse des traces... C'est cette expérience de violence à «re-présenter» qui donne lieu à l'installation présente où l'humain violenté n'existe qu'au travers de son absence... Absence présentifiée par des affichettes traçant les sévices subis pour les réifier en faisant appel à la «lecture» du spectateur. Ainsi distanciée, la violence ne risque plus de se faire objet de fascination mais s'empare de la symbolique du langage pour faire sens, évitant le danger de complaisance. En circulant silencieusement dans l'espace déserté par les victimes, guidé par les mots tracés, on mesure l'impact d'un art conceptuel ouvrant sur des questionnements que la chose montrée ne peut susciter. Une anti-performance des plus performantes...



"Salivalisme" © Pierre Planchenault.

Avec : Elizabeth Saint-Jalmes, Océane Poyet, Owen Dupont, Emma Labarth.

SALIVALISME

«Salivalisme» nous plonge dans un univers ludique alliant passé (décorum des films de science-fiction des années soixante-dix) et futur (diagnostic des pathologies sociales à partir des analyses de salive) pour dire notre présent «performatif». Munis d'éprouvettes, les scientifiques recouverts de leur scaphandre aseptisé prélèvent en chacun les éléments biologiques révélant, selon la couleur obtenue, son degré de dépendance aux diktats environnementaux. L'intoxication révélée par le tube à essai donne lieu à une prescription de soins afin de devenir protagoniste de son existence. Un bel objectif politique proposé artistiquement, avec humour et poésie.

Au terme de ce périple, le corps du spectateur, durablement «impressionné» par ces univers traversés, devient lui-même performeur d'une réalité virtuelle... à concevoir de toute urgence.

«Les Prototypes du Vivant», carte blanche à Annabelle Chambon et Cédric Charron, ont eu lieu au Café Pompier des Beaux-Arts de Bordeaux, le jeudi 23 janvier 2020 dans le cadre du Festival Trente-Trente.

>> Plus d'infos sur Trente Trente

Exposition performative collective commissionnée par Annabelle Chambon, Cédric Charron et Émilie Houdent.

Avec : Sophie Dalès, Bertrand Grimault, Marta Jonville-Pile, Dina Khuseyn, Johann Loiseau, Elizabeth Saint-Jalmes, Yacine Sif El Islam, Jeanne Clarieux... et 26 étudiants de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux.

Yves Kafka

FESTIVAL TRENTE TRENTE : PROTOTYPES DE L'HUMAIN

Quelle place pour l'humain et le corps dans le monde de demain? Une exposition performative dans l'esprit de Jan Fabre.

Dans quel monde vivrons-nous dans vingt ans ? Quelle sera la place du corps et de l'humain à l'ère où plus rien n'échappera au numérique ? Dans quels états nous mettront les bouleversements qui s'annoncent aujourd'hui ? Ces questions ont donné lieu à une Carte blanche par Trente Trente à Annabelle Chambon et Cédric Charron, deux fidèles de Jan Fabre et du festival dirigé par Jean-Luc Terrade. Ensemble, on les a vus entre autres dans Je suis sang de Fabre, et le chorégraphe belge leur a également offert des solos : Chambon est l'interprète de Preparatio mortis, et Charron celui d'Attends attends attends (pour mon père).

En réponse à la Carte blanche proposée par Terrade, les deux ont décidé de choisir à leur tour des artistes contemporains et chorégraphiques pour créer des propositions sur le thème de l'humain de demain, en travaillant avec les étudiants de l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux, et de proposer à la curatrice et productrice Emilie Houdent (l'ancienne responsable de production au département spectacles vivants au Centre Pompidou) de mener au préalable une réflexion avec les étudiants sur les rapports entre le corps, l'art et le réel. Au résultat, ils ont mené à bien leur projet d'une exposition performative.



Les Prototypes du vivant © Troubleyn Lab/M Abramovic

Aller à la pêche aux talents, mettre le curseur sur la découverte et l'imprévisible. Et donc, prendre tous les risques en matière artistique. Si tant est que l'on veuille soumettre à une quelconque obligation de résultat les artistes appelés à travailler avec des dizaines d'étudiants des Beaux-Arts de Bordeaux. Ce qui n'aurait que peu d'intérêt. Le but de l'opération était plutôt de se mettre à l'écoute d'une génération qui devra vivre avec la montée des océans et l'hybridation de l'humain par la technologie et de leur permettre de faire une expérience artistique pratique et formatrice.

Laboratoires et imaginaires

La recherche et l'expérimentation sont autant scientifiques qu'artistiques. Pour les deux, l'imagination est fondamentale, autant que la faculté de poser les bonnes questions. Où le but n'est pas d'obtenir la bonne réponse, mais une multitude de réponses probables, autrement dit, des scénarios. Dans le cas présent, nommé **Les Prototypes du vivant**, les scénarios développés au sein des différents laboratoires étaient sociétaux, émotionnels et sensoriels, alternant entre le poétique et le didactique. Pour le visiteur, il y avait au total huit étapes à franchir, un chiffre au juste milieu entre les sept péchés capitaux et les neuf cercles infernaux de Dante. On se trouva alors face à une série de scénarios scientifiques, apocalyptiques, fantasmagoriques ou faisant le lien entre les technologies du passé et celles de l'avenir.



Dina Khuseyn © Thomas Hahn

Meilleur exemple: le film 16 mm à la rencontre du numérique, créant une sorte de laboratoire de Frankenstein constitué de pellicule, de projecteurs et d'écrans d'ordinateurs. Sous l'égide de **Bertrand Grimault**, féru de cinéma expérimental, commissaire et programmeur indépendant, on se croyait un peu chez Jan Fabre, et plus précisément chez le guérisseur survolté de son propre film, Doctor Fabre will cure you, promesse qui fait froid dans le dos, comme cette installation entre arts plastiques, médias et performance fut troublante.

Utopies apocalyptiques

Ensuite, quelques sensations apocalyptiques. Le créateur sonore **Johann Loiseau** (fort de collaborations avec La Coma, Hamid Ben Mahi, Carlotta Ikeda et beaucoup d'autres) a chapeauté l'équipe d'une installation performative où des lambeaux de corps de poupées s'animent dans un tas de déchets représentant les paysages à venir. Le moins qu'on puisse dire est que cette génération d'étudiants n'est pas portée sur l'utopie radieuse.

Et c'est tant mieux, si on en croit la cellule qui a travaillé sous l'égide de **Elizabeth Saint Jalmes**, performeuse, vidéaste, plasticienne, dessinatrice etc., régulièrement présente au Centquatre-Paris, au Générateur de Gentilly et

tant d'autres. Le scénario ici mis en action est celui du **Salivalisme**, une approche totalitaire du système de santé par le biais de la salive, un monde aux accents orwelliens, où l'idéal d'une société parfaite débouche sur un moralisme assez insupportable, un cauchemar à la science médicale infuse dont on sort heureusement après quinze longues minutes.

25 janvier 2020 par Thomas Hahn

Dina Khuseyn, jeune chorégraphe bordelaise d'origine russe, s'est emparée du grand escalier, l'unique endroit de cette exposition à permettre un jeu avec l'architecture.

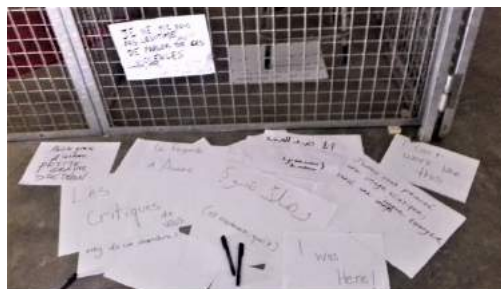


Dina Khuseyn © Pierre Planchenault

Elle ne s'en est pas privée, orchestrant un parcours de haut en bas sur quatre étages, ajoutant à la verticalité de l'espace une installation plastique horizontale, une trame suspendue répondant à l'architecture de l'escalier. Par leurs combinaisons blanches de protection, les performeuses rappelèrent les dangers d'une société technologique, déshumanisée et aseptisée. Mais il y eut leurs chants ataviques pour dire la résistance de nos racines, malgré leurs glissades dans la cage d'escalier. Une fois arrivés au sous-sol on se trouva, tous ensemble, à mettre une main sur la terre et les racines. Et la poésie fut.

Quelle place pour le mythe ?

Autre artiste associé, le metteur en scène **Yacine Sif El Islam** a conçu avec son groupe d'étudiants une installation dont les hommes ont disparus. Où les cellules de prison sont vides. Et partout des cartels qui nous rappellent qu'ici, une femme a été réduite à sa nudité médiatisée, que des violences ont franchi les limites de l'insupportable.



Yacine Sif El Islam © Thomas Hahn

On a joué **Actéon**, juste avant.

Que s'est-il passé après ?

Le mythe du passé a-t-il été considéré comme

trop subversif, dans cette société à venir ?

Cette troupe clandestine a-t-elle été détectée,

démantelée, déportée ?

Sur l'une des feuilles, cette question: « Pourquoi abandonnons-nous ? »

Après **Actéon**, la Méduse. **Esther Sauzet** l'incarne dans une installation performative, entre séduction et dégoût. Conçu avec **Jeanne Clarieux**, **Des Méduses** interroge la place du mythe dans cette société future, telle une créature fantasmagorique. Voilà un objet d'un design qui se veut parfait. Mais cet objet détourne l'esthétique de la séduction. Est-ce le dernier recours d'un imaginaire qui échappe au contrôle total, moral et esthétique ? Le dégoût surgit de l'intérieur de la Gorgone et avec lui un dernier repaire de la subversion par la vérité. La description scientifique de l'énergumène et de son espèce en voix off accentue encore la force de résistance.



"Des Méduses" © Pierre Planchenault

Terminons ici sur une note optimiste: Avec son groupe d'étudiants, la chorégraphe Sophie Dalès qui travaille entre Bordeaux et Montréal, ancienne interprète de Dave St-Pierre, a mis sur le plateau un jeu de séduction nouveau et forcément libéré des stéréotypes imposés. Car voilà, les combinaisons couleur chair sont censées gommer les identités liées aux sexes. C'est carrément d'une « séduction non genrée » qu'il s'agit et bien sûr d'une danse qui va avec. Et bien sûr qu'un tel vêtement ne suffit pas pour

dissimuler le genre, bien sûr qu'il faudrait pour cela réinventer le corps humain ou bien lui faire une violence singulière.



Sophie Dalès © Pierre Planchenault

Et bien sûr que ces hermaphrodites auraient encore du chemin à faire pour devenir vraiment séduisants, ou bien muter pour créer une espèce nouvelle. C'est pourquoi l'échec (au 2e degré, en mode beckettien) de cette expérience utopique est une bonne nouvelle. Si de tous les scénarios cauchemardesques imaginés, nous pouvons au moins échapper à celui-ci...

Thomas Hahn

25 janvier 2020 par David Rofé Sarfati

Pour le festival Trente Trente, La Manufacture CDCN reçoit deux pépites

La deuxième soirée à la Manufacture CDCN, peuplée, bruyante rassemble tous les âges et nous réserve un début avec quelques inquiétudes largement effacées et oubliées par le virtuose Théo Thouvet et puis le payable duo : le circassien Edouard Peurichard et le comédien Arnaud Saury.

FOGHORN

Au sons répétés d'une corne de brume, sur une scène blanche, des constructions verticales en planchette de bois style Kapla, figurent une ville squelettique, en construction ou après un bombardement. Un couple s'y déplace en mouvements désordonnés qui parfois mettent à bas les fragiles édifices. Puis l'homme s'enrève de ses propres habits, figurant un enchaîné, un aliéné? La femme finit la table rase, et reconstruit à l'horizontal des alignements curvilignes d'allure néolithique, avant de libérer le masculin de ses entraves. Tout y est de la pensée du temps, mais sans grâce, sans vie, comme les clichés squelettiques et enfantins de ce qu'il faudrait penser. Ici la forme n'est pas courte, mais le fond oui.



DANS MA CHAMBRE ep02

Le cirque rencontre le théâtre et ce dialogue est analogique de tout dialogue. Un duo dans une chambre s'essaie à se comprendre, à se connaître et pose la question : qu'est-ce que le lien, la confiance ? La pièce nous raconte les balbutiements d'un spectacle qui se crée et d'un binôme pas encore complice qui se construit. L'acteur et le circassien expriment leurs angoisses respectives, leurs confiances encore naissantes, leurs peurs raisonnées ou irraisonnées. Sur une échelle que l'acteur tient verticale ou presque, le circassien évolue en figures simples. Le propos n'est pas de nous impressionner, mais de saisir ce qui nous manque encore de confiance pour reconstruire le lien. Plus tard le risque ajoute plus d'inquiétude quand le circassien lance ses couteaux autour du corps de l'acteur, plaqué contre une paroi de bois. Confiance, confiance... d'autant plus difficile que bon nombre de couteaux échouent à se planter.

Il semble que les inquiétudes s'apaisent avec le temps. Ce temps qui certainement est le carburant même de l'optimisme entre les hommes. Si le ratage entre les êtres s'impose à eux sans cesse, la confiance se construit au cours d'un long chemin. La pièce épatante et très drôle déplaie l'équation. Les spectacles qui figurent l'inabouti sont parfois suspects d'avoir été conçus ainsi, non par choix, mais par limitation. Celui-ci est encore sur le fil, ce ne fut hier que la 4e représentation. Comme au théâtre, figurer le raté ou l'échec, nécessite la plus grande des maîtrises.

EXISTE EN CIEL

Le festival nous offre en cette soirée chaleureuse malgré la météo et malgré les colères capricieuses des grévistes, un magnifique cadeau: la découverte du travail somptueux et admirable de Théo Thouvet. Artiste circassien de l'anneau, il est un dieu des arts, du chant, de la musique, de la beauté masculine, de la poésie et de la lumière, il est Apollon. La magie Théo Thouvet, fonctionne. L'anneau incline le spectateur vers un retour à l'essentiel, son essentiel à lui. Amour, ego, perfection, cycle, centrage, alliance, convivial, lisse. Vous y mettrez ce que vous voudrez. La beauté parfaite de cet homme de Vitruve, que l'on croit d'abord ballotté, épouse les lois de la physique pour regagner de la liberté. Enfermé dans la roue Cyr et libre. La beauté finit de participer de cette élévation ou suspension de l'âme, le temps de 5 min 30 de spectacle

LA GAZETTE DES FESTIVALS

Théâtre, Danse, Musique, Cinéma, Arts plastiques, Livres, Culture

Un immense carré blanc sur le plateau. Au fond, appuyé contre le mur nu de scène, un corps. Il nous apparaît ridiculement petit, infiniment loin. Il se rapproche. Les mouvements sont lents, comme si chaque pas s'enfonçait un peu plus dans le sol. Meytal Blanaru, accompagnée par la musique de Benjamin Sauzereau, nous livre, jusque dans les moindres replis de son corps, la trace muette mais vivante d'un souvenir de l'enfance. Le corps vit et revit cet instant, tandis que les yeux éclatants ne nous lâchent plus et que les mouvements se font plus convulsifs.



© Pierre Planchenault

Le corps de la danseuse, formé à la pratique du Feldenkrais, porte ici les stigmates de la mémoire. Il devient le lieu où s'écrit, se transcrit et se revit le déchirement intime. Meytal Blanaru nous invite à la suivre pour explorer les moindres recoins de ce souvenir qui, en remontant à la surface de l'âme, saisit le corps tout entier. La conscience se glisse jusque dans le plus petit mouvement des doigts de la main, qui s'agitent et se tordent pour aller chercher l'infime variation du souvenir. La lutte épuise et si le corps s'effondre, il reprend place pourtant. La mémoire s'effrite et l'empreinte du passé s'efface mais le corps demeure, immuable tabernacle de ce que nous avons été et de ce que nous sommes. Fascinant.

FESTIVAL TRENTE TRENTE «PARCOURS DANS LA VILLE»... OU UN AUTOCAR NOMMÉ DÉSIR

S'il est un événement que tous les aficionados de ce festival ne voudraient en aucun cas manquer, c'est le rendez-vous rituel du samedi... Du début d'après-midi à très tard en soirée, embarqués dans un autocar reliant cinq lieux de la ville, pas moins de sept performances convoquant tous les genres sont livrées à leur curiosité. Un parcours riche en découvertes multiples, auxquelles s'ajoute le plaisir pérenne de les partager collectivement.

Atelier des Marches, lieu des créations de Jean-Luc Terrade ouvert à le partager avec des compagnies émergentes, propose deux créations (une étape de travail et une avant-première) des plus excitantes... Ce sera là (sans renier en rien la qualité d'autres qui vont suivre) nos deux coups de cœur de cette journée particulière.

UPPERCUT / LES FILLES MAL GARDÉES **Création Danse - Anthony Egéa / Cie Révolution.**



«Uppercut/Les Filles mal gardées» du chorégraphe atypique Anthony Egéa explore sans tabou les conventions des arts dansés pour, sinon les faire exploser, du moins en repousser les limites. Avec sa compagnie Révolution (la doublement bien nommée), invité pour la cinquième fois à Trente-Trente, il revient pour présenter une étape (déjà très aboutie) de son travail en cours. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les trois jeunes femmes, prenant superbement possession de l'espace noir moiré en forme de ring design qui leur sert de champ de

revendications, transcendent les limites attendues de la danse classique pour offrir un moment de grâce combative dont leur corps, en tension permanente, sort libre et magnifié.

Ce qui est palpable, c'est l'énergie intérieure qui les traverse de part en part pour, sur une musique scandée, sur les pointes ou pas, s'émanciper des limites où d'aucuns voudraient circonscrire leurs mouvements. Et lorsque, de haute lutte, elles remportent ce combat sans merci, elles investissent fièrement l'espace pour donner libre cours à leur corps créatif, se mêlant les unes aux autres, le regard planté dans le nôtre. Uppercut gagnant...

RAIN

Avant première Danse - Meytal Blanaru



Meytal Blanaru, danseuse chorégraphe israélienne établie à Bruxelles. «Rain» se vit comme un mouvement menant de l'extérieur vers l'intime. Faisant magnifiquement face au public, yeux dans les yeux, pieds fièrement campés au sol (dont la blancheur immaculée met en valeur ses jambes gainées dans un pantalon noir seyant), elle prend des poses étudiées jusqu'à laisser se dénuder un morceau d'épaule nue. Tout en elle respire la grâce des mannequins des couvertures glacées des magazines de mode.

Et puis la musique répétitive dont elle épousait le tempo, se dérègle... Ses mouvements amples et construits deviennent désarticulés jusqu'à la précipiter au sol. Sorte de poupée brisée par une violence prédatrice dont on soupçonne l'origine, elle tente - en vain - de se relever. Et lorsque, après des efforts surhumains, elle y parviendra, lorsque la musique à nouveau trouvera la chape de silence qui la recouvrait, elle aura perdu sa superbe. L'œil se fera moins sûr, la posture moins altière. Le traumatisme dépassé, elle redécouvre humblement son corps. Et nous la trouvons plus admirable encore dans sa fragilité exposée.

ÉTUDE(S) DE CHUTE(S)

Performance - Trucmuche Cie

Le Marché de Lorme, rotonde désormais vouée aux manifestations artistiques, accueille «Étude(s) de chute(s)», installation-performance se proposant de mettre en jeu un roman-photo (choré)graphique. Si l'investissement des trois performeurs de Trucmuche Cie est au-dessus de tout soupçon, si leur générosité est entière (offrir la fragilité de son corps nu en équilibre sur trois points d'appui métallique n'est pas mince exploit), le rendu peut déconcerter plus que provoquer l'imaginaire. Mais là encore - faut-il le rappeler - il ne s'agit que «d'un point de vue»... (le mien).



DESIRE'S SERIES #1

Création Performance - Sine Qua Non Art



La Halle des Chartrons, autre rotonde dédiée aux arts, donne lieu à une création, «Desire's series #1», dont l'originalité tant plastique qu'interprétative ne peut, à plus d'un titre, laisser de marbre. Un homme à demi-nu et au corps parfaitement sculpté apparaît assis face à un écran. Membres ligotés par des cordes solidement nouées et cheveux plantés de fleurs, lys, roses et autres végétaux, il semble accepter docilement son sort lorsque, filmé en direct, on le découvre en gros plan. Des chants baroques accompagnent le mystère vécu.

DESIRE'S SERIES #1 (suite)

Est-ce le survivant apaisé d'un lointain passé esclavagiste ? Le sourire intérieur qui éclaire son visage ne semble pas exactement de cet ordre... Ou, s'il y a soumission, elle semble ici... désirée. C'est en effet du côté des adeptes du bondage, pratique sexuelle consistant à ligoter le ou la partenaire pour libérer les émotions érotiques, qu'il conviendrait de se tourner. Quoi qu'il en soit, ce qui ressort de la déambulation artistique - projetée en live -, c'est une jubilation à peine retenue d'une exhibition sous toutes les coutures d'un corps contraint librement montré aux voyeurs que nous sommes à l'évidence devenus. Le trouble qui en résulte aurait peut-être quelque chose «à voir» avec l'archaïque enfoui soigneusement en chacun et chacune...

LA COQUILLE OU LE SON DU GIBET

Création Musique & voix - Hervé Rigaud, Jonathan Pontier et Élise Servières.



Le Performance, espace des danses, ouvre ses portes à «La coquille ou le son du gibet», concert déjanté célébrant les frasques du poète inclassable François Villon, symbole à jamais d'un esprit libre se moquant jusqu'à ce que mort s'ensuive des conventions. Mais si le poète maudit a lui-même largement contribué à entretenir le mythe de son existence dissolue, la postérité n'a fait que prolonger son vœu. L'hommage vibrant qui lui est délivré ce soir participe de cette adoration ressentie pour qui, rebelle à l'ordre établi, ne s'en laisse pas compter.

Aux sons électrisés de sa guitare, Hervé Rigaud et sa voix râpeuse à souhait, entraîne ses deux complices - le synthé techno troubadour Jonathan Pontier et la comédienne violoniste Élise Servières - dans un tourbillon de mots d'ancien français dont le sens peut nous échapper mais jamais la portée libertaire.

C'est au Glob Théâtre, lieu incontournable du théâtre bordelais, que s'achèvera cette odyssée artistique sous les formes de deux propositions là encore atypiques.

BIBI HA BIBI

Performance - Henrique Furtado et Aloun Marchal.

«Bibi Ha Bibi» aurait beaucoup plu, tant dans sa forme que dans son esprit, au dadaïste Tristan Tzara, tant cette proposition affiche un goût immodéré pour les postures détruisant les structures traditionnelles du langage. Affublés de ce qui pourrait passer pour des couches-culottes, les deux compères se jettent à corps perdu et à borborygmes haletants dans des provocations réponses mimétiques les conduisant à flirter en permanence avec une ligne régressive qu'ils transgressent à l'envi. Il y a là manifestation chez ces deux gais lurons fantasques une dérision communicative jubilatoire, à fleur de peau, ôtant définitivement tout crédit à l'esprit de sérieux et aux tristes sires qui en font profession.



DRIFT (I)

Performance - Thomas Bîrzan et Mario Barrantes Espinoza



Ce duo est d'un tout autre genre. Il se présente comme un éloge de la lenteur, une pause poétique et esthétique. Dans un monde pris dans les glaces (métaphore), installés de dos sur ce qui pourrait apparaître une langue de banquise à la dérive, deux êtres naufragés explorent à une vitesse infiniment lente la présence de l'autre, seul viatique à leur solitude engourdie. Sur l'autre rive, éloignée d'eux, quelques lumières scintillent dans la nuit polaire avant de s'éteindre définitivement. Musiques et lumières participent grandement à l'enchantement d'un temps en suspension. Un moment rare distillant un bonheur à nul autre pareil : celui d'être.

Le «Parcours dans la ville» - 5 lieux (Atelier des Marches, Marché de Lerne, Halle des Chartrons, Le Performance, Glob Théâtre) et 7 performances - a eu lieu le samedi 25 janvier 2020 dans le cadre du Festival Trente Trente.

>> Plus d'infos sur Trente Trente

Yves Kafka

L'ÉCLECTISME SIED SI BIEN À TRENTE TRENTE

Un formidable week-end marathon dans Bordeaux programmé par le festival Trente-trente où danse, performance, cirque et musique ont interrogé, séduit, enchanté et fasciné un très large public.

La 17e édition du festival Trente-Trente de **Jean-Luc Terrade**, (voir notre interview) a proposé vendredi et samedi deux jours de douce folie avec un total de dix spectacles de tous horizons à découvrir dans des lieux très différents.

En scindant deux groupes de spectateurs pour la journée de samedi, le circuit 1 et le circuit 2 ont pu assister à toutes les représentations pour finir par se retrouver en soirée au Glob Théâtre.

La journée du week-end a débuté avec **Les filles mal gardées**, une création du chorégraphe **Anthony Egéa**. Sur un plateau noir qui ressemble à un ring de boxe ou de catch, trois danseuses, vêtues comme les jeunes d'aujourd'hui, entrent sur le sol brillant qui semble même glissant, tout en regardant le public droit dans les yeux. Un fait étonne. Elles sont chaussées de pointes. Et c'est sur pointes qu'elles vont s'affirmer, nous provoquer et nous défier avec chacune un regard effronté, prouver que les filles sont aussi fortes que les hommes, qu'elles savent parfaitement bien ce qu'est la vie et qui elles sont et ainsi, urbaniser leur danse. Une danse rapide, un exercice périlleux, qui oscille entre frottements et formes géométriques variables.



Avec **Anthony Egéa**, le chausson de pointe n'est pas là pour conter une histoire de prince charmant, bien au contraire, il est présent pour définir la jeunesse actuelle dans toute sa fougue, sa vérité et sa véhémence. Les interprètes sont excellentes et cette forme courte coup de poing laisse envisager ce que deviendra par la suite la version longue.

Etrange, oui étrange cet opus d'**Aloun Marchal** et **Henrique Furtado** qui explorent tous les registres des sons de gorge dans **Bibi Ha Bibi**. Presque toujours collés face à face, l'un et l'autre se lancent dans une sorte de combat de coq bruyant et loufoque. Lequel sera le plus fort, le plus drôle, le plus ridicule. Ça ne vole pas très haut et c'est surtout trop long, mais une bonne partie du public a apprécié ce duo de danseurs et performeurs qui s'amuse des codes de la virilité.



Au marché de Lorme, esthétique, formidable, émouvante **Étude(s) de chute(s)** par la **compagnie Trucmuche et conçue par Michaël Allibert et Jérôme Grivel**. Au centre, un grand socle d'acier sur lequel sont soudées plus d'une vingtaine de barres perpendiculaires de différentes hauteurs qui se terminent par un petit socle carré posé à l'horizontale. Très lentement, prenant leur temps, Allibert et Grivel s'installent et prennent appui chacun leur tour sur les socles espacés. Se dessinent des positions qui semblent alanguies, sauf qu'il ne s'agit pas de repos, mais d'images qui représentent l'arrivée au sol après une chute.

La tête, les bras, les jambes (ou les pieds) et le bassin ne sont soutenus que par cinq appuis. **Sandra Rivière** joint les deux hommes dans ces situations peu confortables. Sur des extraits de chanson d'époques différentes, parfois drôles, parfois nostalgiques, les trois interprètes se posent sur le ventre, de côté, de dos ou au sol.... A chaque fois, ils demeurent un long temps dans ces moments où la mort les a surpris. Les images qui en découlent sont magnifiques, violentes, puissantes, réalistes.



"Étude(s) de chute(s)" - Compagnie Trucmuche © Pierre Planchenault



"Étude(s) de chute(s)" - Compagnie Trucmuche © Pierre Planchenault

Puis, l'un après l'autre, ils se déshabillent. Une fois nus, on aperçoit les traces laissées par les socles en acier sur leurs corps. Poursuivant leurs explorations de la chute, ces deux hommes et cette femme engendrent une ambiance saisissante où la pureté s'installe en contradiction avec l'accident qui a provoqué l'effondrement d'un être.

En seulement trente-cinq minutes, l'exposition chorégraphique **Étude(s) de chute(s)** raconte tout simplement le parcours d'une vie !

Sophie Lesort

Spectacles vus les 24 et 25 janvier au Festival Trente Trente de Bordeaux

FESTIVAL TRENTE-TRENTE... SUR CHAQUE ÉDITION, J'ÉCRIS TON NOM : «LIBERTÉ» !

Si Paul Éluard, aux heures noires de l'occupation, calligraphiait les lettres de son poème «Liberté» (Poésie et vérité 1942 - recueil clandestin), devenu cri de ralliement de tous les peuples en lutte, Jean-Luc Terrade, lui, convoquait - pour sa présentation à la presse de la 17e édition des Rencontres de la Forme courte de Bordeaux Métropole (du 21 janvier au 1er février) - une autre figure emblématique de la liberté, Claude Régy.

Et que l'on n'y voie pas là un quelconque opportunisme lié à la disparition médiatisée du metteur en scène, mais l'écho d'approches artistiques répondant à la même exigence. L'un et l'autre ont toujours mis au centre de leur engagement les valeurs de liberté, tant celle requise pour les créateurs que celles proposées au public. Un spectateur non plus considéré comme un consommateur à gaver de distractions anesthésiant son sens critique, mais, une femme, un homme, libre de construire (ou pas...) elle-même, lui-même, un sens qui lui soit personnel.

Cet art «fait pour déranger, pour provoquer» implique en effet une règle du jeu incontournable : le mystère de la création se partage entièrement avec le spectateur, le sens n'est pas une donnée intangible mais résulte de l'interprétation singulière du regardant. Nul doute que la trentaine de formes courtes «inclassables» - cirque, danse, installation-performance, musique, cinéma, théâtre - va faire souffler sur la Nouvelle Aquitaine un vent décoiffant qui, d'année en année, est attendu par tous les «amateurs» d'arts vivants.

Deux soirées à La Manufacture CDCN de Bordeaux pour donner le tempo...



"BSTRD" © Pierre Planchenault.

Chorégraphie et interprétation : Katerina Andreou.
Création son : Katerina Andreou en collaboration avec Éric Yvelin.
Lumières : Yannick Fouassier. / Régie son : Éric Yvelin.
Regards extérieurs : Myrto Katsiki, Lynda Rahal.
Durée : 42 minutes.
Production Mi-Mai/BARK.

BSTRD - KATERINA ANDREOU

Dans «BSTRD», la danseuse et chorégraphe grecque Katerina Andreou se lance à corps perdu dans une confrontation «animale» avec la musique électronique répétitive semblant s'échapper d'une platine vinyle, maître un temps du jeu. Sujette aux injonctions du rythme imposé, elle devient miroir de «la voix de son maître» jusqu'à s'en éloigner en franchissant les limites du plateau. Affirmant alors sa féminité par un simple trait de rouge apposée sur ses lèvres, elle échappe à son mentor pour mener en toute liberté recouvrée sa danse.

BLUE PRINCE BLACK SHEEP - CARLOTTA SAGNA & AMANCIO GONZALES



"Blue Prince Black Sheep" © Pierre Planchenault.

Concept et chorégraphie : Carlotta Sagna et Amancio Gonzalez.
Texte : Carlotta Sagna. / Interprétation : Amancio Gonzalez.
Musique à partir de Alan Langford, The Besnard Lakes, Red Hot Chili Peppers.
Lumières : Ulli Stephan.
Durée : 30 minutes.
Production : Amancio Gonzalez et Carlotta Sagna.

Sur un texte de Carlotta Sagna, l'espagnol Amancio Gonzalès offre, dans «Blue Prince Black Sheep», un «dé-lire» chorégraphié d'une autofiction où «je/il/elle» - trois facettes fantasmées du même - se livrent à de très libres élucubrations autour de ballerines délivrant ainsi leur secret. Entre prince charmant et mouton noir, l'homme hybride se fait - devient, au propre comme au figuré - homme-ballerine. Un bonus sera accordé ce soir-là, sous la forme d'un impromptu très «classique», montrant s'il en était besoin que la grâce n'est pas à accorder qu'au féminin, elle est aussi masculin(e).

FOGHORN - JEANNE BROUAYE

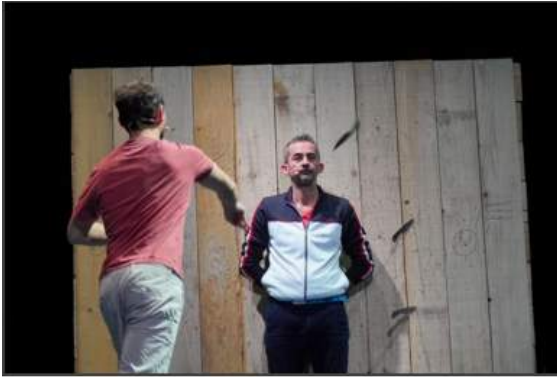
Cette pièce de Jeanne Brouaye présente une scénographie visuelle attrayante avec ses architectures de maisons miniatures alignées avec soin, avant d'être mises rageusement à mal. Deux humains, guidés par des voix intérieures et entravés dans des lacis de laine colorés, peuplent cet espace construit de toutes pièces en tentant de trouver le chemin de leur libération. Mais si - comme Nietzsche avançant que c'est en déconstruisant qu'on découvre les mécanismes de la construction - cette «forme courte» est porteuse d'intentions élevées, le résultat n'est lui «visiblement» pas à la hauteur. Son format de plus s'étirant en longueur, cette «corne de brume» semble avoir pour effet de nous laisser sur la rive, dans une zone de brouillard peu propice au dérèglement des sens.



"Foghorn" © Pierre Planchenault.

Conception : Jeanne Brouaye.
Interprétation : Jeanne Brouaye, Anthony Breurec.
Création sonore : David Guerra, Jeanne Brouaye.
Création lumière : Alice Panziera. / Costume : Marjorie Potiron.
Conseillère dramaturgique : Camille Louis.
Durée : 40 minutes.
Production et accompagnement artistique : boom'structur (Clermont-Ferrand).

DANS MA CHAMBRE EP02 - MATHIEU MA FILLE FOUNDATION



"Dans ma chambre - Épisode 2" © Pierre Planchenault.

Compagnie Mathieu Ma Fille Foundation, Marseille.

Conception : Arnaud Saury. / Écriture et interprétation : Arnaud Saury et Édouard Peurichard.

Lumière : Zoé Dada. / Son : Manuel Coursin. / Régie générale : Paul Fontaine.

Durée : 40 minutes.

Production Mathieu Ma Fille Foundation - Marseille.

Déjà présenté - et chroniqué dans ces colonnes - lors de la soirée inaugurale de Trente-Trente à Boulazac, cette proposition offre la belle opportunité de retrouver la Cie Mathieu Ma Fille Foundation, invitée fidèlement depuis 2012 par Jean-Luc Terrade. Après notamment le prodigieux (sic) «Dad is Dead» où, sur une bicyclette tournant en rond, Arnaud Saury et son complice d'alors refaisaient le monde, le duo présente avec Édouard Peurichard - acrobate, lanceur de couteaux - l'occasion d'une amitié à couteaux tirés avec l'acteur... Sous l'humour, à fleur de peau, transparait toujours et encore le soin des autres. Du bel ouvrage.

EXISTE EN CIEL - THÉO TOUVET

Évoquant la forme parfaite du cercle de la roue Cyr contenant l'existence tout en l'élevant aux courbures de la voûte céleste, le titre est en lui seul une création humaine ouvrant sur l'espace à conquérir. Théo Touvet - et c'est là sa marque de fabrique - allie à ses qualités exceptionnelles de danseur et voltigeur hors-sol, la puissance d'un intellect aiguisé l'amenant (cf. l'époustouffant «Embrase-moi» présenté l'an dernier avec sa compagne Kaori Ito dans ce même festival) à transcender le point de vue commun pour en extraire la substantifique essence. En cinq minutes, pas une de plus, sur des partitions envoûtantes de Bach, Beethoven, Debussy entre autres, et des extraits de Barjavel, il nous comble de ses arabesques subtiles dessinant avec force et grâce - masculin et féminin ne faisant qu'un - le combat d'un Sisyphe atemporel.

Épure artistique d'une beauté plastique ne cédant rien à la puissance du message distillé en filigrane, «Existe en ciel» renvoie à l'existentielle nécessité d'être... «le dur désir de durer» du poète Paul Éluard.



"Foghorn" © Pierre Planchenault.

Conception et interprétation : Théo Touvet.

Texte en voix off : René Barjavel, fragments extraits de «La faim du tigre».

Son : Séverine Chavier et Philippe Perrin.

Durée : 5,30 minutes.

Fragments musicaux extraits de :

Johann Sebastian Bach, Le Clavier bien tempéré, prélude ; Ludwig van Beethoven, Quatuor à cordes n° 13 en si bémol majeur, opus 130 ; Claude Debussy, Études pour piano ; Philippe Perrin, nappe ; Anton Webern, Cinq Lieder, opus 4 ; Anton Webern, Cinq Mouvements pour quatuor à cordes, opus 5.

Spectacles > Théâtre > Le festival TRENTE TRENTE accueille la nouvelle création de l'israélienne Meytal Blanaru

Le festival TRENTE TRENTE accueille la nouvelle création de l'israélienne Meytal Blanaru

Nouvelle édition de 30-30 – rencontres de la forme courte en Nouvelle Aquitaine, du 21 janvier au 1er février. Jean-Luc Terrade et son équipe programment un bouquet de talents pour la 17^{ème} année. Une trentaine de spectacles s'offrent à nous en des formats de 5 à 45 min de cirque, musique, théâtre, danse, performance, et combinaisons diverses. L'heure est à l'hybridation et l'indifférencié comme terrains de la liberté... Nous y avons extrait quelques belles propositions.



RAIN / MEY TAL BLANARU

Si le Trente Trente cherchait une légitimité et à cette légitimée une preuve définitive, le travail de Meytal Blanaru présentée en exclusivité pour l'édition 2020 serait cette preuve absolue. Né en Israël, Meytal Blanaru est une danseuse et chorégraphe. Elle est basée à Bruxelles. Sa danse est au cœur d'une écoute intérieure, son écriture ténue et délicate est issue du Fathom High, langage authentique qu'elle a créé à partir de sa pratique du Feldenkrais.

Elle développe une recherche de mouvement personnel qui modifie profondément la façon dont elle bouge et perçoit le corps. Elle crée notamment les solos Lilly, Aurora (Aerowaves 2015), We were the future (Coproductio des CDCN 2018) et Home, une pièce de danse pour 26 jeunes danseuses de l'Académie expérimentale de danse de Salzbourg.

RAIN / MEYTAL BLANARU

Si le Trente Trente cherchait une légitimité et à cette légitimée une preuve définitive, le travail de Meytal Blanaru présentée en exclusivité pour l'édition 2020 serait cette preuve absolue. Né en Israël, Meytal Blanaru est une danseuse et chorégraphe. Elle est basée à Bruxelles. Sa danse est au cœur d'une écoute intérieure, son écriture ténue et délicate est issue du Fathom High, langage authentique qu'elle a créé à partir de sa pratique du Feldenkrais.

Elle développe une recherche de mouvement personnel qui modifie profondément la façon dont elle bouge et perçoit le corps. Elle crée notamment les solos Lilly, Aurora (Aerowaves 2015), We were the future (Coproductio des CDCN 2018) et Home, une pièce de danse pour 26 jeunes danseuses de l'Académie expérimentale de danse de Salzbourg.

En tant qu'interprète, Meytal a travaillé et collaboré avec Samuel Lefeuve / Groupe Entorse, Lisi Estaras / les Ballets C de la B, Damien Jalet / Eastman Dance Company, Roberto Olivan, Clara Furey et Martin Kilvady. Elle anime régulièrement des ateliers Fathom High dans le but de sensibiliser à la neuroplasticité dans le domaine de la danse. Elle enseigne dans différentes écoles telles que l'Académie expérimentale de danse de Salzbourg, PARTS, Charleroi-Danses, DanscentrumJette et d'autres écoles en Europe, au Canada, aux États-Unis et en Israël. Meytal Blanaru a déjà été accueillie à Trente Trente avec Aurora (2015). En 2020, Meytal est invitée à créer une nouvelle pièce pour la Scottish Dance Theatre.

Dans ce nouveau solo présenté ici en avant première, intitulé Rain, Meytal Blanaru puise son inspiration dans un souvenir d'enfance qu'elle qualifie comme l'un des plus marquants de sa vie. Sans le dévoiler, sans l'expliquer, elle revisite ce souvenir que l'on imagine antichambre ou soubassement d'un trauma. Subtilement et sensiblement, elle réécrit un récit à la façon d'une déconstruction. Rain explore la manière dont nous portons nos histoires, dont nous les supportons. Mutine, androgyne, brûlante et électrique, elle se présente à nous pieds nus justaucorps vert et pantalon noir. Au sol un blanc cassé isole la danseuse, comme perdue, aspirée dans une immensité inhabitée qu'elle colonisera devant nous avec force. Lentement une épaule se découvre. Lentement se déploie une parade féminine de la séduction, une parade qui se décide ridiculement archétypale. Elle fixe le public, s'amusant secrètement de ce faux semblant socio-normé. Elle assène avec finesse que nos modes de séduction ne sont authentiques que dans une obligatoire construction insincère. Au deuxième acte, elle s'amusera d'autant que cette fois elle déconstruit le rituel. Le spectacle hypnotique est une cérémonie d'un retour de refoulé qui avance masqué par la beauté du geste. Meytale Blanaru est une artiste à suivre absolument.

LA COQUILLE OU LE SON DU GIBET / HERVÉ RIGAUD, JONATHAN PONTIER ET ÉLISE SERVIÈRES

Appréhender Villon n'est pas chose aisée, à cause du vieux français. Pourtant sa poésie, proposée ici résiste au passage du temps, en des chants populaires ou délirants ou revanchards ou de simple mauvaise foi. C'est bien à tout ça que Jonathan Pontier, Hervé Rigaud et Elise Servières vont s'atteler : découvrir la danse de ces mots et associer leurs univers musicaux pour trouver « le son du gibet » que Villon a si souvent frôlé. Nos trois artistes ont sédimentés depuis longtemps un talent de la restitution. Hervé Rigaud, formé au son et au théâtre, il joue des mots de la musique dans les créations de Jean-Luc terrade, Sonia Millot et Vincent Nadal/ Cie Les Lubies, Jean Boillot,... entre autres.

Il a de nombreux projets musicaux à son actif, dont les plus récents : «EPD» (Electro Pop Dépressiv) et Chansons en bois. Jonathan Pontier est un slameur dada, artisan symphoniste, techno troubadour, poète multi-timbral, Il développe une écriture qui transcende les notions de musique 'contemporaine' ou 'actuelle', multipliant la transversalité de ses collaborations, ne cessant de confronter et réinventer les formes, les langages accessibles au compositeur d'aujourd'hui. Il a reçu de nombreuses commandes et sa musique a été jouée ou diffusée dans de nombreux pays. En 2019, il entame une nouvelle collaboration avec l'ensemble Intercontemporain (SoundKitchen), ainsi qu'avec le NEST de Thionville (qui vient de changer de direction) et l'ensemble TM+. Quant à Élise Servières, comédienne, elle est également violoniste. Elle travaille aux côtés de Vincent Nadal et Sonia Millot (Ravie de Sandrine Roche, m.e.s.Sonia Millot et Vincent Nadal), Arnaud Pujol (Deux Marguerite ne font pas le printemps et O.D.A matériau), Laurent Rogero (Mythologie, le destin de Persée et Peer Gynt), Daria Lippi (L'Expression dutigre face au moucheron)...

François Villon, on le sait est un mauvais garçon. Est t il le premier mauvais garçon moderne? le premier poète maudit? Maudit, mais bien aimé de toutes les époques – y compris en cette fin de moyen Age -, imprimé dès les débuts de l'imprimerie. Il est presque naturel que notre époque s'en saisisse et que le Rock en particulier s'y plaise. En passeurs magnifiques, Hervé Rigaud (guitare, voix), Jonathan Pontier (techno-troubadour, voix) et Elise Servières (violon, voix) nous font entendre François Villon comme un Opéra Rock de la rébellitude. « Bien recueilli, debouté de chascun » scande Villon dans la « Ballade des contradictions », inclus et exclu de la communauté des hommes. Les mots de Villon se coulent dans le Rock comme le pied de Cendrillon dans son chausson de verre. Tous ne sont pas perçus, ce d'autant plus qu'ils sont dits en ancien français, mais l'essentiel passe. Il restera au spectateur le travail d'aller vérifier dans les textes si François Villon est bien l'adolescent impétueux et rebelle que ce spectacle nous fait sentir.

BIBI HA BIBI / ALOUN MARCHAL ET HENRIQUE FURTADO

Une drôle de rencontre que ces deux compères. Aloun Marchal (France – Suède) est improvisateur, danseur et chorégraphe. Il chorégraphie Gerro, Minos and Him avec Simon Tanguy et Roger Sala Reyner ainsi que Trippel et reçoit de nombreux prix. Aloun est interprète pour la chorégraphe autrichienne Doris Uhlich, ainsi que dans les dernières pièces de la compagnie SPINN. Il crée aussi régulièrement des performances in situ. Il est fasciné par les moments qui n'ont pas de significations évidentes, et dont le sens apparaît petit à petit. Henrique Furtado (Portugal – France) est danseur, performer et chorégraphe. Initialement ingénieur, il se forme à la danse à l'INSA de Lyon, au CDC de Toulouse et à l'Abbaye de Royaumont. Interprète pour Bleuène Madelaine, Eric Languet, Aurélien Richard, Céline Cartillier, Tino Sehgal ou encore Vera Mantero, il collabore avec Aloun Marchal et Chiara Taviani dans la mise en scène de spectacles où se chevauchent les styles, les genres, et où le costume, l'objet et la présence vocale ont une place prépondérante.

En combi-short moulant, nos deux compères s'affrontent du regard, se campent au centre du plateau et poussent un cri du ventre : le challenge est lancé. Face à face, dans une proximité à la fois complice et provocatrice, ils se préparent. Ils explorent toute une palette de sons et de mouvements aux registres détonants, laissant les corps se désarticuler et les gorges se déployer. Entre violence et sensualité, le pas de deux repose sur l'écoute et le mimétisme.

Au rythme de ces répétitions, les voix et les visages, rieurs et cruels, s'enchevêtrent, s'acoquinent et rivalisent. Étrange spectacle d'éruclatations, de cris cartoonesques et de mimiques grotesques. On les verrait bien dans la nef des fous de Jérôme Bosch. Une humanité brute, pulsionnelle, d'avant la parole, un retour au source du trivial. Des pétomanes de la bouche. Les deux se répondent l'un l'autre en cadence rapide, dans un échange limité à une onomatopée, soit 4-5 caractères par échange – plus fort que twitter. On ne sait si le balancement rythmé des corps suggère la folie ou une sorte de rythme naturel de la relation inter-humaine encore inconnu. Ici le rythme rapide n'est pas répétition, les borborygmes et mimiques changent constamment, comme le dialogue humain. L'étrangeté n'est plus si flagrante. Grâce à la disposition bifrontal on pourra aussi observer chez l'autre moitié des spectateurs, les circonspects, les hilares, les affligées, les radieux ou les sévères. Bref, un très bon moment 30-30 et une ode à l'humanité des cacacs et des pets, mais en version clean.



DESIRE'S SERIES #1 SINE QUA NON ART

Un solo performatif fait de cordes, de fleurs et de corps bruts né de la rencontre avec le photographe et plasticien brésilien Fabio Da Motta. Desire's series #1 est librement inspiré du bondage, où les images du corps contraint se confrontent au désir retenu. Le danseur est enlacé par une parure sur mesure, conçue à la fois pour effacer et révéler l'individu. Dans une performance proche du rituel, ce solo laisse entrevoir des figures hybrides empreinte de désir, qui évoquent l'humain et son rapport à la nature.

Christophe Beranger et Jonhathan Pranas-Decours, artistes P.S.O en 2013, ils sont lauréats de la TANZRecherche NRW#13 à Cologne. Ainsi ceci leur permet de créer Exuvie leur fameuse création dans 150 kg de cire. En 2014 ils remportent le 1er Prix du concours (Re)connaissance avec leur pièce Des ailleurs sans lieux. Ils créés VERSUS, en 2018, qui associe danse – arts visuels, musique électronique et chant baroque, pour laquelle ils sont Lauréat SACD pour l'écriture de musique de scène et reçoivent le prix du Groupe CDC – Nouveaux Talents Danse 2018. Au festival Trente trente le duo présente le n°1 des séries des Désirs. Consciente malgré son nom que l'Absolu est une impasse, la compagnie SINE QUA NON ART explorent la liberté qui naît d'une contrainte. Ici une jolie contrainte choisie, faite de cordes roses blanches et bleues soigneusement nouées sur le corps d'un héros christique couronné de fleurs au lieu d'épines. Qu'ils le suivent ou le fuient, les spectateurs bougent devant cette victime entravée et coiffée d'une nature rayonnante. Parfois ils entrent en désir de le libérer, de le soulager, de l'abreuver sur son chemin de croix.

LES FILLES MAL GARDÉES / ANTHONY EGÉA / CIE RÉVOLUTION

Sensibilisé à de nombreuses techniques, Anthony Egéa parfait sa formation à l'Ecole Supérieure Rosella Hightower de Cannes et au Dance Theater d'Alvin Ailey à New York. Ses créations sont pour lui l'occasion de montrer au public que le hip-hop ne se cantonne pas aux stéréotypes de genre et d'esthétique. Il crée entre autres Soli (2005), Urban Ballet (2008), Tétris (2010) pour le Ballet de l'Opéra National de Bordeaux et Middle (2011) pour le Beijing Dance Theater, Bliss (2014), KreuZ (2016) et Les Forains d'Henri Sauguet (2016). Aussi a-t-il choisi les voies de la transformation, pour au fil des pièces et des projets remettre en question le mouvement en développant des formes hybrides, qui s'écartent des conventions et des attendus. Anthony Egéa/Cie Révolution a été accueilli à Trente Trente avec Soli I (2007), Soli IV (2009), Le Groupe d'Intervention Chorégraphique (2012) et KreuZ (2016).



Trois filles sur pointes dans un espace délimité, une sorte de ring, de cage, un dancefloor... ou plutôt un espace de revendication, d'expérimentation d'une danse qui casse les codes, le plancher et impose sa modernité. Pas de ballerine ou tutu, mais des performeuses qui vont s'imposer, s'imbriquer, se défier. Des danseuses atypiques qui ont décidé dans leurs apprentissages d'urbaniser leur danse classique, d'être hybrides, différentes, mutantes. La pointe, cet outil qui sert à l'élévation, à l'équilibre, va devenir ici une arme affûtée, des lames tranchantes qui vont cisailer l'espace et dessiner des formes géométriques, carnassières. Trois Lara Croft qui vont nous braquer avec leurs pointes et exécuter des katas percussifs. Un des messages fort de cet ode à la différence consiste à laisser une place et un moment à chacun. Sur ce ring où chacun trouve son moment, les tensions s'apaisent. Le spectacle magnifique est un combat sur pointes pour la vie et pour l'harmonie.



(TRENTE)
(TRENTE)
Édition 2020

(RADIO INTERNATIONALE)

RFI Português - 26 janvier 2020 par Cristiana Soares

FESTIVAL TRENTE TRENTE

«Bibi Ha Bibi» de Henrique Furtado e Aloun Marchal

Henrique Furtado e Aloun Marchal subiram ontem à noite ao palco do Trente Trente em Bordéus. Na 17ª Edição do Festival dos Curtos Formatos a dupla apresentou Bibi Ha Bibi, uma peça onde os dois bailarinos exploram a dicotomia entre som e movimento.

Publicidade

A peça começa com Henrique e Aloun nos dois extremos do palco a olharem-se fixamente nos olhos, em silêncio. Medem-se dos pés à cabeça. Fixam o olhar. Partem rapidamente na direcção um do outro. Imagina-se uma luta. Sai um duelo em forma de sons e de movimentos. São sons e movimentos repetitivos e recíprocos, numa cumplicidade ao mesmo tempo provocadora entre os dois bailarinos.

Em Bibi Ha Bibi, Henrique Furtado e Aloun Marchal, “exploram uma gama de sons e movimentos com registos detonantes”, pode ler-se na apresentação oficial da peça.



Henrique Furtado, Bailarino Português

A 17ª edição do Festival de Curtos Formatos Trente Trente decorre até 1 de Fevereiro em Bordéus. O evento abre portas aos artistas de criação contemporânea e oferece uma programação de formatos cénicos híbridos a descobrir em forma de percurso, ora pela Métropole de Bordéus, ora pela Nova Aquitânia.

Circo, dança, performance, música, instalações, cinema, teatro, esta 17ª edição reúne cerca de trinta formas curtas, entre elas dez criações e workshops que agitam e reinventam a paisagem das artes vivas.

Entre os artistas em cartaz este ano estão: Viivi Roiha et Fragan Gehlker; Mathieu Ma Fille Foundation; Erik Baron / d-zAkord; Corentin Diana et Emma Verbèke; Katerina Andreou; Carlotta Sagnaet & Amancio Gonzalez; Annabelle Chambon & Cédric Charron; Aloun Marchal & Henrique Furtado; Théo Touvet; Jeanne Brouaye; Meytal Blaranu; Anthony Egéa; Trucmuche Cie; Sine Qua Non Art; Hervé Rigaud; Thomas Birzan & Mario Barantes Espinoza; Piergiorgio Milano; Amir & Hemda; Naïf Production; Samuel Rodrigues; Patrick Haradjabu; Floris Bosser; François Sabourin; Dominique Petitgand; Ayelen Parolin & Léa Pétra; Arnaud Méthivier; Link Berthomieux; Collectif Tutti; Victoria Belen Martinez; Olivier de Sagazan

Festival Trente Trente à Bordeaux: premier état des lieux

Ce rendez-vous annuel est dirigé par le metteur en scène bordelais Jean-Luc Terrade, avec une trentaine de propositions, au croisement des arts plastiques, du théâtre, de la musique... avec des créations d'artistes de la région mais aussi des invités. mais aussi avec des ateliers de travail. Cela depuis seize ans. Dans des lieux bien connus de la ville, ou à proximité. Et il y avait un samedi de janvier où on pouvait suivre un ensemble, un peu marathonien mais tout à fait intéressant, de sept formes courtes d'une demi-heure environ comme cette dernière création. Nous vous rendrons compte très bientôt des quatre autres.

Les Filles mal gardées d'Anthony Egéa par la compagnie Révolution



La performance a lieu entre autres à l'**Atelier des Marches**, habituellement, lieu de travail de **Jean-Luc Terrade**, au Bouscat, une commune limitrophe de Bordeaux. Sur un espace carré qui ressemble à un ring entouré de barres en fer, trois jeunes femmes vont danser en chaussons de danse classique. Ici, on s'en doute: pas de tutus ni figures typiques battement, grand jeté, entrechat... voire de porté dans les bras d'un partenaire masculin. Et elles dansent quand même sur les pointes avec une belle virtuosité mais il y a ici une volonté évidente de bousculer les codes établis d'abord avec

un dispositif scénographique inhabituel: le public debout étant invité à circuler autour de ce carré... **Olivia Lindon, Jade Paz Bardet, Florine Pegat Toquet** n'arrêtent de cisailer de leurs jambes, ce petit espace, qu'elle soient en trio, en duos ou en solos avec la même rigueur, la même précision. **Anthony Egéa**, chorégraphe bordelais a une admiration évidente pour la danse classique qu'il a étudiée à l'Ecole Rosella Hightower de Cannes mais il s'amuse ici à en détourner l'esprit, sans doute influencé par l'enseignement de l'Ecole Alwin Ailey qu'il a suivi à New York. Avec en toile de fond, une référence évidente aux chorégraphies de Merce Cunningham, la notion de hasard en moins... Soit ici un essai d'hybridation entre danse académique et danses urbaines. Et il y a aussi la même mise en réserve de la musique que chez le célèbre chorégraphe américain, ici pas classique du tout bien sûr, mais techno avec Burnn un instrumental de Billie Elish et Magnet 1 un morceau d'Oliver Huntemann, le tout arrangé par **Frank 2 Louise**, un fidèle de la **compagnie Révolution**. Une musique faisant partie intégrante de la chorégraphie et non l'inverse...

Les Filles mal gardées (suite)

Ici, point de frontalité et encore moins de perspective, du moins, au sens classique du terme. Des pas en avant, puis en arrière et en diagonale qui, dans cette organisation spatiale, contribue, comme dans la peinture classique voire moderne, à l'équilibre de l'image ainsi produite. En créant à la fois et de façon subtile, du vide et du plein. Ici, il y a sans doute une référence à la notion de répétition chère à Bob Wilson comme dans son fameux *Einstein on the beach* (1976) avec des ballets de Lucinda Childs et la musique de Philip Glass, comme aussi dans la sculpture minimale de Don Judd, les tableaux d'Andy Warhol... Cette « étape de travail » -sans aucun doute une des plus intéressantes de cette longue journée- doit après une seconde résidence, trouver son aboutissement cet été: aucun doute là-dessus, elle le trouvera.

Desire's series#1 - Sine Qua Non Art de Christophe Béranger et Jonathan Pranlas-Descours



Un très beau marché couvert en rond: la Halle des Chartrons, accueille ce solo. Un espace vide avec juste un cordon lumineux qui serpente sur le sol. Près d'un mur, un homme assis dans un fauteuil en plastique transparent, la tête coiffée de fleurs et de petites branches, le visage et le reste du corps ficelé par des cordes minces. Une costumière est là pour parfaire sa coiffure pendant de trop longues minutes devant un public debout assistant en silence à cette performance fondée sur le bondage, une des composantes du body-art qui a été parfois revisité par les vieux fantasmes sadomasochistes du serrement du corps avec cordes, chaînes, corsets, cagoules, cuissardes, (tiens, curieux: tous ces mots commencent par la lettre c...comme con et cul) mais aussi instruments divers.

Bref, l'idée encore un brin subversive d'associer désir et contraintes subies par un artiste seul ou avec le consentement d'un et parfois, d'une partenaire, n'a rien de très neuf mais reste d'actualité; l'art moderne et contemporain, sous des formes différentes, en a fait ses choux gras: le Bordelais Pierre Molinier (1900-1976) avait ouvert la voie avec ses photos-montage où il cultivait le culte de l'androgynie et du fétichisme, Hans Bellmer avec ses poupées désarticulées et éventrées, les actionnistes viennois dont le plus connu Herman Nitsch, présentait des rituels où étaient crucifiés des animaux vivants (il posait aussi des viscères de bœuf sur un corps humain), automutilation et mise en danger de son corps par Gina Pane, Ben assis place de la Concorde, frôlé par un flot de voitures et dans ces mêmes années soixante-dix, Chris Burden se faisant tirer une balle dans le bras, Michel Journiac célébrant l'eucharistie -Catherine Millet servant d'enfant de chœur- avec, au lieu d'hostie, des tranches d'un boudin qu'il avait fait fabriquer avec son propre sang mais (dixit Journiac) ajouté à celui de porc, Marina Abramovic qui, en 74, résistait mal -elle était nue à un mètre de distance- à l'agression du très puissant souffle d'air froid d'une turbine, Orlan se faisant placer des prothèses pour bosseler sur son visage.

05 février 2020 par Philippe du Vignal

Desire's series#1 (suite)

Et au théâtre, Alain Ollivier montait Bond en avant, un texte de Pierre Guyotat, avec un acteur seul parmi des morceaux de carcasses de bovins récupérés à l'abattoir de La Rochelle. Longue est la liste de cette exploration des pulsions sexuelles et autres, censées atteindre la psyché des spectateurs...

Ici, on est dans le doux, le pseudo-provocateur mais la contemplation forcée de ce danseur qui va se lever et parcourir quelques mètres nous laisse indifférent... Il fait son boulot mais il ne se passe pas grand chose... Bref, aucune empathie et le compte n'y est pas. Sur un bandeau lumineux, s'affiche une demande d'aide pour enlever les cordelettes qui lui serrent les jambes, ce à quoi une jeune fille va se dévouer. Puis, nouvelle marche de l'homme, changement de couleur du cordon lumineux qui va passer à l'orange, et de nouveau, appel à l'aide inscrit sur le bandeau lumineux pour faire boire l'homme qui a soif. Le public, vaguement intrigué, suit mais, très vite, l'ennui va plomber cette performance sur fond de belles musiques (mais vraiment peu originales!) comme, entre autres, L'Après-midi d'un faune de Claude Debussy, le célebrissime Te Deum de Marc-Antoine Charpentier... A la fin, il distribue ses fleurs aux spectatrices et il y aura une projection d'images de feux d'artifice pétaradant sur le toit en dôme du marché. Fin de ces quarante minutes très languettes, là aussi plutôt subies et debout, que vécues. Pour voir quoi? Une soi-disant performance très décevante, aussi prétentieuse que vaine, née d'une rencontre avec Fabio da Motta, un photographe et artiste brésilien qui a conçu ce « solo performatif librement inspiré du bondage où les images du corps contraint se confrontent au désir retenu. » Tous aux abris...

Étude(s) de chute(s) par Trucmuche compagnie Michaël Allibert



Cela se passe dans l'ancien marché de Lerme, un espace rond aux beaux murs de pierre blonde, avec un toit soutenu par des fermes Polonceau. Avec, au centre de cette installation-performance, un rectangle doté de pieds en fer carrés de hauteur différente et supportant de petites surfaces, le tout ayant beaucoup à voir avec une sculpture d'art minimal. **Étude(s) de chute(s)** est une sorte de chorégraphie très lente en trente moments pour trois acteurs-danseurs (une femme et deux hommes) muets qui prennent position, seuls ou par deux ou trois, sur d'étroits appuis carrés dressés sur grand rectangle noir. **Michaël Allibert, Jérôme Grivel, Sandra Rivière**, d'abord légèrement habillés puis nus, s'allongent de longues minutes sur ces pieds en fer ou par terre, dans des positions acrobatiques.

Bien vivants mais comme figés dans des attitudes rappelant les célèbres moulages de quelques corps de victimes pris au piège de l'avalanche de cendres à Pompéi et dont les archéologues ont constitué la forme en coulant du plâtre dans les vides de ce que furent autrefois ces corps humains.

Étude(s) de chute(s) (suite)

Sur un paysage sonore signé Jérôme Grivel avec, en arrière fond, des chansons d'artistes très populaires des années soixante aux voix typiques comme, entre autres, Dario Moreno (1901-1968) une des 480 souvenirs de Georges Perec dans Je me souviens, Richard Anthony (1938-2015) avec sa très connue et langoureuse Quand j'entends siffler le train etc. qui ont bercé notre jeunesse mais dont les noms ne disent plus rien aux nouvelles générations. On entend leurs voix dans le lointain -bien vu- comme s'ils avaient du mal à réapparaître à la lumière. Ancien marché alimentaire et lieu actuel "dédié" comme on dit à la Culture, vie de corps à Bordeaux, mort de corps à Pompéi. Silence actuel à Bordeaux, chansons d'artistes quelque part autrefois en France: ici présent et passé, vie et mort n'arrêtent pas de s'entrechoquer...

Une centaine de personnes là aussi debout jeunes... ou moins jeunes- est invitée à marcher autour de cette installation à la limite du body-art, de la danse et du mime mais aussi de l'art minimal et conceptuel. Aucune couleur, juste le gris du fer, le blanc de la peau et le noir des sous-vêtements pour cette exploration du corps parfois impressionnante de beauté, même si elle aurait mérité d'être un peu moins longue. Le corps toujours le corps, dans sa vérité anatomique comme celle des modèles nus dans les ateliers mais ici, avec, sur la peau des intervenants, les marques imprimées des carrés de fer où les artistes se sont placés. Plus en douceur mais finalement pas si loin des performances de Gina Pane, il y a quelque trente ans: elle aurait sans doute aimé cette relation entre corps et ce qu'il faut bien appeler cette belle sculpture d'art minimal qui aurait sa place dans un musée d'art contemporain.

Ici, plus de fantasme, plus de désir avoué ou non, mais de façon énigmatique, une vision de corps juste le temps de quelques minutes mais à 360 °. Sans aucune exhibition sexuelle, sans aucune parole et avec une certaine froideur, cette installation-représentation où le corps humain est comme modelé et mis en scène avec une grande rigueur, ne peut laisser indifférent.

Philippe du Vignal

(La suite du compte-rendu de cette journée du festival Trente Trente paraîtra dans un très prochain numéro du Théâtre du Blog)

Festival Trente Trente à Bordeaux : suite et fin

Rain de et par Meytal Blanaru



Née en Israël, cette jeune danseuse et chorégraphe travaille en Belgique et notamment à Bruxelles mais enseigne en Europe, au Canada et aux États-Unis. Elle a créé un langage gestuel: le Fathom High à partir de sa pratique de la méthode Feldenkrais (1904-1984), du nom de cet ingénieur qui, pour se remettre d'une grave blessure au genou, avait réussi à trouver une meilleure souplesse des articulations et de la colonne vertébrale, une coordination plus efficace dans les mouvements corporels et la suppression des tensions.

Ce qui a inspiré nombre de chorégraphes et enseignants en danse contemporaine. « Apprendre à vivre corporellement dans l'expérience, écrivait Laurence Louppe dans Poétique de la danse, c'est-à-dire à faire dialoguer l'intelligence du corps, la conscience et la pensée, est une chose que les techniques somatiques par l'exploration de l'intelligence du corps et la danse contemporaine, par la démarche de création, peuvent permettre quand l'enseignant en a le désir, le courage et y est formé. Elles invitent à s'ouvrir au monde des sensations en travaillant sur l'identification de ce que ça me fait. »

Dans ce nouveau solo créé ici, Meytal Blanaru s'inspire d'un souvenir d'enfance qui l'a traumatisée et qu'elle cherche à explorer. Mais elle ne le dévoilera pas... Sur un sol gris, en pantalon noir moulant et veste verte -elle a quelque chose d'androgyn- et découvre une épaule avec une grande lenteur puis regarde le public comme si elle cherchait à le séduire sans toutefois, en être dupe. Avec de beaux gestes d'une grande lenteur, elle fixe le public dans une sorte de rituel dont elle se débarrassera ensuite. On suit, fasciné, le moindre des mouvements de ses doigts quand elle semble aller chercher l'ombre de l'ombre de ce souvenir enfoui dont on ne saura rien. A la fin, elle semble épuisée par ce combat personnel: on voit qu'elle ne triche pas et qu'elle a été toute entière là pendant vingt minutes. Une belle expérience intérieure, parfois difficile à appréhender mais qu'elle réussit en tout cas à faire partager à un public pas toujours initié à la danse contemporaine... Et ce solo donne envie de connaître mieux son travail...

La Coquille ou le son du gibet

Musique, voix, par Hervé Rigaud, Jonathan Pontier et Elise Servières

François Villon, un des poètes préférés des Français (1431-mort après 1463). Professeur à l'Université dès vingt-et-un ans, il tua dans une rixe, un prêtre. Jugé mais amnistié, il devra quitter Paris et eut une vie d'errance misérable. Arrêté après une bagarre, il est, cette fois, condamné à mort. Grâce à un jugement qui fut cassé, il échappa à la pendaison mais, à trente et un ans, se retrouva banni de Paris pour dix ans. Puis on perdit sa trace : pourtant son œuvre fut ensuite publiée avec succès et *Le Lais* et *Le Testament* sont édités dès 1489..

Et quel Français n'a pas dans la tête quelques phrases de ses poèmes, parfois grâce à Georges Brassens qui l'aimait tant. D'une lecture pas toujours facile -cinq siècles après, quoi de plus normal- cette œuvre a quand même résisté à l'usure du temps ! Et il suffit souvent de faire un petit effort, malgré la syntaxe ancienne et le sens perdu de certains mots pour retrouver une magnifique poésie : « Bien sçay, se j'eusse estudié/Au temps de ma jeunesse folle Et a bonnes meurs dedié,/J'eusse maison et couche molle./Mais quoy! je fuyoië l'escolle/Comme fait le mauvaiz enfant/En escripvant cette parolle/A peu que le cueur ne me fent ! »



Les poèmes de ce voyou et poète maudit à l'écriture exceptionnelle, en une centaine de vers devenus célèbres nous fascinent encore sur des thèmes comme les gens que l'on a connus et jamais revus, la peur du temps qui passe, l'obsession du sexe féminin, la hantise de la mort à laquelle le très jeune François Villon a échappé de justesse... Il n'oublie pas les gibets autour de Paris avec leurs pendus visibles par tous: la peine de mort était fréquente à son époque. Ensuite, grand progrès! on guillotina. D'abord en public comme dans la rue de la Santé, puis plus discrètement et à partir des années 1930 dans les prisons. Note à benêts: la dernière exécution eut lieu dans la prison des Baumettes à Marseille... en 1977. Mais il faudra encore quatre ans au grand Robert Badinter pour réussir à faire abolir la peine de mort! **Jonathan Pontier (musique techno et voix)** est un slameur et artisan symphoniste, **Hervé Rigaud, (guitare et voix)** joue dans les créations de Jean-Luc Terrade, le directeur bordelais de ce festival et **Elise Servières, à la fois violoniste et comédienne**, se sont associés pour essayer de rendre en trente minutes toute la violence et le lyrisme de la poésie de ce voyou génial que fut François Villon. Avec ses mots à lui et à leur univers musical : rock et techno. Une belle idée... Et cela fonctionne? Oui, mais pas tout le temps. Elise Servières rend très bien avec une diction parfaite et une grande sensibilité les vers admirablement rythmées de François Villon, comme dans *La Ballade des pendus*, le fameux : «Frères humains, qui après nous vivez, N'ayez les cœurs contre nous endurcis, Car, si pitié de nous pauvres, avez, Dieu en aura plus tôt de vous mercis. »

08 février 2020 par Philippe du Vignal

La Coquille ou le son du gibet (suite)

Les trois complices nous avertissent: la langue de François Villon n'est pas du tout selon eux facile à décrypter... Mais l'ensemble reste assez compréhensible. Et cela irait encore mieux si la balance était correcte et si le texte n'était pas le parent pauvre de cette Coquille où domine la partie musicale... Il manque en effet ici un véritable maître d'œuvre pour que ce travail en cours sur le texte prenne toute sa dimension. On n'en est pas loin, mais comme disait le divin marquis de Sade: «Français, encore un effort.» Cette ébauche de spectacle donne aussi une furieuse envie d'aller lire ou relire ce poète exceptionnel qu'André Gide et bien d'autres écrivains français admirent tant...

Bibi Ha Bibi d'Aloun Marchal et Henrique Furtado



Sixième opus de cette longue journée. Enfin cette fois, nous sommes assis -même sur d'étroits bancs en bois et on apprécie de se poser un peu... Sur une scène bifrontale, deux jeunes hommes, pieds nus, vêtus d'un marcel et d'un grand slip qui pendouille... se regardent face à face et à quelques centimètres, dans un duo à la fois complice et provocateur. Côté sonore, ils éructent une série de borborygmes onomatopées et cris de volatiles, rauques, aigus, longs, courts, etc. : la palette est assez riche mais bon...

Au début, on laisse généreusement passer un peu de temps et on se dit qu'il va se passer quelque chose mais que nenni, on en reste là! Et on s'ennuie comme rarement pendant les trente cinq minutes que dure cette très mince performance sans grand intérêt. Elle aurait pu, à la grande rigueur, faire partie d'un ensemble ou n'être qu'un petit sketch. Après tout, pourquoi pas? Mais elle n'aurait jamais dû être présentée comme telle. Les invendus et les invendables, cela n'existe pas seulement dans le domaine de la mode mais aussi dans le monde du spectacle...

Drift (I) de Thomas Birzan et Mario Barrantes Espinoza



Cette autre performance de trente-cinq minutes aussi et également au **Glob Théâtre** mais dans une autre partie de la salle clôt cette journée. Et celle-ci nettement plus intéressante. A mi-chemin entre le tableau vivant à l'anglo-saxonne qui a inspiré Bob Wilson à ses débuts et de la sculpture vivante et toute proche d'une chorégraphie minimaliste mais sans les répétitions chères à Lucinda Childs. Ici, deux corps très proches d'hommes ou de femmes ?

Drift (I) (suite)

Impossible à savoir au début dans la pénombre où on devine quelques gestes infimes, très précis... Ce n'est pas vraiment une chorégraphie ni du théâtre muet mais cet suite d'images où rien n'est forcé ni convenu mais exige une nécessaire et longue exploration du regard et une attention soutenue. C'est un peu long mais ce silence et cette belle lenteur sans doute inspirée à ces jeunes danseurs par le chorégraphe japonais Ushio Amagatsu font un grand bien, surtout juste après le pénible caquètement précédent.

Nous n'avons pu rendre compte que d'un tiers de la riche programmation du **Festival Trente Trente**, si singulière à la fois par les lieux où elle se déroule, comme par le format de ces créations contemporaines. Dans l'axe de feu Sigma, ce festival international qui, à partir de 1965 et pendant plus de vingt ans, grâce à son directeur Roger Lafosse -décédé il y a huit ans- excita comme ici la curiosité de la jeunesse bordelaise... Et où avaient joué entre autres et excusez du peu: Miles Davis, le Living Theatre, John Vaccaro, Xenakis, Pierre Boulez, Pierre Henry, Meredith Monk, Le Magic Circus de Jérôme Savary, les Pink Floyd... Roger Lafosse aurait aimé être là... Le spectacle expérimental, avec ses défauts et ses approximations on ne le dira jamais assez, a une vertu primordiale: il nourrit le spectacle tout court...

Philippe du Vignal

Le Festival Trente Trente a eu lieu du 21 janvier au 1 er février à Bordeaux-Métropole et en Nouvelle Aquitaine ; et, en décalé, sera à Saintes (Charente-Maritime) le 11 avril prochain.

FESTIVAL TRENTE TRENTE

**Christophe Béranger ou l'homme à fleurs encordé, Arnaud Saury et Edouard Peuri-
chard, deux colocataires qui lancent des couteaux et l'éloge de la lenteur imaginée
par Thomas Bîrzan et Mario Barrantes Espinoza.**

Depuis le 21 janvier et jusqu'au 1er février, Trente Trente propose une trentaine de formes courtes dont dix créations qui se déroulent dans treize lieux différents à Bordeaux et en Nouvelle Aquitaine.

Cette 17ème édition réserve de nombreuses surprises dont certaines sont encore à découvrir. Dans la halle des Chartrons, **la compagnie Sine Qua Non Art** a présenté **Desires's series #1**, un solo performatif fait de cordes, de fleurs et de corps bruts né de la rencontre avec le photographe et plasticien brésilien **Fabio Da Motta**.

« Avec **Jonathan Pranlas-Descours** nous avons eu la chance de rencontrer **Fabio Da Motta** et sommes tombés sous le charme de ses œuvres » explique **Christophe Béranger**. « Il a une passion pour l'esthétique et la pratique du bondage tout en détournant les codes du Shibari, (une technique d'attache des corps japonais). De son travail, empreint de poésie et de beauté, il démontre avec ses cordes de plusieurs couleurs qui entravent les corps, l'ivresse de la soumission, l'équilibre entre le chaud et le froid et l'érotisme qui peut en naître ».



"Desires's series #1" - Cie Sine Qua Non Art © Pierre Planchenault

Alors que **Christophe Béranger** est assis dos au public **Desires's series #1**, débute avec une vidéo montrant juste les bras tatoués de **Fabio Da Motta** entrain de « saucissonner » un homme nu avec des cordes de plusieurs couleurs. L'artiste semble avoir un objectif très précis, non seulement sur le plan esthétique, mais aussi pour mettre en valeur la perfection de ce corps.

Puis, le danseur et chorégraphe se lève et laisse toute la salle l'admirer tant il est magnifique avec ses cordages et ses fleurs naturelles posées délicatement sur sa tête.

Un œil est bloqué, un bras coincé derrière son dos, ses deux jambes sont entravées, tout cela grâce à un savant tressage.

Alors que juste des néons placés au sol l'éclaire, il se déplace difficilement dans la foule.

Sa déambulation est ponctuée par des phrases projetées. « Il faut lui détacher les jambes. Trouvez le scotch et tirez. » Puis plus tard « Donnez lui à boire, la bouteille est sous ses pieds ». Des spectateurs s'exécutent.



Christophe Béranger ressemble à une majestueuse divinité tout en déployant une sensualité débordante. Sur des musiques baroques et dans des décors grandioses, d'autres vidéos montrent le danseur suspendu dans le vide par ses cordes, puis en final, sur le plafond de la halle, semblant ainsi avoir quitté ses entraves pour enfin trouver le bonheur de la liberté.

Pour les deux chorégraphes, il s'agit d'une réflexion, sociale, écologique et politique : « Est-ce que l'homme n'a pas besoin de restreindre son plaisir pour retrouver la vie, le partage, la conversation, le lien social ? »

L'idée est séduisante, bien pensée et bien construite, mais avouons que les images finales s'avèrent quelque peu pompeuses.

Dans ma chambre - épisode 02 provoque le rire dès le début alors que l'acteur, **Arnaud Saury** et le circassien, **Edouard Peurichard** répètent difficilement un exercice où l'un monte en haut d'une échelle et l'autre la retient. Dotés de micros cravates, on peut entendre aisément leurs respirations, leurs réflexions, leurs injonctions et leurs déboires.

Etant donné qu'ils n'ont aucun lieu adéquat, c'est dans une chambre que les deux acolytes préparent un spectacle aux multiples facettes mais surtout avec l'ambition de créer un club de lancers de couteaux dans la deuxième ville de France.

De scénettes en scénettes, dont certaines sont très drôles, on comprend le désarroi de ces deux hommes. C'est extrêmement bien joué, mais malheureusement, après avoir débuté très fort, cet ouvrage s'essouffle dans le temps.



Au Glob théâtre, **Thomas Bîrzan et Mario Barrantes Espinoza** surprennent dans **Drift (I)**. Après avoir vu dix spectacles en deux jours et que l'on annonce que cette dernière pièce est une exploration de la lenteur, il est évident que l'on craignait le pire. Mais c'est sans connaître les choix de Jean-Luc Terrade qui a toujours des ressources et des surprises à proposer.

Drift (I) met en scène deux personnages vêtus de sweat dont la capuche recouvre leurs têtes et assis dos au public. Lentement, très lentement, une main se décolle du sol. Elle laisse apparaître des doigts fins et des ongles vernis de rouge. Toujours dans le même rythme, les corps commencent à se déplacer. Puis par se retourner et là, surprise de découvrir deux hommes barbus. Comme quoi, rien que par le fait d'une main qui semblait féminine, toute la salle s'est faite une idée fausse sur l'identité des interprètes.



"Drift (I)" - Thomas Bîrzan et Mario Barrantes Espinoza © Pierre Planchenault

La très difficile précision des mouvements, le défi des détails et l'étrange ambiance provoquée par ce duo d'artistes font de cet opus un petit bijou hors du commun.

En conclusion, cette édition 2020 de Trente Trente a permis de découvrir de bien belles pépites. Des œuvres émouvantes, surprenantes, poétiques, drôles, originales et même loufoques, qui ont séduit un vaste public de tous les âges. Jean-Luc Terrade a su une fois de plus marier subtilement les arts entre la danse, le cirque, la musique, le théâtre et des performances. Son festival est unique tant par son originalité, la variété des spectacles proposés et l'ambiance chaleureuse qui en découle.

Sophie Lesort

Spectacles vus les 24 et 25 janvier 2020 au festival Trente Trente de Bordeaux

Le festival Trente-Trente enchante la MECA

Trente-Trente (rencontres de la forme courte en Nouvelle Aquitaine) fait escale en ce jeudi 30 janvier à la MECA, la MAISON de l'ECONOMIE CREATIVE en nouvelle AQUITAINE, bâtiment aux allures de Grande Arche, inaugurée en juin 19 en bordure de Garonne. Quatre spectacles en sortie de résidence nous ont été présentés : quatre univers différents du spectacle vivant, touchant au cirque, à la danse et au cinéma.



Le bâtiment fait partie du spectacle, surtout pour une première collaboration de 30-30 avec la MECA. Celle-ci héberge, entre autres agences culturelles, l'OARA (**Office Artistique de la région Nouvelle-Aquitaine**). Selon **Jean-Luc Terrade** organisateur de Trente-Trente, l'OARA a permis d'excellentes conditions de résidence aux artistes – c'est sans doute cela, l'Economie Créative. Puisse la Création s'y élever à la hauteur du bâtiment grandiose,... et agrémenter de nature et d'humanité un lieu désuètement futuriste et encore un peu froid.

L.A des Ateliers du Panorama. Los Angeles, Hollywood... A l'écran des chromos superposés de piscines ensoleillées, de palmiers-feux d'artifice et de nuits allumées. Les couleurs sont bâtarde et les contours dégradés en estompent les limites. Dos à nous et face à l'écran, assis dans un fauteuil de cinéma, un homme décrit une errance en quatrième vitesse sans rien raconter. Des lieux, des choses, des hommes parfois, mais comme des choses, sans raisons et sans buts. Les arbres défilent, la voiture s'arrête, un coup de feu part, L.A. scintille, ... un trip hyperconscient du sensible mais autiste.

L'homme traverse le monde dans une bulle, n'y comprenant rien mais n'en n'ayant cure. Parfois une étincelle, quand le féminin émerge à sa conscience – en général une femme fatale fumant – on sent alors bouillonner en lui pour un instant le loup de tex Avery.

Même si on ne connaît pas les films desquels ces images mentales sont tirées (Blue Velvet, Chinatown etc), ce n'est nullement un handicap pour apprécier la performance et entrer dans le trip sous acides de cet homme, et cette traversée d'une nuit chaude à l'arrière d'une berline, sur fond de Rock psychédélique. Son point de vue sans point de vue efface de l'immédiateté tout ce qu'il sait, ouvrant sur un regard sans avis ni jugement. Une forme de pureté enfantine. Avec son tee-shirt orange, sa veste molle et sa casquette de baseball, l'homme semble un adulescent fasciné, refaisant pour la nième fois son trip filmique de L.A., ville à l'ouest, face au mur Pacifique, bout du chemin de ceux qui courent après le soleil et les anges, territoire d'expérience de l'absolu en tout, et en particulier en soi. La gêne, qui finalement se dégagent de ces trips et de ses tripes, est la grande force de cette performance.

Je pars demain de Samuel Rodrigues. Un mat chinois tenu par des 4 filins obliques donne à la scène un air de squelette de parapluie. Un homme fait voguer un bateau en papier sur son coude. Il rêve. La scène devient la mer, il monte au mat, regarde au loin, chute, s'accroche au mat, recommence... il monte comme un chat mais les chutes sont lourdes et les accrochages crispés. Les déséquilibres inquiètent. Il joue sur la crainte que l'on a qu'il se blesse. Heureusement la base du mat amortit les chocs. La rambarde en forme d'étrave sert de paravent, tout comme le scénario-prétexte masque une technique encore perfectible... Il semble au service d'elle, alors qu'on attendrait l'inverse.

La soirée se poursuit par **Le jour de la nuit de Patrick Haradjabu**, un spectacle polysémique sur fond douloureux. Au sol à droite un rectangle délimité par des bandes blanches, dans lequel pendent de grands tissus noirs, contrastant avec l'horizontalité du reste de la scène. Deux mondes séparés par une frontière blanche. A gauche un homme-orchestre (basse, guitare, percussion) enregistre des boucles de rumba congolaise. Au centre un homme noir s'avance. Parfois libres et parfois bridés, ses gestes souples et précis entretiennent avec la musique un rapport changeant, d'abord provoqués par elle, ils semblent ensuite la générer. L'éclairage zénithal lui donne des airs de totem et quelque chose suggère l'âme des anciens. Plus tard le musicien cesse de jouer et intervient, comme pour amener l'homme à accomplir une sorte de rite autour de l'espace circonscrit plein de verticalités.

Le clou de la soirée est **Equilibre Précaire de Floris Bosser**. Le circassien domine si bien son sujet que l'on en vient à douter du titre. Sa balle orange roule de la nuque au crâne et du crâne à la tempe, comme aimantées de l'intérieur. De même quand elle roule d'une main à l'autre par le torse. Elle est une excroissance mobile de lui-même, et lui un homme augmenté par quelque technologie du futur. Quand il vaque à d'autres occupations, la boule reste sagement au sommet de son crâne. Il en résulte un déplacement fluide et un sacré port de tête, fier et serein. La boule reste sage quand il monte au mat chinois à la force des bras et se cale sur sa tempe lorsqu'il se tend corps et jambes à l'horizontal ou presque. Plus tard il lâche la balle et chute avec elle, s'arrêtant à un pied du sol en serrant le mat. Tout est extraordinaire de maîtrise et de liberté, un travail phénoménal qui vient refouler les limites des capacités humaines. Il est des performances techniques si extraordinaires qu'on en oublie qu'il y avait un scénario de grand horloger et de temps suspendu.

A revoir avec plaisir.

L.A.

D'après Flip-Book et autres textes inédits de Jérôme Game?

Voix : François Sabourin? / Son : C_C? / Image : Sonia Mikowsky

JE PARS DEMAIN

Textes originaux : Samuel Rodrigues

Accompagnement artistique : Jean-Luc Terrade / Construction structure : Sylvain Rizzello – Cie Main de bois

Production déléguée : Cie les Marches de l'Été

LE JOUR DE LA NUIT

Production artistique : Compagnie Hara

Chorégraphie et danse : Patrick Haradjabu / Composition musicale : Rodriguez Vangama / Création lumière : Fabrice Barbotin

EQUILIBRE PRECAIRE

Avec Floris Bosser (Collectif Tarabiscoté) / Musique : Benjamin Ducroq

Lumière et accompagnement artistique : Jean-Luc Terrade

FESTIVAL TRENTE TRENTE DEUXIÈME SEMAINE, TROIS LIEUX ORIGINAUX, PAS MOINS DE DIX PROPOSITIONS «RENVERSANTES»...

Sur l'esplanade des Terres Neuves de Bègles où «Un Chapiteau en hiver» dresse son imposante bâche, dans le bâtiment futuriste en pierre blonde de «La Méca» (abritant, depuis juin 2019, le prodigieux laboratoire de la Création Artistique en Nouvelle-Aquitaine) de Bordeaux, et enfin dans le très beau théâtre des Quatre Saisons de Gradignan doté d'une acoustique exceptionnelle, pas moins de dix performances à découvrir toutes aussi singulières que les lieux qui les accueillent.

La soirée du 28 janvier, sous le grand chapiteau voué aux acrobaties, voit se succéder trois formes. Si ce qui les relie est incontestablement à chercher du côté des prouesses techniques des artistes circassiens qui les portent haut, les scénarios mis en jeu les distinguent avec, à la réception, des impressions différentes.

PESADILLA

Danse acrobatique somnambule - Piergiorgio Milano



«Pesadilla», ou cauchemar en espagnol, exhibe les errements burlesques d'un être en quête d'une assise se dérochant à lui avec une application quasi obsessionnelle. Les séries des jetés au sol et répétitions désarticulées, répétées à l'envi, font que ce cauchemar... laisse «rêveur».

Signifiant couple en Hébreu, «Zoog» recrée sur piste les tensions, rapprochements, rejets, d'un couple à la ville où «l'amour et la haine» (titre de la psychanalyste Melanie Klein) ne sont que les deux versants du même défi amoureux. Avec complicité et naturel (pouvant paraître parfois un zeste construit), prenant appui sur leurs corps respectifs, ils enchaînent des acrobaties de haute voltige - de nature à susciter notre empathie tant leurs liens trouvent échos.

ZOOG

Danse acrobaties - Amir et Hemda



LA MÉCANIQUE DES OMBRES

Danse et acrobaties - Naïf Production



«La mécanique des ombres»

En français dans le texte, elle se présente comme un laboratoire «aveugle» de l'altérité. En effet, trois danseurs, le visage dissimulé sous un bas noir, se lancent dans des explorations tous azimuts de l'autre, à la fois forme distincte et semblable à soi. La grande énergie développée les confronte, les sépare, les rassemble, pour construire un objet (certes) ambitieux.

Les quatre propositions du 30 janvier au soir, accueillies dans le cadre à nul autre pareil de La Méca, convoquent les arts circassiens mais aussi ceux du cinéma revisité et de la musique chorégraphiée.

L.A

Création Performance concert - Les Ateliers du Panorama

«L.A.», deux initiales magiques pour, sur les ailes du désir, être transportés au temple du cinéma qu'est Los Angeles. Hollywood et ses lettres géantes, le souvenir mythique de scènes cultes du septième art et de ses actrices et acteurs phares éblouissant nos nuits. Plongés dans la pénombre protectrice d'une salle obscure, nous laissons notre imaginaire flotter au gré des images colorées recomposées par Sonia Mikowsky, et projetées en live sur grand écran. Accompagnés de la voix chaude de François Sabourin soutenue par une musique créée à l'unisson, nous dérivons vers un ailleurs à la fois lointain et familier. Trip assuré...



JE PARS DEMAIN

Création Mât chinois - Samuel Rodrigues



Un beau titre pour un jeune circassien plein d'envies... «Rêver un impossible rêve Porter le char grin des départs Brûler d'une possible fièvre Partir où personne ne part...», hurlait merveilleusement Jacques Brel dans «La Quête de l'Homme de la Mancha», tant la brûlure du désir, pour lui, était nécessité palpable. Ici, accroché au mât (chinois) de son bateau ancré lourdement au sol, le circassien s'épuise en jetés dynamiques... qui tombent in fine à plat. Certes la générosité existe, mais l'objet de la quête mériterait d'être plus audible.

LE JOUR DE LA NUIT

Création Danse - Patrick Haradjabu



Une invitation à un parcours chorégraphié entre ombres et lumières. Si le mystère du cheminement suivi peut parfois déconcerter, on saisit aux traits du visage et aux mouvements parfois heurtés du corps du danseur, qu'il y a là traces d'un passé... ayant du mal à passer en lui. La composition musicale, portée par une drôle de guitare à deux manches aux cordes pincées par un virtuose inspiré, distille... une «musique de rêves».

ÉQUILIBRE PRÉCAIRE

Mât chinois et jonglage - Floris Bosser

Réinventer le temps... pour tenter de mieux le maîtriser. Si dans ses «montres molles», le peintre Salvador Dali créait des images mentales propres à liquéfier la suprématie de Chronos dévorant les existences, le circassien Floris Bosser s'emploie, lui, avec une application d'horloger dont rien ne semble pouvoir enrayer le cours, à se mesurer grandeur nature à la gigantesque pendule du Temps. Au centre d'un cadran marqué par douze balles lumineuses, il arpente, monte et remonte un mât chinois, une balle suspendue en équilibre improbable sur sa tête, poses statiques défiant les lois de l'équilibre élémentaire. Et s'il n'arrive pas à suspendre le temps, unique angoisse de l'Homme, son corps ne faisant qu'un avec sa petite balle transcende superbement les lois de la gravité terrestre.



Enfin, pour clore dans l'originalité absolue un festival peu commun, la soirée du 31 s'offre la scène labellisée musique du Théâtre des Quatre Saisons pour trois prestations «uniques».

LES GENS ASSIS PAR TERRE

Instalclation sonore et visuelle - Dominique Petitgand

ce qui se joue en moi

«Les gens assis par terre» nous laissent nous aussi un peu «sur notre cul»... non pas que cette installation sonore et visuelle qui se donne à entendre et à voir dans la semi-pénombre ne crée pas une atmosphère propice à déclencher les rêves lucides chers à Alejandro Jodorowsky, mais parce que, à force d'allusions réitérées, la gratuité des propositions sonores et écrites frôle une certaine vacuité peu propice au déclenchement du «dé-lire» recherché.

WHEREVER THE MUSIC TAKES YOU II

Performance - Ayelen Parolin et Léa Petra



«Wherever the music takes you II» est sans doute l'une des propositions les plus «borderlines» de ce festival - qui en compte un certain nombre - tant la richesse explosive de ce duo, constitué d'une créature Bibendum danseuse marionnette enfarinée mue par des fils invisibles la reliant aux touches d'une pianiste déchaînée utilisant son instrument de manière pour le moins iconoclaste (douce caresses alternant avec des percussions violentes), a de quoi... «dé-concerter». Ce concert chorégraphié impromptu donné dans un décor baroque projetant à l'envi de l'«inouï», du «non vu», et pulsant du classique, du punk, avec la même énergie, ne peut laisser de marbre. On en sort étourdis, éblouis, voire pour certains excédés... ce qui confirmerait tout l'intérêt de cette performance génialement dérangeante.

ACCORDÉOLOGIE

Concert - Arnaud NANO Méthivier

À prendre comme le bouquet final du festival. Faisant corps avec son accordéon dont il tire à peu près tout ce qu'il veut, ce troubadour des temps modernes, arrivé miraculeusement d'Ajaccio (!) jusqu'à nous - juché sur un vélo retardé par les neiges... -, transcende les genres musicaux pour en offrir la quintessence ô combien énergisante. Ce doux rêveur qui annonce son nom - Arnaud Méthivier dit Nano - sait d'emblée créer l'empathie avec son public se laissant avec envie embarquer par les rythmes fous de l'électro, du rock, du classique ou du jazz, du tango ou de la valse, peu importe pourvu qu'on ait l'ivresse... Quant à sa voix, elle n'a rien à envier à celle d'un chanteur d'opéra. Une fin... enchanteresse.



La deuxième semaine du Festival Trente Trente s'est déroulé sur trois lieux :
«Un Chapiteau en hiver», esplanade des Terres Neuves à Bègles, le 28 janvier 2020 ;

La Méca, Bordeaux, le 30 janvier 2020 ;

Théâtre des Quatre Saisons, Gradignan, le 31 janvier 2020.

>> Plus d'infos sur Trente Trente

Yves Kafka

FESTIVAL TRENTE TRENTE

17ème Festival Les Rencontres de la forme courte Un autre regard sur les arts de la scène.



En ce début d'année 2020, dans la belle région bordelaise, l'événement artistique marquant est, de toute évidence, le festival 30 30.

Pour cette 17ème édition, Jean-Luc Terrade, metteur en scène de la compagnie Les Marches de l'Été, et instigateur passionnant et passionné de ce festival, présente avec amour et assurance une trentaine de « performances » courtes : cirque, danse, musique, Installations, cinéma, théâtre... C'est avant tout avant-garde, contemporain, provocant, créatif en diable, insolite, parfois insolent, souvent dérangeant, toujours surprenant. Voilà une proposition publique de participation/intégration culturelle rare, originale, singulière.

Le programme, hybride et hétéroclite, est parfaitement conçu pour satisfaire tous les goûts et toutes les curiosités : c'est vivant, pulsant, du spectacle sous toutes les formes possibles et imaginables, furieusement actuel.

Exemple de soirée haute en couleurs et émotions : celle du jeudi 23 janvier dernier, à l'annexe de l'école des Beaux Arts, le bien nommé "Café Pompier", que des groupes d'étudiants investis ont envahi, en y mettant tout le feu de leur créativité collective bouillonnante.

D'une salle à l'autre, d'un étage à l'autre, d'un espace à l'autre, le public captivé s'est promené de surprise en surprise, se perdant, se retrouvant, tout en s'émerveillant, s'interrogeant, et se projetant, tout à tour, pour en ressortir avec peut-être une vision différente de l'époque et du modernisme. Avec beaucoup de maturité et d'application ces jeunes artistes ont imaginativement disséqué "les prototypes du vivant". Ce faisant, ils ont évoqué, exprimé leurs questionnements, leurs engagements. À travers leurs prévisions/angoisses transcrites en performances, ils ont transmis leur espoir/désespoir troublant, touchant : un espace vidéo déjanté où la pellicule devient une toile envahissante tissée par une main coupée frémissante à la famille Adams ; un espace observation de "décharge" fluorescente mutante et consciente ; un espace "crash" glissant dirigé synchronisé en aboutissement symbiose généralisée (vraiment splendide !) ; un espace violence trash, victime de la violence d'un commun désaccord... ; un espace dialogue (avec chien) de la décadence de la bien-pensance ; un espace laboratoire de salivalisme orwellien ; un espace décibels/danse d'ondulations variables asexuées ; un espace méduse carnivore sans transparences ni nuances... Autant de quasi-expériences extrasensorielles qui ne peuvent laisser personne indifférent, qui incitent à l'échange, aux discussions. Et pour finir en musique, un concert de rock très synthétique.

Mais les soirées, les performances, les artistes du festival se suivent et ne se ressemblent pas. Il faut repérer attentivement le parcours de ce riche programme, allez-y vite pour apprécier, participer, admirer, apprendre et découvrir, vous ne serez pas déçus du voyage, et vous en redemanderez, de ces petits tours de manèges qui font tourner les têtes ...

Félicitations pour la belle réussite à toute la formidable équipe, artistes/performers et organisateurs, qui se donnent à 100%, ils méritent bien un 20/20 pour leur Trente Trente !

Luana Kim

Trente Trente donne la parole aux artistes de la création contemporaine et offre une programmation de formes scéniques hybrides à découvrir sous forme de parcours .

Avec du cirque, de la danse, de la performance, de la musique, des installations, du cinéma et du théâtre, cette 17e édition réunit une trentaine de formes courtes, dont dix créations et des workshops, qui bousculent le paysage des arts vivants.

Carte blanche à la perf'

BORDEAUX Le festival Trente Trente débute cette semaine avec de la danse demain et jeudi, une expo performative

Céline Musseau
c.musseau@sudouest.fr

Des formes courtes, des idées neuves, des artistes qui sont pleinement dans leur rôle, à savoir bouger les lignes, bouger les spectateurs, bouger l'époque : c'est toute la spécificité et l'originalité de ce festival de la forme courte qu'est Trente Trente. Pour cette nouvelle et 17^e édition, Jean-Luc Terrade, le directeur de la manifestation, a donné carte blanche au duo Cédric Charon / Annabelle Chambon, performer devant l'éternel, devant Jan Fabre et surtout devant le public, pour la programmation d'une soirée.

Laboratoire expérimental

Et certes, ils se sont occupés de la programmation mais pour eux, cela est forcément synonyme de création. Et c'est tout un projet global qui est né de cette carte blanche, où ils ont invités des artistes et des étudiants de l'école des Beaux-arts à travailler ensemble. En compagnie d'Émilie Houdent, ils concoctent collectivement une

exposition performative, intitulée « Les Prototypes du vivant », qui se décline au fil d'un parcours inédit de 80 mn, accueillant dans des salles de l'annexe de l'école, 15 personnes maximum, pour huit performances de 10 mn. Ainsi, 200 personnes environ pourront découvrir les fruits de ce grand laboratoire expérimental, qui explore le monde contemporain, voire l'anticipe, autour de sujets comme les algorithmes, le racisme, le social, le politique, le biologique, le genre, le corps. Car ces futurs artistes que sont les étudiants, accompagnés par des artistes professionnels, ont à cœur d'inviter le public à entrer dans l'antre de la fabrique de la performance, de l'émergence. Ils sont à l'avant-garde de l'avant-garde, et touchent à tout ce qui fait la scène actuelle et le monde contemporain. « L'art de la performance, c'est du prophétique », déclare Émilie Houdent. Ainsi, huit artistes dont Bertrand Grimault, Marta Jonville, Yacine Sif El islam, Johann Loiseau ou Sophie



Annabelle Chambon, en haut. Amancio Gonzalez et Katerina Andreou dessous. PHOTOS ACCC / TROUBLEYENLAB/M.ABRAMOVIC, AMANCIO GONZALEZ, PATRICK BERGER

Demain à la Manufacture CDCN

« **BSTRD** » Avec pour seule partenaire de scène une platine vinyle, Katerina Andreou remet en jeu la limite entre autonomie et autorité, conditionnement et libre arbitre. Dans BSTRD elle joue avec l'idée de l'hybridation en prenant pour exemple la culture House et ses pratiques de métissage, dans un effort, sans doute paradoxal, d'échapper à une quelconque identification.

« **BLUE PRINCE BLACK SHEEP** » Carlotta Sagna et Amancio Gonzalez mettent en scène, un peu à la façon du Bartleby d'Herman Melville, un héros qui se met à l'écart de la réalité et se façonne un cocon protecteur et imaginaire où il est possible de réécrire ses propres souvenirs, de se modeler une existence en suivant ses illusions, de s'inventer. **Mercredi 22 janvier à 20 h à la Manufacture CDCN, 226 boulevard Albert 1^{er}. Tarifs : 10 à 20 €. 05 57 54 10 40.**

Dalès pour ne citer qu'eux ont préparé en amont ces propositions qui ouvrent de nouveaux champs de réflexion, des performances comme autant d'outils de pensées alternatives.

Le deuxième parcours sera suivi d'un concert de rockabilly spee-

dé sur synthétiseurs modulaires, par Mari Lanera et Jean-Emmanuel Belot.

Parcoursjeudi23janvierà18het20h30auCaféPompier,place sainte CroixàBordeaux.Programme complet du festival surwww.trentetrente.com

Vivre en Gironde

culture

9

10 janvier 2020

Dix jours pour bousculer le paysage culturel

Du 21 janvier au 1^{er} février, l'irrévérence aura la part belle pour la nouvelle édition du festival Trente Trente.

C'est le retour de l'enfant terrible de la programmation culturelle en Gironde. Les Rencontres de la forme courte, anciennement intitulées 30/30 et désormais écrites en toutes lettres, « Trente Trente », apparaissent depuis quinze ans comme un ovni dans le ciel des festivals. Le directeur emblématique, Jean-Luc Terrade, metteur en scène au sein de la compagnie bordelaise Les Marches de l'été, n'hésite pas à convoquer l'outrance et la provocation pour bousculer le spectateur et le sortir d'un certain confort. Si ce parti pris peut donner lieu à de véritables découvertes artistiques, à l'image des performances d'Olivier de Sagazan, il a aussi ses limites. Les rires contenus du public lors de certaines propositions misant sur le trash et la nudité en sont la meilleure preuve, tout comme les « audaces » et les « transgressions » qui prennent le risque de tomber à plat.

Ceci dit, on y revient. D'une part car les bonnes surprises sont souvent de la partie, d'autre part car le choix du format court (entre, plus ou moins trente secondes



« À nos vertiges », un défi à la gravité terrestre proposé par le collectif MPTA.

et trente minutes) permet, le temps d'une soirée, de vadrouiller entre plusieurs univers artistiques et plusieurs genres, ce qui renouvelle en permanence l'intérêt pour la suite du menu. Avec du cirque, de la danse, de la performance, de la musique et du théâtre, cette 17^e édition réunira ainsi une trentaine de spectacles (dont dix créations) pour une programmation de formes scéniques hybrides à découvrir sous forme de parcours dans la métropole bor-

delaise mais aussi en divers lieux de Nouvelle-Aquitaine (Saintes, Boulazac).

Pour la première soirée, le mardi 21 janvier à l'Agora de Boulazac, la tonalité sera donnée avec le spectacle circassien de l'Association du vide, intitulé *Dans ton cirque* et sous-titré « Pour en finir avec la finesse ». On pourrait craindre le pire. Pourtant, le duo composé par Viivi et Fragan est plus profond et poétique que ce que le titre laisse pressager : « Pour nous, le cirque,

c'est d'abord faire et réfaire quelque chose d'extraordinaire avec son corps. Ensuite, derrière la présentation d'un acte étonnant ou 'exploit' surgissent des représentations et des sujets qui préoccupent tout humain : mort, amour, temps qui passe, quête du sens de la vie... » Ouvrant un nouveau champ d'expérimentation autour de la corde lisse suspendue et verticale, les deux acrobates sortent de la solitude de leur pratique pour partager leur agès, dans un parcours entre corps et corde

où la tendresse est gage de survie.

Suivront, au cours de cette même soirée, trois autres propositions. Du théâtre mêlé de cirque notamment, avec *Dans ma chambre - épisode 2* de « Mathieu ma fille Foundation », où un artiste de cirque et un acteur partagent la même pièce pour pratiquer leurs disciplines respectives. L'enjeu étant de créer un club de lancers de couteaux à Marseille... De son côté, Erik Baron fera résonner son puissant chœur de guitares à coups d'archets ou de frotements d'éponges métalliques sur les cordes pour un projet résolument expérimental. Cette première soirée se conclura avec un numéro de résistance à la gravité terrestre proposé par Corentin Diana et Emma Verbeke. Avec *À nos vertiges*, le duo apprivoise un nouvel agès, une plate-forme en mouvement, pour explorer le champ des possibles vertiges.

Cette année, une carte blanche a été attribuée à Annabelle Chambon et Cédric Charron, qui ont mis en place un projet performatif au long cours mené en colla-

boration avec des étudiants de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux et sept artistes associés. L'idée étant ici de réfléchir à la place du corps à l'ère numérique et de questionner le vivant pour une exposition visant à mettre en évidence la nécessité d'une nouvelle sensibilité culturelle. « *Traversons-nous une époque d'érosion ou d'extension du vivant ? s'interrogent les deux créateurs, qui ont longtemps collaboré avec le plasticien et metteur en scène polémiste Jan Fabre. Entre l'urgente nécessité de laisser la nature reprendre ses droits et l'expansion de l'intelligence artificielle, comment reconstruire la condition humaine ? »* Au gré de l'exposition (visible le 23 janvier à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux), et sous la forme de performances, de vidéos et d'installations, les artistes et les étudiants des Beaux-Arts traversent les frontières entre réel et fiction, présent et futur, humain et non-humain, pour nous inviter à les suivre dans cette troublante initiation au futur.

Frédéric LACOSTE

Toute la programmation sur www.trentetrente.com

{ Scènes }



TRENTE TRENTE Une 17^e édition multiple, foisonnante, plus si courte (plutôt 30 minutes que 30 secondes). Du cirque en force, du corps partout, une première collaboration de laboratoire entre les étudiants des Beaux-Arts et le duo Charron-Chambon pour « Les prototypes du vivant ». Et beaucoup de premières fois, avec 10 créations. JUNKPAGE s'attarde sur trois projets naissants. Fragiles et puissants.

ÉCLOSIONS

Embarquement portugais

Jean-Luc Terrade a depuis un moment fait un écart vers la forme circassienne. Il accompagne depuis deux ans Floris Bossier, dont on reverra le solo *Équilibre précaire* à la MÉCA. Et, depuis un an, Samuel Rodrigues, acrobate portugais, arrivé en France pour suivre la formation de l'école de cirque de Bordeaux, qui présentera son tout premier solo en tant que pro. Je pars demain. Sur une proue de bateau, il embarque le spectateur dans ses rêves, dans une économie d'effets pour laisser plus de place à la sensation, au silence, à la poésie. Le mât du bateau qui porte son voyage est son agrès, qu'il tente de fondre dans une dramaturgie très autobiographique. Samuel Rodrigues y pousse aussi ses textes, écrits dans sa jeunesse. « Longtemps je n'ai pas vu l'intérêt de mélanger cirque et slam. Aujourd'hui, j'ai eu envie de rassembler sur le plateau ma technique de cirque et l'écriture de poésie. » Textes de slam, chansons, théâtre, cirque, ce solo sur les projections des rêves tente un grand tout, aux frontières disciplinaires floues. Un voyage.

Je pars demain, Samuel Rodrigues.

jeudi 30 janvier, 21h45, La MÉCA, Bordeaux (33)

Souvenirs habités

Veine autobiographique aussi pour Meytal Blanaru et son *Rain*, montré en étape de travail à l'Atelier des Marches (il sera créé en avril aux Brigittines à Bruxelles). La danseuse israélienne, installée en Belgique, continue d'explorer la question des mémoires enfouies dans le corps par le biais du Feldenkraït, cette méthode somatique qui a bouleversé son rapport à la danse. Contrairement à *We Were the Future*, où elle avançait en trio, elle se focalise là sur un souvenir très personnel, qui irrigue tout, « présent, futur et travail ». Effaçant les artifices, elle se concentre sur son propre corps et cherche à en laisser parler les multiples strates et filtres, à la recherche d'une nouvelle physicalité, d'un nouveau paysage. Ce corps multiple, en dialogue, en conflit, en tension avec lui-même et le public, cherche

aussi à faire résonner une voix de femme, dans le *flow* de celles qui ont éclot dans *#MeToo*. « Beaucoup de voix ont été tuées, ruinées, il était important pour moi de me saisir de cette question, et de me définir en tant que femme. »

Rain, Meytal Blanaru.

samedi 25 janvier, 15h45 et 20h30, Atelier des Marches, Le Bouscat (33).

L.A. Confidential

François Sabourin plante lui un tout autre paysage : collines de Los Angeles, Hollywood, lumières rosées et palmiers. Le poète Jérôme Game, édité à Bordeaux aux éditions de l'Artenne, et son livre *Flip Book* ont servi de déclencheur à cette nouvelle création des Ateliers du Panorama dont on ne sait définir si elle est cinéma, théâtre, performance ou concert. Il s'agit de planter une ambiance, un décor, un paysage fantasmé. « Je ne suis jamais allé à L.A. ! », concède François Sabourin. Parmi les poèmes de Jérôme Game consacrés à des films, il a choisi uniquement ceux qui se passaient à Los Angeles, et lui en a commandé certains inédits. Soit pas mal de David Lynch - *Blue Velvet*, *Mulholland Drive* - mais aussi *Paris, Texas* de Wim Wenders ou *Blade Runner* de Ridley Scott. Au plateau, il énonce cette poésie vivante pendant que sur l'écran Sonia Mikowsky fabrique à vue et très artisanalement des images, dessins, mouvements de caméra, et que C. C. envoie du son *West Coast*. L.A. est un spectacle d'évocations poétiques d'un patrimoine commun, une ode impressionniste au cinéma. **Stéphanie Pichon**

L.A., Les Ateliers du Panorama.

jeudi 30 janvier, 19h30, La MÉCA, Bordeaux (33).

Trente Trente, les rencontres de la forme courte.

du mardi 21 janvier au samedi 1^{er} février.

www.trentetrente.com

5 particularités du festival Trente Trente

Publié le 22 janvier 2020 — dans ART ET CRÉATION — par Lucie Scribe



Du 21 janvier au 1er février, la 17ème édition du festival Trente Trente promet « un autre regard sur la scène ». Le festival de la création contemporaine s’est taillé une vraie réputation en bousculant le paysage des arts vivants dans la métropole bordelaise (et au-delà). On n’a donc pas de mal à croire cette promesse en pointant 5 particularités particulièrement attractives de ce festival atypique.

Format informel

Lassé-e du format standardisé du spectacle vivant qui dure 1h30 ou 2h (ou 3h !) ? L’originalité du festival Trente Trente réside dans le fait de proposer des formes courtes de 15 à 40 minutes. Ce format donne aux artistes plus de liberté, permet plus de radicalité. Il oblige à un condensé d’où jaillit plus de force, d’où se révèle plus d’essentiel. Bref avec moins on a plus ! Pourquoi s’en priver ? Ce format réduit permet aussi à de jeunes artistes d’expérimenter une 1ère étape de travail avant une forme plus longue et ainsi de promouvoir de nouveaux créateurs.

Mystère pluridisciplinaire

Musique, installation, théâtre, cirque, danse, performance ; le festival Trente Trente fait la part belle à toutes les formes artistiques, à tous les genres, qui se mêlent et s’entrecroisent. Formes hybrides tantôt questionneuses, tantôt mystérieuses, les œuvres – où le corps est roi – laissent rarement indifférent. Comme le définit Jean-Luc Terrade, directeur artistique et fondateur du festival, en citant Claude Régy : « Le théâtre n’est pas fait pour nous distraire mais pour nous inquiéter, nous déranger. » Être touché, déstabilisé, questionné – sans toujours comprendre pourquoi – le festival empoigne ainsi, à bras les corps, l’essence même de l’art.

Artistes anticonformistes

Artistes fidèles et reconnus ou jeunes performeurs, danseurs, circassiens, le festival met en exergue des regards différents issus d'univers artistiques singuliers. L'idée directrice étant de bousculer et, par ricochet, de faire bouger. Contre l'immobilité le festival est engagé (enragé ?) ! Le Trente Trente se targue par ailleurs, à juste titre, de mettre en avant des artistes émergents. Avec une trentaine de spectacles dont dix créations, le but est de donner de la visibilité à de jeunes artistes pas encore reconnus par la profession ni le public. Choisir de programmer des artistes inconnus ou en devenir revendique une vraie volonté de rendre libre le spectateur d'accueillir, sans à priori, une parole (oralisée, dansée, performée) originale et inédite.



Pérégrinations sans concessions

13 lieux différents accueillent les 33 propositions artistiques du festival, de Boulazac à la métropole bordelaise (avec une excursion à Saintes en hors saison le 11 avril). Les moments forts étant les deux versions de Parcours proposées en deux sessions chacune. La Soirée Parcours du vendredi 24 au soir propose 3 spectacles, soit entre la Manufacture CDCN et le Glob théâtre, soit tout à la Manufacture CDCN. Le Parcours en Ville du samedi 25 (à partir de 15h ou 16h30 selon la session choisie) permet de voir 6 ou 7 propositions, entre l'Atelier des marches, le marché de Lorme, la halle des Chartrons, le Performance et le Glob théâtre. Pas besoin de chausser ses baskets, la navette spécialement affrétée et le tout nouveau tram D transportent les spectateurs avides d'expérimentations dans leurs pérégrinations.

Supplément workshops

Depuis le mois d'octobre, les deux performeurs Annabelle Chambon et Cédric Charron ont eu carte blanche et se sont associés avec des artistes invités et des étudiants de l'EBABX (école des Beaux-Arts de Bordeaux) pour travailler autour d'une exposition performative. Les prototypes du vivant, résultat de ces quatre mois d'atelier, est à découvrir jeudi 23/01 au Café Pompiers. C'est gratuit et c'est suivi d'un after concert.

Le festival propose aussi un atelier de performance (ouvert à tous) avec la Trucmuche Cie (restitution publique le 24/01) ainsi que deux workshops de danse (réservés aux danseurs), un avec la Manufacture CDCN et l'autre avec le Performance (restitution publique le 01/02).

BOULAZAC-ISLE-MANOIRE

Un spectacle piquant en cours de création à l'Agora



Edouard Peurichard et Arnaud Saury proposent un étonnant spectacle où cirque et théâtre se donnent la réplique avec, comme temps fort, un lancer de couteau. PHOTO RÉMI PHILIPPON

Ludovic IBARZ

libarz@dordogne.com

Quand le cirque rencontre le théâtre, cela donne *Dans ma chambre-épisode 2* créé par la compagnie Mathieu ma fille foundation. Ce spectacle de 45 minutes sera présenté mardi soir lors de la soirée Trente-Trente organisée à l'Agora de Boulazac. Le public retrouvera sur scène le comédien Arnaud Saury et l'artiste de cirque Édouard Peurichard, actuellement en résidence d'artistes à Boulazac-Isle-Manoire.

Un travail de confiance entre les deux artistes

Ils évolueront sur scène dans un décor des plus minimalistes avec un lit et un mur en bois, sans oublier quelques couteaux en guise d'accessoires. Les deux partenaires ont la double contrainte de devoir partager leur propre pratique pourtant distincte, qui plus est dans un espace non dédié. Et pour cause, le temps fort de la représentation

Mardi prochain se tiendra la soirée Trente-Trente, qui met en avant des formes courtes. Parmi ces spectacles se trouve *Dans ma chambre-épisode 2*. Les deux auteurs sont actuellement en résidence à Boulazac-Isle-Manoire.

sera une séance de lancers de couteaux.

Voilà de quoi faire frissonner le public. « *Il y a déjà eu un dans Dans ma chambre - épisode 1 mais il n'a pas de lien avec cet épisode 2* », confie Arnaud Saury, qui ajoute qu'il y aura d'autres épisodes dans cette série. Le travail fourni par les deux artistes sur scène demande avant tout une grosse dose de confiance. « *Surtout que c'est moi qui ai soumis l'idée du lan-*

cer de couteau sur cible humaine », poursuit-il.

La scène de l'Agora se prête très bien à l'exercice

Au départ, Édouard - qui a grandi dans le monde du cirque avec un grand-père lanceur de couteaux - n'était pas emballé mais face à l'enthousiasme d'Arnaud, il a fini par céder. Et la scène de l'Agora se prête à merveille à ce type d'exercice.

La Dordogne n'est pas une terre inconnue pour Arnaud Saury. Même s'il vit aujourd'hui du côté de Marseille, le natif de Sarlat a déjà joué à Périgueux, notamment lors du festival Mimos, il y a deux ans.

Trente-Trente, mardi soir, avec quatre spectacles à Boulazac-Isle-Manoire : *Dans ton cirque-Pour en finir avec la finesse* (19 heures et 22 h 30) au Cube ; *Dans ma chambre-épisode 2* (20 h 15, auditorium de l'Agora) ; *Tantric Equation* (21 h 15, hall de l'Agora) et *À nos vertiges* (21 h 45, auditorium de l'Agora).
Tarifs : 20 € (plein) ; 15 € (relais) ; 10 € (abonnés) ; 10 € (moins de 26 ans, demandeur d'emploi, handicapé) ; 6 € (moins de 18 ans).

Court, actuel, inédit

BOULAZAC Le festival 30/30 se décentralise ce mardi 21 janvier à l'Agora. L'accent est mis sur le cirque avec quatre spectacles, dont deux créations

C'est un rendez-vous très attendu à l'Agora de Boulazac, au cœur d'un quartier pavillonnaire, mais aussi à l'extérieur de la limite routière. Cette petite destination, née dans l'agglomération bordelaise sous la houlette de Jean-Luc Terzière, qui dirige la compagnie des Marnes de Judo, est devenue un lieu de centralisation depuis six ans à son aise.

Si son originalité, c'est sa formule pluridisciplinaire et axée sur l'expression et le mouvement, elle présente des accents très originaux, notamment par ses créations à l'Agora, l'accent se fait sur le simple avec un programme très intéressant et collaboratif par Frédéric Dumérin, directeur, et Jean-Luc Terzière. Il y aura quatre spectacles, dont deux créations.

« Dans ma chambre »

On retrouvera Arnaud Seury, créateur et scénariste, qui a travaillé avec Michèle Maillé, fondatrice du C'est à l'Agora, à l'occasion de sa pièce, qui la crée « *Mad Je Dead* », un duo sur des vélos acrobatiques, et « *Mantelette* », une équilibre sur ces planches.

C'est dans le domaine de la familiarité, dans une ambiance, il a été nommé « une scénographie unique pour des performeurs sans lieu consacré », avec déjà deux épisodes. Le premier est un solo d'homme, il sera mon seul boss à l'Agora. Le deuxième sera donné ce mardi, après avoir été travaillé en résidence à l'Agora.

Il revient sur scène Arnaud Seury, créateur de formations et Édouard Paumard, lanceur de contenu vidéo à cette piscine, par son grand-père. Tous deux ont un grand amour des choses, leur engagement les portera en laquais des Aquilons sur une roche.

« À nos vertiges »

« À nos vertiges », la création de la compagnie Les Marnes de Judo, est une œuvre d'art à son tour spectacle. Elle sera présentée par deux jeunes artistes Emma Vebbecke, aux angles et Quentin Duval, au sol, qui se sont rencontrés au Centre national des arts du cirque (Cnac) de Champagne et ont travaillé avec Marlina Bahe. Ils ont été acrobates eux aussi en résidence à Boulazac et y ont pu offrir leur spectacle.

Ils ont conçu une pièce très originale qui met en scène un objet, un sol, des espaces, « expliquant-ils ». C'est un objet modulaire, des points d'appui, impose son rythme. « C'est que le rythme, c'est un objet, un objet en plan, un objet et son support à un véritable voyage.



Arnaud Seury, au sol, et Édouard Paumard, en haut de l'échelle, en répétition sur la scène de l'Agora.

Du à la corde lisse
Avec première Irigan Gehilort et Vincent de l'Association du vieil à tout droit, un duo de corde lisse dans son cirque pour s'élever avec la finesse. Il y a une belle force physique habituellement sollicitée et se produit dans un spectacle à 10 mètres du sol.

Enfin, la musique sera présentée par une compagnie de cette soirée avec « *Juste équilibre* », des recherches sonores d'Érik Varot et un groupe de quatre musiciens.

Chantal Gilbert

PRATIQUE

Deux parcours au choix seront proposés ce mardi 21 janvier.
PARCOURS 1, à 10 heures : « Dans ton cirque » au Club Cirque à la plaine de Lanouma. À 20 h 15 : « Dans ma chambre » à l'Auditorium de l'Agora. À 21 h 15 : « Tantiré équilibre » dans le hall de l'Agora. À 21 h 45 : « À nos vertiges » à l'Auditorium.
PARCOURS 2, à 20 h 15 : « Dans ma chambre » à l'Auditorium de l'Agora. À 21 h 15 : « Tantiré équilibre »

dans le hall de l'Agora. À 21 h 45 : « À nos vertiges » à l'Auditorium. À 22 h 30 : « Dans ton cirque » au Club Cirque à la plaine de Lanouma.
PRATIQUE Possibilité de repas sur place à l'Agora. Tarifs : plein, 20 euros ; réduits, 15 euros ; abonnés, achetés, 5 euros de 26 ans, de 17 ans et de 10 ans ; handicapés, 10 euros ; moins de 10 ans, 6 euros. Réservations au 05 33 35 59 60 ou par mail, billetterie@agoraboulazac.com



Arts de la scène

Uppercut, coup de coeur au festival Trente Trente

By **Ninon Boyer** | 10 février 2020

Retour sur UPPERCUT / Les Filles Mal Gardées
15 minutes chorégraphiées par la Cie Révolution.

Trois danseuses sur pointes au regard insolent occupent la place sur un ring métallique scénographié par Florent Blanchon et réalisé par les ateliers de l'Opéra de Bordeaux. Le public lui, est dispersé tout autour de cette ossature d'acier. La représentation se fait à 360°. Cette structure est un point central du spectacle : le sol cabossé met en danger les danseuses (qui exécutent des mouvements contemporains, pointes aux pieds). L'exiguïté de l'espace alloué par ce « ring » ou cette « cage » crée un sentiment de proximité presque dangereux entre les performeuses. Les arabesques de l'une caressent redoutablement le visage de l'autre ; les ports de bras de la troisième sont prêts à heurter la première... Une chorégraphie qui se veut sûrement loin des grandes scènes des opéras dans son rapport à l'espace. Loin des grandes envolées des danseurs classiques, la promiscuité donne cependant du caractère aux moindres mouvements.

Le silence est un son

La vigueur de cette chorégraphie est sublimée par les sons : la musique électronique est entrecoupée par des temps de silence.



10 février 2020 par Ninon Boyer

(TRENTE)
TRENTE)
Édition 2020

(WEB REGIONAL)

Retour sur UPPERCUT / Les Filles Mal Gardées (suite)

Le rythme est alors donné par les percussions émanant des menées exécutées par les danseuses. Le souffle prend là aussi une grande importance dans l'univers sonore de la pièce : les danseuses essouffées assument et dévoilent la difficulté que demande la performance. Loin des grands sourires des danseurs classiques perchés sur leurs ballerines, les visages sont durs et semblent exhiber une certaine défiance. Les yeux plongés parfois dans ceux des spectateurs, on sent comme une envie de provoquer. Pourtant, la chorégraphie embarque le public aux quatre coins de la salle.



Pointes et bombers

La vigueur de cette chorégraphie est sublimée par les sons : la musique électronique est entrecoupée par des temps de silence.

Avec Uppercut / Les Filles Mal Gardées, on en finit avec les clichés des tutus plateaux, des strass et corps stéréotypés. Les danseuses sont sur pointes oui, mais dansent du contemporain en tenue d'échauffement : l'une porte un bombers avec un short, l'autre un jean et la troisième un haut de type maillot de basket. Le contraste de ces costumes avec les chaussons aux bouts de bois permet de détacher l'association pointes/danse classique. D'ailleurs, les corps ne sont pas tous taillés dans les normes du ballet. Et c'est ça qui est beau ! Chaque danseuse dévoile sa personnalité au travers de son corps, de ses mouvements, de ses mimiques.

Finalement, c'est en sublimant l'ensemble par l'imparfait que les filles mal gardées en ressortent plus fortes, et la chorégraphie plus belle. Les femmes qui ont des défauts ne sont elles pas plus belles et plus charmantes que celles qui n'en présentent aucun ?

Avec Uppercut / Les Filles Mal Gardées, Anthony Egéa signe une pièce imparfaite qui se conjugue merveilleusement avec la beauté.

On a vu : « une semaine de performances lors du festival Trente Trente sur la métropole bordelaise »



▲ « Blue Prince Black sheep » à La Manufacture CDCN, mardi dernier. ©PIERRE PLANCHENAU

De la danse masculine sur pointes, des étudiants des Beaux-arts performeurs d'un jour, de l'humour d'équilibristes et de l'équilibre sculptural, ou encore un solo avec cordes et fleurs

Le festival Trente Trente, Les Rencontres de la forme courte reste un des rendez-vous les plus excitants de l'année, avec ses parcours enchaînant des pièces qui ne durent pas plus de 40 minutes. Ces courtes durées permettent toutes les expériences et audaces, et révèlent assez vite les forces ou failles des artistes. En effet, il n'est pas forcément plus facile d'être pertinent en peu de temps. Et si tout n'est pas mémorable, la multiplicité de ces petites formes fait que ce festival n'est jamais ennuyeux et garde toute sa fraîcheur. On a vu quelques-unes des performances :

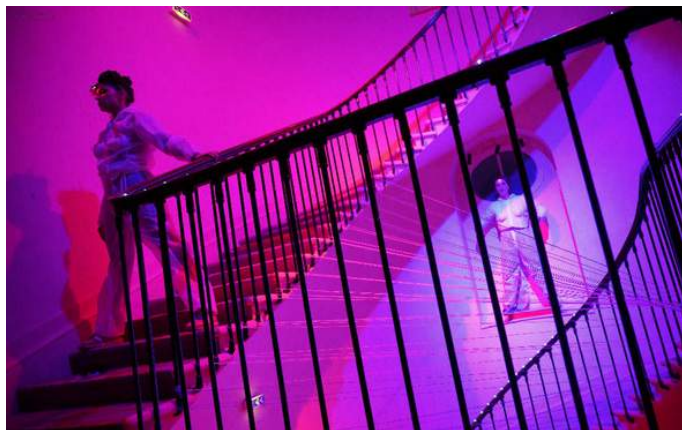
« Blue Prince Black sheep » à La Manufacture CDCN mardi : outrage et hommage à la ballerine

Un petit homme entre deux âges, assis, divague en raccommmodant un chausson de danse, Cendrillon contrariée dans un écrin de satin, devant un tas de ballerines qui attendent leur tour. Puis le petit homme se lève, chaussé de pointes et entame son rituel, un parcours sinueux qui le verra buter, chancelant, tituber puis s'élever, s'envoler, triompher. Un parcours au cours duquel il aura (presque) épuisé toutes les possibilités scéniques du chausson de danse, non sans avoir au passage, récité une bonne partie du vocabulaire de la pointe, langage que l'on réserve pourtant exclusivement aux filles.

Amancio Gonzales a dansé pendant plus de trente ans sur toutes les scènes du monde, notamment sous la direction de William Forsythe, autre référence en matière de déconstruction du ballet classique. Il raconte qu'il ne s'est décidé que récemment, sur le tard, à s'initier à la danse sur pointe, technique qu'il enseigne aux jeunes filles dans les workshops. Trois ans de travail plus tard, Carlotta Sagna lui a écrit à sa demande cette courte pièce (30 mn) . « Blue Prince Black Sheep » est un monologue erratique et un solo exigeant, une performance entre onirisme et ironie, outrage et hommage à la figure de la ballerine – sans doute la plus figée, la plus contrainte et « genrée » de la danse. La pièce raconte tout cela et peut être aussi l'histoire d'un garçon, mouton noir parmi les cygnes, qui rêvait de danser comme une étoile. Et qui y parvient, ce qui n'est pas rien.

« Les Prototypes du vivant » ou le grand blob au café Pompier jeudi

Elle était fort réjouissante cette carte blanche portée par 25 étudiants des Beaux-arts accompagnés d'artistes professionnels, et encadrés par le duo de performeurs Annabelle Chambon/ Cédric Charron, Emilie Houdent et l'école des Beaux-Arts. Huit performances de dix minutes, huit portes ouvertes sur des mondes singuliers, huit mini dystopies. Le public, curieux, y a trouvé de tout, et un peu de n'importe quoi. Mais il a forcément rencontré les préoccupations de cette génération de vingtenaires. « Des Méduses », solo troublant, hésitant, explore le genre, et ses transformations. Avec une méduse drag-queen rouge flamboyante, mais tellement fragile et fébrile qu'elle en était particulièrement émouvante. Turbulences climatiques et politiques pour « Missabrevis », où le public a vécu un crash tout en douceur et en musique dans le grand escalier, une lente descente vers le sol, avant de s'écraser. Mais surtout un retour aux racines au sens propre, porté par un bel élan de solidarité, d'amour et de partage.



Ailleurs, un tas de déchets fait d'objets du quotidien comme un mini frigo ou une vieille platine et de trucs gluants et dégueus abondaient « **Le Blob** » fumant, polluant et vivant. Un vrai blob très réussi, qui vit tout seul et même encore après sa mort. Ecoeurant et fascinant, il sera peut-être notre paysage du futur. Et puis, il y avait l'antre ancestrale, où le passionné de cinéma, époque bobine

invité à entrer dans un atelier bruyant, là où on fabrique, un labo de machinos imaginaire, où le public suit du regard sur la toile, une araignée qui tisse ... sa toile. Tous les endroits de l'annexe des Beaux-Arts accueillaient des mini laboratoires expérimentaux, des endroits comme autant de pistes de réflexion pour penser l'avenir. Celui de la création avant tout.

Le parcours du vendredi à La Manufacture CDCN

On attendait beaucoup de « Foghorn (suite) » de **Jeanne Brouaye**, qui a notamment collaboré avec des artistes passionnants sur des projets passionnants. Et on fut déçu. De cette proposition sur la construction, l'habitat, sur comment on habite le monde. C'est mieux et plus facile à deux que tout seul, certes. Mais si ces constructions en planchettes de bois pouvaient sembler un jeu de grands enfants, ces ombres projetées et ces torsions étaient une idée qui se défend, l'impression de déjà vu et l'ennui ont vite gagné. Ces 40 minutes furent longues.

Heureusement, les 5,30 mn de **Théo Touvet** avec sa roue Cyr pour « **Existe en ciel** » furent une parenthèse enchantée et nous ont ramené dans le tourbillon de la vie, plein de poésie et de légèreté. Le corps tournoyant et virevoltant de l'artiste nous a fait décoller. Plus. Il nous a élevé l'esprit. Pour nous emmener ensuite jusqu'en haut de l'échelle, avec **Mathieu Ma Fille Foundation** et l'épisode 2 de « **Dans ma chambre** ».



Le comédien **Arnaud Saury** et l'artiste circassien **Edouard Peurichard** forment un duo qui tente d'équilibrer leurs pratiques respectives. C'est tremblotant et tellement drôle. Délicat et tellement généreux. Aventureux et complètement absurde. Ils sont sur le fil. De tout. De l'humour et de la poésie.

De l'inconscience et d'une solide amitié. On flirte avec la vieillesse et la mort. En exagérant un peu, mais ces lancers de couteau pas hyper maîtrisés, laissent planer un petit suspens...

On joue avec les limites du corps et du bon goût. Comme toujours avec MMFF, il y a du rire là où il y a fragilité et mise en danger. Une certaine forme de courage aussi. Et surtout beaucoup d'audace. Et là, ça tape dans le mille. Le public a reçu cet étrange objet avec un vrai plaisir.

Un bout de parcours dans la ville, samedi

A la halle des Chartrons, le solo « Desire's series #1 », a donné à voir, à suivre un corps puissant, assez imposant, tout serré par des cordes colorées façon bondage, et distribuant des fleurs au public. Il évolue avec un certain plaisir provoqué par la contrainte, jusqu'à une acmé accompagnée par le passage « Forêts paisibles » des « Indes galantes » de Rameau. L'interprète de la compagnie Sine Qua Non Art sentait bon, non pas le sable chaud, mais les effluves de ces brassées bucoliques offertes en partage.

Au Marché de Lermé, **la Trucmuche compagnie**, avec le chorégraphe **Michaël Allibert**, a entraîné les spectateurs dans sa chute, dans ses chutes. Trois interprètes s'installaient, tour à tour, sur des supports peu confortables, enchaînant les tableaux à l'esthétique de plus en plus religieuse, au fil de leur dépouillement.



Jusqu'à finir nus, sur ce radeau de la méduse inconfortable et photogénique. Une esthétique très léchée sur des musiques populaires venues du fond des limbes, au moins des sixties. « Etude(s) de chute(s) » offre un paysage pur et apocalyptique, les corps se dévoilent dans toute leur nudité, comme échoués sur une plage aux romantiques.

Le festival Trente Trente continue encore jusqu'au samedi 1er février.

Interview : Jean-Luc Terrade, directeur artistique de Trente Trente

Publié le 9 janvier 2020 — dans ART ET CRÉATION/ÉVÉNEMENTS — par Clara
Serrano

Du 21 janvier au 2 février 2020, la Compagnie des Marches de l'Été organisera la 17^{ème} édition de son festival Trente Trente. Mettant sous les projecteurs les formes courtes des arts vivants, le fondateur et directeur artistique du festival, Jean-Luc Terrade tient à une programmation au croisement des disciplines. Entretien d'un homme passionné, en compagnie de Magali Starck, responsable des relations presse de l'événement.



Le Type : En tant que directeur artistique depuis sa création, quel est votre rôle dans l'organisation de Trente Trente ?

Jean-Luc Terrade : Principalement [la programmation du festival](#), et puis tout ce qui est autour. Notamment les nombreuses actions qu'on essaie d'organiser avec des jeunes et des étudiants. Cette année on a par exemple une **grosse opération avec l'école des Beaux-Arts**, que j'ai confiée à **Cédric Charron** et **Annabelle Chambon**, qui sont deux danseurs de **Jan Fabre**. Il y a aussi des étudiants de l'école 3iS, le CIAM et la faculté ingénierie. Je travaille sur la programmation un an à l'avance !

Choisissez-vous un thème pour chaque édition ?

J-L T : Il n'y a pas de thème. Il y en a eu quelques fois, mais là ce sont simplement des formes courtes (qui ne doivent pas dépasser officiellement 30 minutes) et qui sont pluridisciplinaires. La direction artistique est tournée vers les formes très contemporaines et la performance. En plus, on va plus du côté de la danse et de la performance que du théâtre : il y a de moins en moins de texte.

“

*Je pense que l'art est fait pour se perdre et être
déstabilisé*

Vous décrivez le festival comme apportant un « autre regard sur les arts de la scène ». Qu'appellez-vous un « autre regard » ?

J-L T : J'ai tendance à penser que j'ai une façon différente d'appréhender l'acte artistique que la majorité des gens. En plus de ça, c'est vrai que le public a l'habitude d'aller voir des spectacles plus ou moins formatés où ils ne vont pas se perdre. Personnellement je pense que l'art est fait pour se perdre et être déstabilisé ; sinon, si on reste dans son propre confort on ne bouge pas. Donc les propositions qu'on fait ont très peu de chances d'être vues ailleurs, surtout en région. On les voit un peu dans certains festivals comme le **FAB** (festival international des arts de Bordeaux Métropole).

Comment choisissez-vous les artistes invités ?

J-L T : Pour une part je les choisis tout seul. Quand je travaille avec une autre structure comme le Théâtre des Quatre saisons, Boulazac ou le CDCN , on fait une programmation en accord avec la direction de la structure.



Anthony Egée / Cie Révolution

En tant que metteur en scène, est-ce que vous travaillez avec des artistes invités ?

J-L T : Cette année 2 circassiens que j'ai accompagnés artistiquement vont présenter des solos. C'est leur projet mais ils m'ont demandé de travailler avec eux. Il y a aussi un jeune chorégraphe, [Patrick Haradjabu](#), qui m'a demandé de regarder son travail. Grâce au lieu de résidence L'Atelier des Marches qu'on a mis en place au sein de la [compagnie au Bouscat](#), les artistes peuvent travailler et très souvent me demandent un avis. Notamment dans les compagnies régionales qui créent pendant le festival, certaines sont en résidence ici donc ça crée une proximité de travail.

Comment avez-vous eu l'idée de créer ce festival ?

J-L T : Il y a presque 20 ans, il y avait très peu de structures de diffusion ou de théâtres qui programmaient des formes courtes. Moi je m'intéressais entre autres aux pièces de **Beckett**, qui étaient des formes courtes. Avant, si on ne créait pas des formes de plus d'une heure, on avait peu de chances d'être programmé. Ça a quand même un peu évolué aujourd'hui de ce côté-là. Maintenant, toutes les formes sont pluridisciplinaires : un peu tous les arts se sont mélangés, alors qu'avant les arts étaient un peu plus sectoriels. Je pensais donc que c'était bien pour une soirée que le public se mélange. Maintenant, ça se mélange un peu plus mais c'est encore très très confidentiel. Je prends l'exemple de notre festival : je trouve qu'on est assez confidentiels sur Bordeaux. On remplit mais on ne fait que 300 personnes par soirée, ce qui est très peu.

Magali Starck : Après, il y a aussi beaucoup de formes courtes programmées qui sont dans une « configuration public » plus intimiste. Les spectacles programmés ne sont pas forcément des spectacles qui se jouent sur des grosses scènes de 500 personnes et les lieux partenaires sont pour la plupart des lieux intermédiaires.

J-L T : Sauf au Chapiteau en hiver, où il y a un potentiel de 350 ou 400 places. Il y a des jours où c'était plein mais le Théâtre des quatre saisons c'est une grosse jauge qu'on a du mal à remplir.



*Je veux vraiment revenir sur ce qu'on appelle
l'émergence. La vraie émergence.*

En ce sens, votre programmation se tourne-t-elle vers ces jeunes pour les faire sortir du lot ?

J-L T : Oui, par exemple je parlais de la compagnie des Limbes : je les ai programmés 3 ou 4 fois dans le festival il y a 15 ans. Ils ont fait la première édition. C'est ça aussi qui est bien dans ce festival : quelque part, je prends moins de risque parce que sur une soirée, il y a 3-4 spectacles ; donc si l'un ou l'autre ne plait pas, le public peut se rattraper. Par contre, il faut que je fasse attention parce que je voudrais revenir vers des gens encore méconnus, des jeunes. Dernièrement j'ai un peu perverti le festival en présentant des choses qui sont déjà un peu établies au niveau des artistes, mais je veux vraiment revenir sur ce qu'on appelle l'émergence. La vraie émergence. Quand je crois en quelqu'un de la région, quand je pense qu'il se passe quelque chose, j'essaie au maximum d'aider les gens mais le problème est que je ne peux pas tout faire !

Quel public vient voir les soirées de Trente Trente ?

J-L T : C'est très mélangé : il y a du 3eme âge, des étudiants, des jeunes. Il y a vraiment de tout.

Magali Starck : C'est vrai qu'il y a de plus en plus de jeunes sur les 3 dernières années. Ce sont surtout les journalistes nationaux qui viennent sur le festival qui l'ont constaté. Ils sont souvent étonnés de voir autant de jeunes.

J-L T : J'aimerais qu'il y ait plus de monde bien sûr ! En même temps je me plains mais c'est vrai qu'à Paris, il y a parfois moins de monde que sur le festival.

Magali Starck : Et à la fois sur certaines soirées à Bordeaux on est quasiment complet à chaque fois.

J-L T : On remplit mais je trouve qu'on ne développe pas le public, on reste sur une jauge à peu près identique depuis 4 ou 5 ans, avec un potentiel pour un spectacle de 300 personnes. Je ne vais pas me plaindre mais je trouve que dans une aussi grande ville ça pourrait être plus important... Après, c'est aussi un problème d'argent pour communiquer, pour faire connaître l'évènement.

Pensez-vous que les jeunes ne sont pas assez sensibilisés aux arts de la scène ?

J-L T : Certains sont très curieux, par exemple, hier j'ai rencontré 2 étudiants en première année de cinéma. Je suis resté deux heures avec eux pour parler de la direction d'acteur. Je leur ai expliqué comment j'envisageais Trente Trente et j'ai senti une curiosité incroyable qu'ils n'avaient pas à l'école, pas assez. Donc je pense qu'il y a des jeunes qui sont vraiment passionnés, intéressés et interrogatifs, donc c'est vraiment bien, surtout des gens qui veulent faire de l'art, du cinéma. Le problème, c'est que très vite, ils montent leur propre projet, ils croient qu'ils sont des comédiens très vite au bout de 3 ou 4 ans et pour une grande majorité ils ne sont pas assez curieux de ce qu'il peut se passer et des différentes manières d'appréhender le théâtre.

Magali Starck : De manière générale, il y a encore une certaine culture de l'élite, certains jeunes ne poussent pas la porte des théâtres parce qu'ils pensent que c'est réservé à une certaine classe de la population.

J-L T : Ils croient que le théâtre c'est cher mais c'est le même prix qu'une séance de cinéma. Moi si les jeunes se mettent en groupe pour Trente Trente par exemple, ils paient 8 euros. Ce n'est pas cher !

Avez-vous quelque chose à ajouter ou à préciser ?

Magali Starck : On peut ajouter que sur cette édition-là, les arts circassiens sont assez mis en avant par rapport à d'autres années. C'est notamment dû au fait qu'on travaille en partenariat avec Boulazac qui est un lieu de cirque mais aussi à la soirée que l'on partage avec le *Chapiteau en hiver* à Bègles, que nous faisons tous les 2 ans. Il y a donc en tout une dizaine de formes circassiennes parmi la trentaine de représentations.

On a vu : « Un Chapiteau en Hiver » du Festival Trente Trente à Bègles



▲ "Zoog", la performance la plus impressionnante. ©PIERRE PLANCHENVAULT

Trois courtes pièces circassiennes pour trois univers originaux.

Le volet cirque du Festival Trente-Trente aurait pu s'appeler « un-deux-trois des histoires » avec dans l'ordre un solo, un duo et un trio. **Piorgio Milano**, le premier, est arrivé en trébuchant avec une histoire à raconter en chemise cravate. Son personnage, manifestement celui d'un cadre ivre du vendredi soir, cherche d'abord la bonne position pour dormir après une semaine de bureau.



Planchenaault

▲ « Pesadilla », ©CRÉDIT PHOTO : PIERRE PLANCHENVAULT

Un bureau qui reviendra dans son sommeil. « **Pesadilla** » raconte bien un cauchemar ! À peine la bonne position pour dormir trouvée sur le sol que le stress onirique s'empare de ce solitaire qui croyait s'évader en forçant la dose. Il y a beaucoup de tristesse dans l'élasticité de **Piorgio Milano** et son burlesque, très expressif, racontera l'histoire la plus sociale de la soirée.

L'histoire de « **Zoog** » fut plus prévisible, moins stimulante peut-être pour celui qui veut s'en faire raconter, mais la performance fut la plus impressionnante. Une fille rencontre un garçon. Elle fait des assouplissements, il l'importune en dansant, bruyamment. On sait de suite qu'ils vont tomber d'accord mais on ne sait pas qu'il s'agit de l'histoire d'un échauffement, d'une souplesse croissante, irrépressible comme un sentiment. Et l'occasion d'une performance magnifique et parfois poignante comme du cirque, du vrai, avec des frissons autour.

« **La Mécanique des ombres** » par **Naïf production**, dernier volet de ce triptyque du mouvement et de la souplesse laissera voir deux puis trois danseurs-acrobates au visage masqué et encagoulé. La partie la plus cérébrale de la soirée. La plus hermétique en apparence et, peut-être, la plus réfléchie.



▲ « La Mécanique des ombres ». ©CRÉDIT PHOTO : PIERRE PLANCHENAU

Sans un mot, les deux, puis trois danseurs ont fait un exposé limpide sur la communication et les lois physiques. Un moment qui aura peut-être moins séduit le public des Terres Neuves immédiatement, mais qui aura laissé une empreinte au moins aussi forte que les performances précédentes. Magnifique soirée dans un chapiteau où se trouvaient tous les âges.

Hier soir au Chapiteau en hiver des Terres-Neuves à Bègles dans le cadre du Festival Trente Trente, qui continue jusqu'à samedi sur la métropole bordelaise et à Saintes (17).

Samedi 11 janvier 2020

**BÈGLES, BORDEAUX,
LE BOUSCAT,
GRADIGNAN (33),
BOULAZAC (24),
SAINTES (17)**

Scènes courtes

CRÉATION CONTEMPORAINE ♡

Si vous aimez les arts de la scène, c'est au festival Trente Trente qu'il faudra vous rendre. Du 21 janvier au 1^{er} février à Boulazac, Bordeaux, Bègles, Gradignan, Le Bouscat, et dans sa version « hors saison » le 11 avril à Saintes, ce rendez-vous, lancé par la Compagnie des Marches en 2004, propose un parcours dans lequel le public peut découvrir la création contemporaine et ses déclinaisons – cirque, danse, cinéma, musique, installations, performances et workshops – par le biais de compagnies françaises et étrangères reconnues. Le tout dans un format original et bref, autour de trente minutes, pour une trentaine de formes courtes proposées...

Pass général : 50,79-70,99 € avec une définition du parcours par téléphone 05 56 17 03 83. Navettes depuis Bordeaux pour Boulazac (5 €).
Pass 2 soirées : 22,51-33,62 €.
Spectacle à l'unité : 6,35-20,49 €.
www.trentetrente.com

LE BOUSCAT

La forme courte dans tous ses états

La 17^e édition des Rencontres de la forme courte, Trente Trente, se déroulera du 21 janvier au 1^{er} février. Initié et porté par la compagnie de théâtre du Bouscat Les Marches de l'été et son metteur en scène, Jean-Luc Terrade, ce festival donne la parole aux artistes de la création contemporaine et offre, depuis 2004, une programmation de formes scéniques et hybrides à découvrir dans la métropole bordelaise et en Nouvelle-Aquitaine.

Avec du cirque, de la danse, de la performance, de la musique, des installations, du cinéma et du théâtre, cette nouvelle édition réunira, parmi la trentaine de formes courtes, dix créations qui bousculent le paysage des arts vivants. Voici, entre autres, quelques rendez-vous à découvrir : À Boulazac, avec « Dans ton cirque » (L'Association du vide), et à Bégies, avec « La Mécanique des ombres » (Naïf Production), les acrobates donneront des frissons tout en invitant à réfléchir sur ce que nous faisons et les codes de la relation humaine tandis que « Pesadilla » (Piergiorgio Milano) explorera l'errance du temps consacré à dormir où



« Les Filles mal gardées », à découvrir au Bouscat. PHOTO RÉVOLUTION

l'étrange et le burlesque se rencontrent.

Le cinéma sera à l'honneur avec une soirée de courts-métrages à l'Utopia à Bordeaux. Le théâtre cirque sera à Boulazac et à Bordeaux avec « Dans ma chambre épisode 02 » (Mathieu Ma Fille Foundation).

Résidence et workshops

L'Atelier des marches, au Bouscat, accueillera la compagnie Révolu-

tion avec « Les Filles mal gardées », une création d'Antony Egéa, et une avant-première, « Rain », de Meytal Blararu, alors que Katerina Andreou remettra en jeu, dans « BSTRD », la limite entre autonomie et autorité à La Manufacture CDCN, à Bordeaux.

La performance sera l'apanage d'Aloun Marchal et Henrique Furtao avec « Bibi Ha Bibi » ainsi que d'Annabelle Chambon et Cédric Charron qui ont carte blanche avec

des étudiants de l'école des Beaux-Arts. Une création musicale, « Tantic équation », enrichira le programme de l'Agora PNC à Boulazac et Les Ateliers du panorama seront en performance concert à la Méca à Bordeaux, avec François Sabourin C-C et Sonia Mikowsky. À Saintes, le collectif Tutti proposera l'installation « Snowball », une interaction entre verre et musique.

Trente Trente, rendez-vous uni que, met en exergue la richesse et la particularité de la nouvelle scène aussi bien locale, nationale, qu'internationale. Proposant également des workshops encadrés par les artistes de la programmation, ouverts aux amateurs de danse, de performance ou encore de musique, le festival valorise aussi le processus de création par l'accueil en résidence d'une partie des artistes invités. L'Atelier des marches, lieu de travail à l'année, se transforme alors en espace de représentations, le temps de l'événement.

Pierre Pech

Programme, tarifs et réservations : trentetrente.com et 05 56 17 03 83.

Vendredi 03 janvier 2020 - Pierre Pech

Trente Trente, rencontres de la forme courte



Trente Trente bouscule le paysage des arts vivants.

PHPP

MÉTROPOLE

Initié et porté par la compagnie de théâtre du Bouscat Les Marches de l'Été et son metteur en scène, Jean-Luc Terrade, le festival Trente Trente défend des formes courtes hybrides et pluridisciplinaires.

Avec un regard sur les arts de la scène, surprenant par son format et sa programmation, Trente Trente suscite la curiosité car il offre une vision plurielle et pointue de la création contemporaine.

Cette manifestation poursuit son rayonnement dans la Métropole et en région Nouvelle-Aquitaine. Elle met en exergue la richesse et la particu-

larité de la nouvelle scène, locale, nationale et internationale.

Proposant également des *workshops* encadrés par les artistes de la programmation, ouverts aux amateurs de danse, de performance ou encore de musique, Trente Trente valorise aussi le processus de création par l'accueil en résidence d'une partie des artistes invités. L'atelier des Marches au Bouscat, espace de travail à l'année, se transforme alors en espace de représentations le temps de l'événement.

Pierre PECH

Du 21 janvier au 1^{er} février en divers lieux.
Informations, tarifs et réservations : www.trentetrente.com. Téléphone : 05.56.17.03.83.

(TRENTE) (TRENTE)

FESTIVAL **RIQUIQUI**

Du 21 janvier au 1er février 2020, Trente Trente donne la parole aux artistes de la création contemporaine et offre une programmation de formes scéniques hybrides à découvrir sous forme de parcours à Bordeaux Métropole et en Nouvelle-Aquitaine.

Avec du cirque, de la danse, de la performance, de la musique, des installations, du cinéma et du théâtre, cette 17^e édition réunit une trentaine de spectacles, dont dix créations et des workshops, qui bousculent le paysage des arts vivants. Trente Trente s'associe à la MÉCA, à l'école des beaux-arts de Bordeaux ainsi qu'au Gallia Théâtre à Saintes pour une date « hors saison ».

Trente Trente,

du mardi 21 janvier
au samedi 1^{er} février 2020.

www.trentetrente.com



LES PORTRAITS HAPPE:N

Une série de 6 portraits des «faisers et faiseuses du festival Trente Trente» à été réalisée dans le cadre de notre partenariat avec Happe:n, le webzine culturel 100% local.

PORTRAIT 1

Jean-Luc Terrade, *Directeur artistique du festival*

PORTRAIT 2

Annabelle Chambon et Cédric Charron, *Artistes invités pour la Carte Blanche*

PORTRAIT 3

Elfenn Poupon, *Service civique à Trente Trente*

PORTRAIT 4

Jean-Philippe Villaret, *Directeur technique du festival Trente Trente*

PORTRAIT 5

Nino Ram, *Étudiant de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux*

PORTRAIT 6

Laurie Pehau, *Bénévole au Festival Trente-Trente*



(TRENTE)
(TRENTE)
Édition 2020

(WEB REGIONAL)

15 janvier 2020



Arts de la scène

Complices

Événement

Faits divers

Trente Trente 2020 – Portrait de Jean-Luc Terrade

By [Hanna Laborde](#) | 15 janvier 2020

Portrait des faiseurs du festival Trente Trente, temps fort du paysage artistique contemporain bordelais qui a lieu du 21 Janvier au 1^{er} Février 2020. Rencontre avec Jean-Luc Terrade.



D'abord metteur en scène à Paris, affectionnant particulièrement Beckett, Genet, Lagarce, ou Duras, arrivé à Bordeaux en 1994 après un passage à Sarlat, installé à [l'Atelier des marches](#) depuis 2000, Jean-Luc Terrade est en quête du travail du corps en mouvement au théâtre, de performances d'artistes révolté.e.s à la sensibilité particulière, de pluridisciplinarité artistique. Il est à la tête de Trente Trente depuis sa création en 2004.

H • • • Comment êtes-vous arrivé sur le Festival Trente Trente ?

Je suis arrivé en tant que metteur en scène : je travaillais avec un groupe de comédiens, et je voulais les mettre en situation de metteurs en scène. Chacun a exploré une forme courte. La première édition du festival a été lancée à partir de ce travail. Peu à peu, j'ai étendu ça à d'autres metteurs en scène qui avaient des propositions à me faire.



A • • • Quel est votre rôle au sein du festival ?

Je suis directeur artistique et programmateur. En plus de ça, j'ai un lieu de résidence ([L'Atelier des marches](#)), ce qui me permet de proposer à certaines équipes de travailler leur spectacle pour Trente Trente en amont.

P • • • Quel est l'enjeu de la forme courte ? Est-ce une contrainte, une exploration, ... ?

C'est une liberté. Pendant très longtemps, les créateurs étaient obligés de s'en tenir à des formats qui duraient au moins une heure. Même encore maintenant, que les artistes soient plasticiens, circassiens, etc., ils remplissent beaucoup les choses dans un spectacle de 50 minutes. Si cela ne durait que 20-25 minutes, ce serait sûrement beaucoup plus fort. Donc, plus ces artistes disposeront de lieux pour présenter ces formats courts, plus ils se sentiront libres de ne plus s'en tenir au temps, et de monter un spectacle entre 20 et 50 minutes. De plus, la forme courte peut parfois être la première étape d'une forme plus longue : en trois mois, on peut créer un format de 15 minutes, que l'on présente comme une expérimentation.

P • • • Quelle(s) date(s) ne manqueriez-vous pour rien au monde dans la programmation Trente Trente 2020 ?

Absolument toutes les dates ! Il y a des artistes que j'ai déjà invités les années précédentes, dont j'aimerais voir l'évolution. Si je devais vraiment choisir, je dirais les formes que je n'ai encore jamais vues.

E • • • Un autre membre Trente Trente à me proposer pour une interview ? Et pour quelles raisons ?

Un spectateur... Un spectateur fidèle de chaque édition (on a une petite liste), pour savoir ce que représente ce festival, quelles sont les attentes...

N • • • En 30 secondes, pouvez-vous me dire vos trois bonnes raisons de venir à Trente Trente ?

La découverte, la possibilité d'être bousculé.e et dérangé.e (pendant 15-20 minutes, ça peut être intéressant), et la possibilité de voyager entre chaque discipline : entendre de la musique, voir de la performance, des installations, du cirque...

Infos pratiques :

Le Festival Trente Trente

[Le site internet](#) | [La page facebook](#) | [Le compte instagram](#)

La programmation 2020

[Sur facebook](#) | [L'agenda jour par jour](#)



Arts de la scène

Complices

Événement

Faits divers

Trente Trente 2020 – Portraits d'Annabelle Chambon et Cédric Charron

By *Camille Galy* | 20 janvier 2020

Portrait des faiseurs du festival Trente Trente, temps fort du paysage artistique contemporain bordelais qui a lieu du 21 Janvier au 1^{er} Février 2020. Rencontre avec Annabelle Chambon et Cédric Charron.

Annabelle Chambon et Cédric Charron **Artistes invités pour la Carte Blanche**



Annabelle Chambon et Cédric Charron sont issus de la scène théâtrale où ils exercent depuis plus de vingt ans. Leurs premiers travaux ont pris la forme de spectacles, avant d'évoluer vers des formes de représentations et de créations plus transversales, où ils portent un intérêt tout particulier pour le processus de création lui-même.

Comment êtes-vous arrivés sur le Festival Trente Trente ?

Nous avons été contactés par Jean-Luc Terrade, le fondateur du festival. Cela fait maintenant quatre ans que nous y participons. Il ne cherchait pas tant des projets aboutis que des personnalités. En 2017, nous avons proposé notre première création, « Tomorrowland ». Jean-Luc Terrade partageait notre engagement du corps dans le processus de création, et de fait nous nous sommes bien amusés. Depuis 2017, nous avons proposé une création lors de chaque édition du festival.



A ••• Quel est votre rôle au sein du festival ?

Nous sommes présents en tant qu'artistes, mais pas en tant que performeurs. Avec Emilie Houdent, nous avons commissionné une exposition performative : « Les Prototypes du Vivant ». Notre rôle a été de trouver des zones de consilience et de friction entre les différentes parties tenantes au projet pour générer des nouveaux questionnements et nourrir la création artistique.

P ••• En quoi consiste votre création ?

Cette exposition performative et collective sera créée avec l'intervention de 7 artistes, officiant en Nouvelle-Aquitaine : Sophie Dalès, Bertrand Grimault, Martha Jonville, Dina Khuseyn, Johann Loiseau, Elizabeth Saint-Jalmes et Yacine Sif El Islam. Ils ont collaboré avec 26 étudiant.es de l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux afin de mettre en place un parcours composé de 8 performances de 10 minutes chacune. Sébastien Vonier, professeur aux Beaux Arts a œuvré au lien entre étudiant.es et nous. Cette rencontre se situe entre la transmission d'un savoir par des artistes aguerris et la création émanant d'artistes en devenir. Elle célèbre l'art-performance en mêlant vidéo, son, installations et corps. L'exposition vise à appréhender les potentiels du vivant et des technologies associées, le flou qui subsiste entre le réel et la virtualité.

P ••• Quelle(s) date(s) ne manqueriez-vous pour rien au monde dans la programmation Trente Trente 2020 ?

La soirée du 23 janvier au Café Pompier : « Les Prototypes du vivant » bien sûr !

Et aussi « Transfiguration » d'Olivier De Sagazan, ou « Pesadilla » de Piergiorgio Milano, ou « Wherever the music takes you » Ayelen Parolin.

: ••• Un autre membre 30/30 à me proposer pour une interview ? Et pour quelles raisons ?

Jean-Luc Terrade, le directeur du festival. Il est à l'origine de ce festival unique ; peu de festivals de la forme courte existent en France. C'est le rendez-vous de l'année à ne pas manquer!

N ••• En 30 secondes, pouvez-vous me donner 3 bonnes raisons de venir à Trente Trente ?

La curiosité, l'expérience et la rencontre artistique !

Carte Blanche à Annabelle Chambon et Cédric Charron

Les Prototypes du Vivant

Judi 23 Janvier 2020 - 18h - 23h

Gratuit - Sur réservation

A l'école des Beaux-Arts de Bordeaux

After au Café Pompier (concert)



(TRENTE)
(TRENTE)
Édition 2020

(WEB REGIONAL)

22 janvier 2020

(TRENTE)
(TRENTE)

Arts de la scène

Complices

Événement

Faits divers

Trente Trente 2020 – Portait d'Elfenn Poupon

By [Ninon Boyer](#) | 22 janvier 2020

Portrait des faiseurs du festival Trente Trente, temps fort du paysage artistique contemporain bordelais qui a lieu du 21 Janvier au 1^{er} Février 2020. Rencontre avec Elfenn Poupon.

Elfenn Poupon

En service civique à Trente Trente



H • • • Comment es-tu arrivée sur le Festival Trente Trente ?

Je suis arrivée en septembre aux Marches de l'Été qui signe depuis 17 ans les différentes éditions du festival Trente Trente. J'ai immédiatement eu envie de rejoindre l'équipe. Je voyais qu'il y avait des missions de « terrain » à réaliser et cela m'a plu même si je ne suis pas très familière de l'art contemporain.



A • • • Quel est ton rôle au sein du festival ?

Sur le papier, la mission que j'effectue est « soutien à l'organisation et à la diffusion du festival Trente Trente. Dans les faits, je suis plutôt polyvalente, ce qui est ma volonté, donc je touche un peu à tout. Je travaille beaucoup sur la communication, j'aide également à la logistique et il y a aussi toute une partie de gestion des bénévoles notamment sur les parcours.

P • • • C'est quoi la carte blanche ?

La carte blanche qui est proposée dans le cadre de Trente Trente est à l'initiative du programmeur du festival : Jean Luc Terrade. Il a eu envie de donner une grande liberté à deux artistes dont il admire le travail : Annabelle Chambon et Cédric Charron. Eux, dans cette dynamique de collaboration, ont voulu faire une collaboration avec huit autres artistes. Leur envie c'est de créer avec quelques étudiants des beaux-arts un projet complètement pluridisciplinaire qui touche à diverses formes artistiques : le cinéma, la danse, la musique, les arts visuels... Cette carte blanche s'appelle « Les Prototypes du Vivant » et en termes de forme il s'agira d'une exposition performative qui aura lieu le 23 Janvier aux Beaux-Arts. A travers ces diverses performances, le concept est de se réapproprier le réel dans un monde toujours plus virtuel et dématérialisé.

P • • • Quelles dates tu ne manquerais pour rien au monde dans la programmation Trente Trente 2020 ?

Le 25 Janvier car c'est le double parcours dans la ville de Bordeaux (Marches de l'été, Glob, MECA, Halle des chartrons, marché de l'erme et le Performance). Pour moi c'est la date à ne pas manquer car on va pouvoir y voir plusieurs performances d'horizons totalement dans des lieux culturels bordelais iconiques.

Mais bien sûr le 23 est la date que je ne manquerai pas ! C'est la date la plus « étudiante et festive ».

E • • • Un autre membre Trente Trente à me recommander pour une interview ?

Ca serait chouette d'avoir un technicien ou un photographe pour avoir son avis sur l'envers du décor du festival ! Je pense par exemple à Jean Philippe Villaret qui est à la direction technique ou Benjamin Ducroq qui est à la régie générale son.

N • • • En trente secondes, peux-tu me donner tes trois bonnes raisons de venir à Trente Trente ?

- Ce festival permet de voir des performances et non des spectacles. Le fait que ça soit court on n'a pas le temps de s'ennuyer.
- Parce que ça se passe à Bordeaux et en Nouvelle Aquitaine et Trente Trente permet de découvrir de nouveaux lieux dédiés à la culture.

Carte Blanche à Annabelle Chambon et Cédric Charron

Les Prototypes du Vivant

Jedi 23 Janvier 2020 - 18h - 23h

Gratuit - Sur réservation

A l'école des Beaux-Arts de Bordeaux

After au Café Pompier (concert)

E • • • Un autre membre Trente Trente à me recommander pour une interview ?

Ca serait chouette d'avoir un technicien ou un photographe pour avoir son avis sur l'envers du décor du festival ! Je pense par exemple à Jean Philippe Villaret qui est à la direction technique ou Benjamin Ducroq qui est à la régie générale son.

N • • • En trente secondes, peux-tu me donner tes trois bonnes raisons de venir à Trente Trente ?

- Ce festival permet de voir des performances et non des spectacles. Le fait que ça soit court on n'a pas le temps de s'ennuyer.
- Parce que ça se passe à Bordeaux et en Nouvelle Aquitaine et Trente Trente permet de découvrir de nouveaux lieux dédiés à la culture.
- Et parce que c'est pluridisciplinaire donc on peut admirer beaucoup de choses différentes.

Infos pratiques :

Carte Blanche à Annabelle Chambon et Cédric Charron

Les Prototypes du Vivant

Jeudi 23 Janvier 2020 – 18h – 23h

Gratuit – Sur réservation

A l'école des Beaux-Arts de Bordeaux

After au Café Pompier (concert)



(TRENTE)
(TRENTE)
Édition 2020

(WEB REGIONAL)

24 janvier 2020



Arts de la scène

Arts visuels

Carte Blanche

Musique

Trente Trente 2020 – Portait de Nino Ram

By [Katso](#) | 22 janvier 2020

Portrait des faiseurs du festival Trente Trente, temps fort du paysage artistique contemporain bordelais qui a lieu du 21 Janvier au 1er Février 2020. Rencontre avec Nino Ram.

Nino Ram

Étudiant de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux



Après un bac en compatibilité et une prépa en design, Nino intègre la prestigieuse **École Supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux**. C'est durant sa troisième année d'études à l'École des Beaux-Arts qu'il décide de saisir l'opportunité de participer en qualité de performeur avec 25 de ses condisciples à la 17ème édition du Festival **Trente-Trente**.



H • • • Comment es-tu arrivé sur le Festival Trente Trente ?

Les artistes chargés d'orchestrer la Carte blanche, Annabelle Chambon et Cédric Charron, sont venus à l'École des Beaux-Arts faire une présentation des performances pouvant s'intégrer au sein de l'exposition performative qu'ils souhaitaient réaliser avec des étudiants. Plusieurs propositions ont été présentées, notamment celle de l'artiste Johann Loiseau, créateur son. La proposition de faire un « bidouillage électronique » et l'idée de créer une forme de vie à part, m'a vite séduit. Ça m'a paru être une belle occasion de se pencher sur des sujets qui m'étaient familiers, notamment, de par mon expérience dans la musique électronique.

A • • • Quel est ton rôle au sein de la Carte Blanche programmée pendant le festival ?

Je suis un performeur artistique au sein d'un groupe de quatre étudiants. L'exposition performative collective « Les Prototypes du Vivant » est un parcours avec des performances prenant des formes artistiques très variées où l'emprise de la matière sonore sera marquante.

Ça va être assez dense pour chacun de nous. Je reste tout de même serein, le contact avec le public et la scène, j'en ai eu un avant-goût lors de mes précédentes représentations de musique électronique.

P • • • Pour toi, c'est quoi la carte blanche ?

Les artistes Annabelle Chambon et Cédric Charron, ce sont eux qui ont la chance de savoir ce qu'est la véritable « carte blanche », la liberté de décliner leurs idées en performances puis de les orchestrer. C'est compliqué de se projeter, mais cela fait rêver et ça me plairait dans un avenir proche ou lointain de me dire que je pourrai en faire autant.

P • • • Quelles dates tu ne manquerais pour rien au monde dans la programmation Trente Trente 2020 ?

C'est assez contraignant de conjuguer études et préparation de la carte blanche et je n'ai malheureusement pas le loisir de pouvoir assister aux dates qui précèdent la soirée de la carte blanche du 23 Janvier.

E • • • Un autre membre Trente Trente à me recommander pour une interview ?

Personne en particulier. Tous les artistes et participants du festival Trente Trente ont leur mot à dire. Chacun le vit d'une façon particulière, qui lui est propre. Tous devraient pouvoir exprimer leur sentiment à ce sujet.

N • • • En trente secondes, peux-tu me donner tes trois bonnes raisons de venir à la soirée Carte Blanche ?

Déjà ça sera l'occasion unique de découvrir des propositions faites par les étudiants de l'École des Beaux-Arts et de pouvoir contempler leurs travaux. Le public va être surpris par ces performances artistiques singulières. Le spectateur accédera à des espaces de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux. Donc il ne faut pas perdre de temps. Pensez à réserver.

Infos pratiques :

Carte Blanche à Annabelle Chambon et Cédric Charron

Les Prototypes du Vivant

Jeu 23 Janvier 2020 – 18h – 23h / Gratuit – Sur réservation

École des Beaux-Arts de Bordeaux / Café Pompier

E • • • Un autre membre Trente Trente à me recommander pour une interview ?

Ca serait chouette d'avoir un technicien ou un photographe pour avoir son avis sur l'envers du décor du festival ! Je pense par exemple à Jean Philippe Villaret qui est à la direction technique ou Benjamin Ducroq qui est à la régie générale son.

N • • • En trente secondes, peux-tu me donner tes trois bonnes raisons de venir à Trente Trente ?

- Ce festival permet de voir des performances et non des spectacles. Le fait que ça soit court on n'a pas le temps de s'ennuyer.
- Parce que ça se passe à Bordeaux et en Nouvelle Aquitaine et Trente Trente permet de découvrir de nouveaux lieux dédiés à la culture.
- Et parce que c'est pluridisciplinaire donc on peut admirer beaucoup de choses différentes.

Infos pratiques :

Carte Blanche à Annabelle Chambon et Cédric Charron

Les Prototypes du Vivant

Jeudi 23 Janvier 2020 – 18h – 23h

Gratuit – Sur réservation

A l'école des Beaux-Arts de Bordeaux

After au Café Pompier (concert)



(TRENTE)
(TRENTE)
Édition 2020

(WEB REGIONAL)

24 janvier 2020



Arts de la scène

Complices

Événement

Faits divers

Trente Trente 2020 – Portrait de Jean-Philippe Villaret

By Ninon Boyer | 24 janvier 2020

Portrait des faiseurs du festival Trente Trente, temps fort du paysage artistique contemporain bordelais qui a lieu du 21 Janvier au 1er Février 2020. Rencontre avec Jean-Philippe Villaret.

Jean-Philippe Villaret - Directeur technique Festival trente Trente



H • • • Comment es-tu arrivé sur le Festival Trente Trente ?

Cela fait huit ans que je suis arrivé dans l'équipe Trente Trente. A l'époque, Jean-Luc Terrade avait arrêté de travailler avec le précédent directeur technique et une amie régisseuse lumière m'avait parlé de cette opportunité. J'ai donc rapidement pu échanger avec Jean-Luc et la rencontre s'était très bien passée donc nous avons donc commencé à travailler ensemble !



A ••• Quel est ton rôle au sein du festival ?

Je m'attache à réfléchir sur la mise en œuvre technique de l'ensemble des spectacles en fonction des différents lieux.

Certains lieux (comme le Glob Théâtre ou La Manufacture CDCN) sont très autonomes car ils ont déjà le matériel et les ressources techniques disponibles au sein de leurs structures. Avec eux, j'ai donc plutôt un rôle de coordination. Concrètement je suis en contact avec leurs équipes pour être sûr que la préparation technique et l'accueil des spectacles programmés dans le cadre du festival Trente Trente se passent bien. Dans d'autres lieux (comme le Marché de Lorme, la Halle des Chartrons ou Le Performance par exemple), j'interviens de A à Z. Je vais même jusqu'à brancher des projecteurs !

P ••• C'est quoi Trente Trente ?

Trente Trente c'est un festival qui est très éclectique. L'offre qui y est proposée permet à chacun de trouver ce qu'il aimera ou ce qu'il détestera. D'ailleurs c'est ça qui me passionne dans mon travail au sein de ce festival.

C'est aussi « la performance » qui définit Trente Trente: les spectacles sont entièrement ou plus partiellement écrits pendant le festival avec une création sur place. Il y a la part belle à l'improvisation ! Quelque chose que je ressens beaucoup au niveau de mon travail car je dois m'adapter jusqu'à la dernière minute.

P ••• Quelles dates tu ne manquerais pour rien au monde dans la programmation Trente Trente 2020 ?

Difficile de faire un choix... Mais j'ai vu les teasers des spectacles qui seront proposés cette année et voici ceux qui m'ont accroché :

Dans ma chambre de Matthieu Ma fille Foundation

Le Workshop de la Compagnie Trucmuche

Wherever the Music Take You II d'Ayelen Parolin et Léa Pétra

E ••• Un autre membre Trente Trente à me recommander pour une interview ?

Quelqu'un qui est au cœur de tout c'est bien sûr Méghane Dumas. Elle est responsable communication et coordination de Trente Trente donc elle s'occupe d'énormément de choses au sein du festival.

Sinon, quelqu'un qui a longtemps travaillé avec nous mais qui aujourd'hui s'investit d'un peu plus loin c'est le directeur technique du Glob Théâtre : Jean-François Ciutat. Avec son expérience passée et son investissement actuel grâce à son poste au Glob il pourrait apporter un regard extérieur à ceux qui composent l'équipe du festival.

N ••• En trente secondes, peux-tu me donner tes trois bonnes raisons de venir à Trente Trente ?

Pour être surpris

Pour connaître l'expérience d'être un public actif

Pour la diversité des spectacles qui y est proposée



(TRENTE)
(TRENTE)
Édition 2020

(WEB REGIONAL)

27 janvier 2020



Arts de la scène

Arts visuels

Événement

Faits divers

Trente Trente 2020 – Portrait de Laurie Pehau

By [Serena Fct](#) | 27 janvier 2020

Portrait des faiseurs du festival Trente Trente, temps fort du paysage artistique contemporain bordelais qui a lieu du 21 Janvier au 1er Février 2020. Rencontre avec Laurie Pehau.

Laurie Pehau - Bénévole au Festival trente Trente



Étudiante en master expérimentations et recherches dans les arts de la scène, Laurie apprécie découvrir de nouveaux univers. Curieuse, elle aime régulièrement troquer sa casquette d'étudiante pour celle de bénévole sur différents événements. Cela fait aujourd'hui 2 ans que Laurie est bénévole au sein du Festival Trente-Trente.



H • • • Comment es-tu arrivée sur le Festival Trente Trente ?

J'ai découvert le Festival Trente-Trente via mes études spécialisées dans les arts de la scène. Les encadrants de ma licence nous ont toujours incité à être curieux. Aussi une des associations de ma formation propose chaque année des tarifs préférentiels aux étudiants pour les différents spectacles à venir. La première année, je me suis rendue sur l'événement en tant que festivalière, puis affectionnant l'univers, j'y suis retournée en tant que bénévole.

A • • • Quel est ton rôle au sein du festival ?

Je suis bénévole. De ce fait, je peux à la fois être accompagnatrice, j'accueille le public et le guide durant le festival, mais je peux également être assignée au bar. Ce rôle me plaît énormément du fait d'être des deux côtés du miroir. Je suis en lien direct avec les artistes, tout en conservant la surprise des spectacles. Cette année, je suis présente sur 3 dates, je vous attends avec impatience !

P • • • Peux-tu nous en dire plus sur la programmation ?

Franchement, je dois avouer que je ne me souviens plus de l'intégralité de la programmation donc ça va être un peu difficile de répondre... Mais je crois me souvenir que cette année, il y a pas mal de cirque.

P • • • Quelles dates tu ne manquerais pour rien au monde dans la programmation Trente Trente 2020 ?

Personnellement, j'ai pris une place pour la soirée à la MECA afin de découvrir les lieux que je ne connais pas. Mais si je devais conseiller une date à un ami, je lui aurais certainement la soirée au café pompier.

– *oups, c'est déjà passé... (Re)découvre ici les portraits d'Annabelle Chambon et Cédric Charron, d'Elfenn Poupon et de Nino Ram qui parlent de cette fameuse Carte Blanche* –

E • • • Un autre membre Trente Trente à me recommander pour une interview ?


Je recommande Méghane Dumas, la responsable communication et coordination du festival. Cela fait des années qu'elle fait partie de l'organisation de Trente-Trente, elle connaît son sujet sur le bout des doigts !

N • • • En trente secondes, peux-tu me donner tes trois bonnes raisons de venir à la soirée Carte Blanche ?

Je dirais la découverte de nouveaux univers, la programmation variée et l'envie d'assouvir une forme de curiosité !

Pour afficher ce message avec les images, suivez ce lien

BORDEAUX **WHEBDO** les sorties culture

17 au 23 janvier 2020 - n° 157 



TRENTE TRENTE

Avec du cirque, de la danse, de la performance, de la musique, des installations, du cinéma et du théâtre, cette 17^e édition du festival Trente Trente réunit une trentaine de formes courtes, dont dix créations et des workshops, qui bousculent le paysage des arts vivants. Trente Trente donne la parole aux artistes de la création contemporaine et offre une programmation de formes scéniques hybrides à découvrir lors d'un parcours à Bordeaux Métropole et en Nouvelle-Aquitaine.

ne pas manquer le jeudi 23 février, l'exposition performative collective commissionnée par Annabelle Chambon, Cédric Charron et Emilie Houdent, à l'école des Beaux-Arts (café pompier).

ACTU CULTURE

AMA, LES PÊCHEUSES DE PERLES
Vendredi 17 janvier - Compagnie Medulla - la

AGENDA

CONCERT DU NOUVEL AN

BORDEAUX

les sorties

À l'affiche

DE LA FORME COURTE

IX MÉTROPOLE



21 JANVIER AU 1^{ER} FÉVRIER 2020

Trente Trente propose un regard sur les formes courtes actuelles et convie le public à la découverte d'artistes émergents qui bousculent et réinventent le paysage des arts vivants. Fidèle à son concept, cet évènement propose des spectacles de différentes disciplines qui n'excèdent pas plus de 40 minutes. Avec du cirque, de la danse, de la performance, de la musique et du théâtre, cette 17^e édition réunit une trentaine de spectacles, dont dix créations et offre une programmation de formes scéniques hybrides. Pendant 2 semaines, le public s'immerge dans des univers originaux grâce à des artistes locaux, nationaux et internationaux lors de parcours combinant plusieurs spectacles dans des lieux différents de Bordeaux et sa Métropole.

Plusieurs lieux à Bordeaux Métropole : La Manufacture CDCN - Glob Théâtre - MÉCA - Cinéma Utopia - Le Performance - Chapiteau des Terres neuves - Théâtre des Quatre Saisons - Atelier des Marches - École des Beaux-Arts - Halle des Douves - Marché de Lerm. En région également : Agora PNC de Boulazac (24).

www.trentetrente.com



Trente Trente

LES RENCONTRES DE LA FORME COURTE

Du 21 janvier au 1^{er} février, dans plusieurs lieux de la Métropole, Trente Trente propose un regard sur les formes courtes actuelles et convie le public à la découverte d'artistes émergents qui bousculent et réinventent le paysage des arts vivants. Fidèle à son concept, cet évènement propose des spectacles de différentes disciplines qui n'excèdent pas 40 minutes. Avec du cirque, de la danse, de la performance, de la musique et du théâtre, cette 17^e édition réunit une trentaine de spectacles, dont dix créations, et offre une programmation de formes scéniques hybrides. Pendant deux semaines, le public s'immerge dans des univers originaux grâce à des artistes locaux, nationaux et internationaux, lors de parcours combinant plusieurs spectacles dans des lieux différents de Bordeaux et sa Métropole.

trentetrente.com

(AFFICHAGE ABRIBUS)



Affichage réseau municipal Ville de Bordeaux

84 affiches 120X176

Affichage réseau Bordeaux Métropole

39 affiches 120X176

Affichage réseau municipal Ville de Gradignan

10 affiches 120X176

Affichage réseau municipal Ville de Boulazac

10 affiches 120X176

Affichage réseau municipal Ville du Bouscat

7 affiches 120X176

TRENTE()TRENTE

Les Rencontres

/17

de la forme courte

Un autre regard sur

21jan.-01 fév. 2020 ^{+ 11 avr.}

les arts de la scène

